

BRABANT

REWISBIQUE
Archives

36

FR
6

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Conseiller technique: Georges Van Assel

Présentation: Mireille Van Zandycke

Administration: Rosa Spitaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju et Fils

Photogravure: Lemaire Frères

Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 40 F. Cotisation: 200 F.

Siège: rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.

Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours
fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:
3857.76

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het
tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandelijks verschijnt
en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-
mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten
als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-
biné (éditions française en néerlandaise) sont priés de
verser la somme de 320 F au C.C.P.: 3857.76.

SOMMAIRE

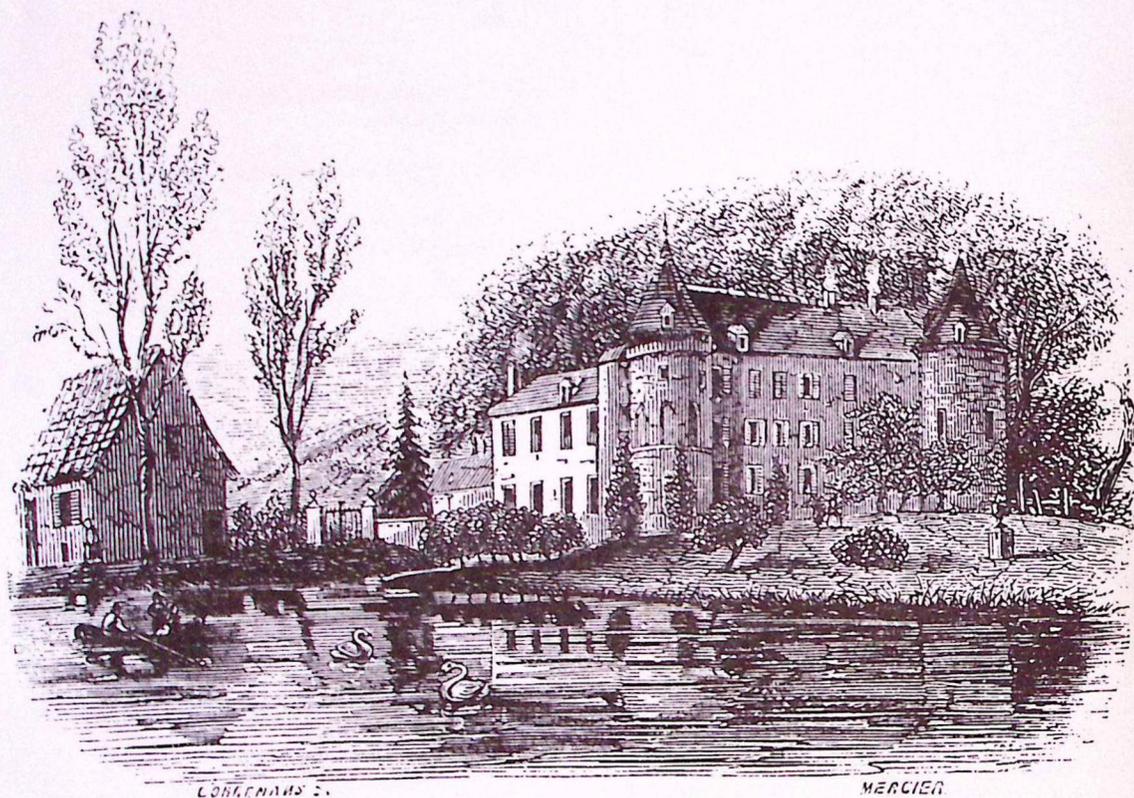
6 - 1972

L'Hôtel Communal de Dilbeek et son environnement, par Marcel Vanhamme	2
Un métier d'art à Bruxelles, par Geneviève C. Hemeleers	10
La Société Centrale d'Architecture de Belgique, par Victor-Gaston Martiny	16
Les Chemins de Fer Belges de 1835 à nos jours, par Georges Feron	20
Wolvertem et ses dépendances, par Gladys Guyot	30
Les statues du Parc de Bruxelles, par † le vicomte Charles Terlinden	38
La Route Duc Jean, par René Depret	46
Charles Plisnier à Ohain, par Joseph Delmelle	57
Il est bon de savoir que...	60
S.I.R. Magazine	63
Les manifestations culturelles et populaires	64

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Hôtel Communal de Dilbeek et son environnement: Photo-Promotion,
Hubert Depoortere, Bibliothèque Royale de Belgique (Bruxelles) et
Georges de Sutter; Un métier d'art à Bruxelles: A.C.L., Daniel Locus
et Journal « La Lanterne »; La Société Centrale d'Architecture de
Belgique: Photos aimablement mises à notre disposition par l'auteur
et documents extraits de « L'Emulation » - années 1923 et 1924; Les
Chemins de Fer Belges de 1835 à nos jours: Service photographique
de la S.N.C.B. et collections diverses; Wolvertem et ses dépendances:
Hubert Depoortere, J. l'Kint, A.C.L. et documents aimablement prêtés
par l'auteur; Les statues du Parc de Bruxelles: Hubert Depoortere;
Route Duc Jean: Georges de Sutter, Hubert Depoortere, Becker, Acta
et Archives communales d'Aarschot; Charles Plisnier à Ohain: la photo
de Charles Plisnier nous a été aimablement prêtée par l'auteur, les
autres documents sont respectivement de Hubert Depoortere, Willy
Caussin, Claude Bridoux et du Service de Recherches Historiques et
Folkloriques de la Province de Brabant; Il est bon de savoir que: les
photos représentant MM. Guillot et Ditrie sont de Francis Haine, celle
du Jumping International de Bruxelles est de Pierre Bajo.

Couverture: Le Théâtre Royal de la Monnaie, à Bruxelles (Photo:
le Berrurier).



L'HOTEL COMMUNAL DE DILBEEK et son environnement

par Marcel VANHAMME

La Maison communale de Dilbeek occupe une situation privilégiée. Du coteau où s'élève cette importante construction s'ouvrent, par temps clair, des lointains d'un bleu lavé. Dans l'environnement, les murs blancs et bas

des fermettes brabançonnaises de jadis ont fait place à de coquettes villas fleuries, du plus agréable effet. La tour classée, dite de Sainte-Alène, se dresse esseulée sur un îlot du lac. Plus loin, le clocher de style gothique

« Le château seigneurial de Dilbeek consistait autrefois en une enceinte circulaire garnie de cinq tours » (A Wauters). Démoli vers 1863.

primaire de l'église Saint-Ambroise témoigne d'une ancienneté de plus de

sept siècles.

La « laiterie-café », aux curieux bâtiments en style Tudor, offre à la vue des créneaux et des pignons d'une recherche excessive. Il y a quelques années, les promeneurs dominicaux s'y rendaient en foule dès les premiers appels du printemps. Ils y dégustaient de savoureuses tartines de fromage blanc ou d'opulentes omelettes campagnardes. La gueuze et la kriek-lambic soulageaient la soif d'une clientèle de connaisseurs.

Les citadins trouvent un grand charme à se promener le long des allées somnolentes du parc Sainte-Alène. Le sol légèrement ondulé, les essences forestières qui y croissent à ravir, l'aménagement de paisibles chemins, font de ces lieux de qualité un ravissant jardin que les promeneurs parcourent avec bonheur.

Formant tablier devant l'Hôtel communal, une pelouse soignée offre sa belle toison verte à l'attention des passants. Lorsque les regards balaient l'horizon, des souvenirs teintés de mystère remontent jusqu'à nous. Des monts festonnés de verdure décorent le paysage jusqu'à Asse.

Dilbeek, village du « ruisseau de la vallée »

La commune est située à six kilomètres et demi de Bruxelles. Deux cours d'eau — le Dilbeek et l'Iterbeek — y prennent leur source.

Le nom de la localité est fort ancien. Un document d'archives cite, dès 1075, *Delebeccha*. En 1171, on trouve *Dilbec*; en 1260, *Dielbeka*, *Dyelbeke*; en 1630, *Dielbeke*; en 1800, *Dilbeke*; actuellement, *Dilbeek*, provenant de *Dalbeek*.

Les premiers habitants se groupèrent autour du château primitif. Le lieu, formant cuvette, était entouré de collines. *Kaudenaerde*, nom d'un hameau, vient de *Cautere*, *hellig*, coteau, éminence, hauteur.

Jadis, le pittoresque village de Dilbeek était riche en carrières d'où l'on extrayait une pierre à grains fins, utilisée dans la construction des monuments de Bruxelles et des environs. La topo-

nymie locale prouve l'existence d'anciennes exploitations.

Longtemps livrés à l'agriculture et à la culture des fruits, notamment des fraises, les vieux habitants de Dilbeek voient aujourd'hui leur village envahi par des Bruxellois, fuyant l'encombrement, le bruit et la pollution de la ville. La localité, en pleine croissance démographique, atteint les 15.000 habitants. Ils étaient 1.316 en 1786, 1.172 en 1810, 1.722 en 1840, 2.990 en 1910, 7.193 en 1940, 7.415 en 1947, 9.654 en 1958. La population a donc plus que doublé depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

Le manoir de Dilbeek et ses seigneurs

Le « Grand château » — *majus castrum in Dielbeke* — est d'origine inconnue. Au XIIe siècle, il constituait avec les forteresses d'Aa, de Beersel et de Gaesbeek, un élément d'une ligne de défense, face à l'Ouest.

A l'aube du XIVe siècle, le castel appartenait à Stouteraen, habitant de Bruxelles. Ce dernier possédait un Hôtel au Marché au Charbon. Par ses liens de parenté, ses biens passèrent à un membre de la célèbre famille des Heetvelde, vassal des Crainhem. Thierry Heetvelde épousa Elisabeth van der Noot. Il fut échevin de Bruxelles en 1359 et 1369 et amman de cette ville de 1363 à 1366. Thierry I jouit d'un grand crédit auprès des ducs de Brabant qui le comblèrent de faveurs. Il mourut en 1378.

Son fils — Thierry II — se distingua à la tête des milices bruxelloises au siège de Gavre (1386). Il fut fait chevalier en 1397.

Thierry III tomba à la bataille d'Azincourt (1415). Ses biens passèrent à ses deux sœurs, Aleyde Jeanne — épouse de Jean van Boxhoven — et à Elisabeth, femme de Willem van Steenhout. Dilbeek, fief de Gaesbeek, constituait avec Bodeghem et Iterbeek, le « nouveau pays de Gaesbeek ».

La seigneurie de Dilbeek reconnaissait la juridiction de la cour féodale de Gaesbeek.

Le 1er mars 1491, la seigneurie de Dilbeek fut vendue à l'évêque de Cambrai.

Ces évêques possédaient, de longues dates, une seigneurie foncière en ces lieux.

Parmi les occupants influents du château, on cite Jacques de Croy auquel l'archiduc Charles — futur Charles-Quint — rendit visite à Dilbeek, en compagnie de sa tante Marguerite d'Autriche, notamment en 1514. Cette année-là, l'hiver dut être particulièrement rigoureux puisque les princes se déplacèrent en traîneaux (22 janvier). Jacques de Croy, excellent humaniste, mourut à Dilbeek le 15 août 1516. Il fut inhumé dans l'église du village. Plus tard, sa dépouille fut transférée à Cambrai où elle repose dans l'église Saint-Géry.

Je ne m'étendrai pas en ce qui concerne les seigneurs successifs ayant vécu dans le castel de Dilbeek. Cependant, arrêtons-nous un instant aux événements marquants du XVIIe siècle.

En 1690, les villages de Bodeghem, d'Iterbeek et de Dilbeek furent érigés en comté de Tirimont en faveur de Louis-Alexandre Schockaert qui ajouta à ses domaines la belle terre de Gaesbeek.

Charles-Henri de Lorraine, prince de Vaudemont, acheta le château de Dilbeek le 2 janvier 1694. Les événements de cette époque incertaine nuisirent au manoir qui, incendié, perdit trois de ses tours. Le prince de Vaudemont, habitant Paris, abandonna son bien ruiné et le vendit ensuite sans remords à Jean-Balthazar Malo, secrétaire du roi (8 mars 1715).

Tels sont les faits les plus notables concernant l'antique manoir de Dilbeek. Après avoir connu différents propriétaires au cours du dix-huitième siècle, le château fut vendu à Jean-Bernard de Viron et à son épouse Anne-Catherine Calluy. J.-B. de Viron avait été anobli par lettres patentes émanant de Guillaume Ier, souverain des Pays-Bas (1822). A la mort de Jean-Bernard, survenue en 1834, la propriété passa à son fils, Guillaume-Jean-Antoine, baron de Viron de Diéval. Il fut membre du Congrès national et gouverneur du Brabant. Il épousa Caroline-Philippine d'Hae-



nens et décéda à Dilbeek le 7 juillet 1857. Son fils unique, Théodore-Charles-Marie-Ghislain-Joseph, baron de Viron de Diéval, hérita des biens paternels. En 1863, le baron Théodore fit abattre l'antique manoir de Dilbeek, à l'exception de la tour Sainte-Alène, et utilisa les matériaux récupérés pour l'édification d'un bâtiment nouveau, sur la colline dominant les fossés.

Le nouveau château de Dilbeek

Les travaux de construction (1862) furent dirigés par un architecte réputé: Jean-Pierre Cluysenaar (1811-1880). Nous lui devons, notamment, le bâtiment du Conservatoire royal de musique, le Théâtre de l'Alhambra — actuellement en pleine décrépitude — les fameuses Galeries Saint-Hubert, les Hôtels de la place du Congrès ainsi qu'une foule d'autres immeubles, dignes du règne du roi Léopold II, le

Constructeur.

La façade du château est au millésime de 1862. Les armoiries du baron de Viron ornent le dessus de la porte d'entrée de l'édifice.

L'architecture du bâtiment témoigne du goût et de la mode de l'époque. La construction est hérissée de campaniles bulbeux, de tours d'angles et de pignons à tourelles. Il se dégage de ce vaste complexe une orgueilleuse grandeur. Ce bâtiment exceptionnel abrite les services communaux de Dilbeek, depuis 1924.

Un témoin de la construction

L'historien de la Ville de Bruxelles et des Environs, Alphonse Wauters, suivit la construction des édifices appartenant au baron de Viron, notamment des bâtiments annexes du château, aujourd'hui « Pension de famille Sainte-Alène ». Son jugement nous est précieux:

Ci-dessus, à gauche: aspect général de l'Hôtel communal de Dilbeek (1862); à droite: la tour dite de Sainte-Alène (XIIIe siècle). L'étang est provisoirement asséché (automne 1972) afin de permettre la consolidation des berges et le curage du fond. Derrière la tour, on aperçoit le clocher de l'église Saint-Ambroise.

« M. le baron de Viron fait bâtir, près du château, à l'entrée de son parc, un beau corps de logis destiné principalement à servir d'écuries et de remises; il est construit dans un style pseudo-gothique. Une ceinture de créneaux et de petites tourelles en encorbellement, qui sont placées à chacun de ses angles, lui donnent quelque ressemblance avec une vieille forteresse; mais les autres parties de l'ornementation ne s'harmonisent pas avec ces souvenirs des temps féodaux; les ailes du bâtiment, qui ne consistent qu'en un rez-de-chaussée, sont simplement percées de grandes portes; quant à la porte centrale, qui a de plus un étage, elle

reçoit le jour par de grandes fenêtres cintrées, celles du bas, disposées trois à trois, celles de l'étage flanquées d'embrasures ».

Un monument classé: la tour Sainte-Alène

Elle a, fort heureusement, été épargnée lors des démolitions de 1863. La tour date du XIIIe siècle. La légende s'en est emparée. Aujourd'hui, nettoyée et rafraîchie, elle a retrouvé une nouvelle jeunesse que la puissante étreinte du lierre lui avait fait perdre naguère. Jadis, quatre autres tours constituaient les défenses essentielles du château. La légende rapporte qu'une petite salle — de style ogival et à laquelle on accède par un escalier de pierre — servit d'oratoire à sainte Alène. Il existerait encore des souterrains, partiellement inondés et noyés, sous la tour.

Pendant que nous écrivons ces lignes (septembre 1972), des ouvriers bétonnent les berges de l'étang, temporairement asséché. Cette belle nappe d'eau, bien connue des pêcheurs à la ligne et des amateurs de canotage, était jadis agrémentée de cygnes. Nous attendons le retour, que nous supposons proche, de cette atmosphère bucolique.

Une image de marque: sainte Alène de Dilbeek

Tirons le rideau d'une tradition séculaire. Le paganisme sévissait en Brabant, en ce VIIe siècle. Des missionnaires au caractère bien trempé et de nombreux convertis se livraient à la propagation de la foi chrétienne. Un « roi » (comte, seigneur), nommé Levoldus, occupait le « château » de Dilbeek. Comme on ne peut encore parler, à cette époque, de manoirs de

L'Hôtel communal est planté dans une zone verte, elle-même toute proche d'un aménagement résidentiel.

pierres, il s'agissait probablement d'une habitation fortifiée entourée d'une palissade ou d'une ferme franque organisée défensivement. Sans crainte des seigneurs païens installés dans la région, un riche chrétien se fixa à Forest, à proximité immédiate de la Senne.

Assisté par quelques serviteurs zélés, il construisit au milieu des bois et parmi les marécages une habitation de retraite et une petite chapelle. Dans la pénombre tombante des soirs d'automne, une ombre de mélancolie passait en ces lieux naturellement hostiles. Un jour, Levoldus rencontra l'austère habitant de la solitude de Forest. Celui-



ci l'invita à visiter son ermitage et à assister à un office divin. Impressionné par cette existence pacifique, le « roi » de Dilbeek fit le récit de sa rencontre et de ce qu'il s'en suivit. Sa femme Hildegarde, et surtout leur fille Alène, étaient tout oreilles. L'adolescente sentit monter en elle une irrésistible émotion

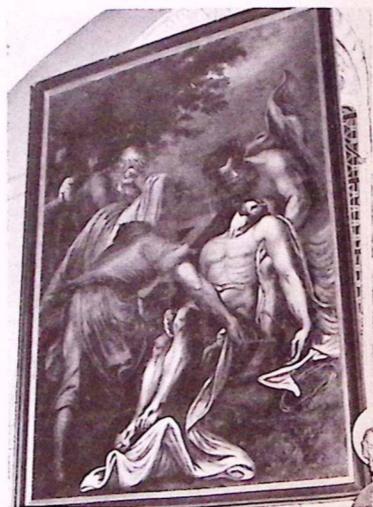
▲ L'église Saint-Ambroise, restaurée entre 1905 et 1908, où le culte de sainte Alène reste encore très vivant.

Église Saint-Ambroise: Descente de Croix (œuvre d'un maître inconnu). ▶

La tour, dite de Sainte-Alène, restaurée récemment, dernier vestige de l'ancien manoir (monument classé). ▼



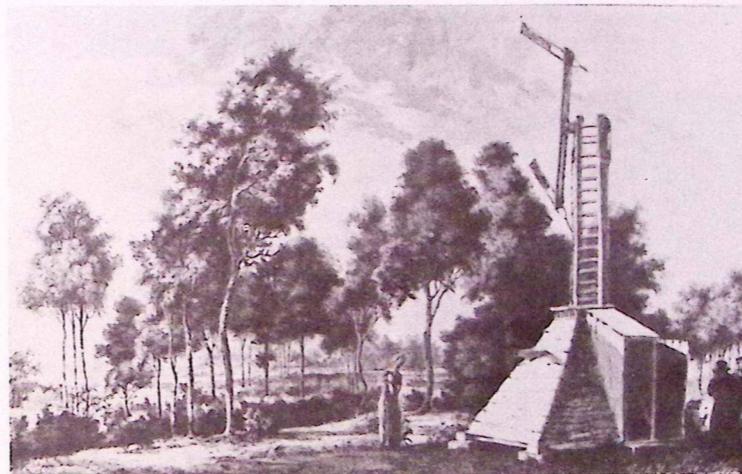
et écouta en son cœur une fête de musique indéfinissable. Elle s'apprêta à se rendre nuitamment auprès du prêtre dont son père lui avait parlé. Pareille sortie offrait, pour une jeune fille sans protection, mille dangers. Brigands, rôdeurs et bêtes sauvages hantaient les hautes herbes et les joncs qui tapissaient les bords de la Senne. Payant d'audace, Alène arriva sans encombre à l'ermitage et s'y convertit à la foi chrétienne. Les jours suivants, bénéficiant de la complicité d'un serviteur de son père, elle se rendit à la nuit tombante auprès du prêtre afin de se livrer à la prière. Le domestique finit



par s'inquiéter de ces fréquentes absences et avertit Levoldus. Le seigneur entra dans une violente colère et ordonna à quelques soldats de suivre sa désobéissante fille sans être aperçus d'elle. Ils constatèrent avec effroi que leur jeune maîtresse franchissait la rivière à pied sec! Averti, le « roi » conclut à de la sorcellerie de chrétien. Les sbires reprirent leur surveillance et voulurent se saisir de l'adolescente, surprise au retour de son pèlerinage. Affolée, Alène s'agrippa avec force au tronc d'un peuplier. Les soldats, voulant l'en détacher, tirèrent sur le bras de leur victime. Le membre se brisa.

Un ange s'en saisit et alla le déposer sur l'autel de la chapelle de Forest. Craignant un malheur, le prêtre s'engagea sur l'itinéraire suivi habituellement par sa néophyte. Arrivé devant le corps abandonné, il s'empressa de l'ensevelir. On construisit, des années plus tard, à l'endroit maudit, une chapelle en l'honneur de la vierge et martyre. La mort violente de son enfant ne fit que raffermir Levoldus dans sa haine des chrétiens. Quelques temps après ces événements douloureux, il assista à la guérison d'Omundus, un de ses vassaux, atteint de cécité, lequel s'était rendu en pèlerinage au tombeau

leur église. Lorsque l'église Saint-Denis de Forest passa, en 1105, à l'abbaye d'Afflighem, on ne put indiquer l'endroit où se trouvaient les ossements. Cependant, la tradition rapporte que la sainte désigna elle-même, à des prêtres, l'emplacement de la châsse contenant les reliques. Les ossements restèrent dans la crypte de l'église jusqu'au 17 mai 1193, moment où l'abbé Godescalc releva les reliques et organisa la procession du dimanche avant la Saint-Jean-Baptiste. Les rescrits des évêques attestèrent de l'authenticité des ossements contenus dans la châsse de Forest.



H. Alena, bid voor ons.
Sainte Alène, priez pour nous.

▲ Sainte Alène, fille du « roi » Levoldus, violemment saisie par les gardes armés du seigneur. Gravure populaire, illustrant une prière spéciale adressée à la sainte, invoquée pour guérir les maux des yeux.

▶ Paul Vitzthumb: Vue du télégraphe de Dilbeek (Vues de Bruxelles et Environs T.II).

▼ Eglise Saint-Denis, à Forest: châsse de sainte Alène.

d'Alène. Frappés de ce miracle, Levoldus et Hildegarde implorèrent le pardon de leurs péchés et se convertirent. Ils firent ériger, en leur domaine de Dilbeek, une église dédiée à saint Ambroise. Tel est l'essentiel de la légende de sainte Alène.

La controverse entre les habitants de Dilbeek et ceux de Forest

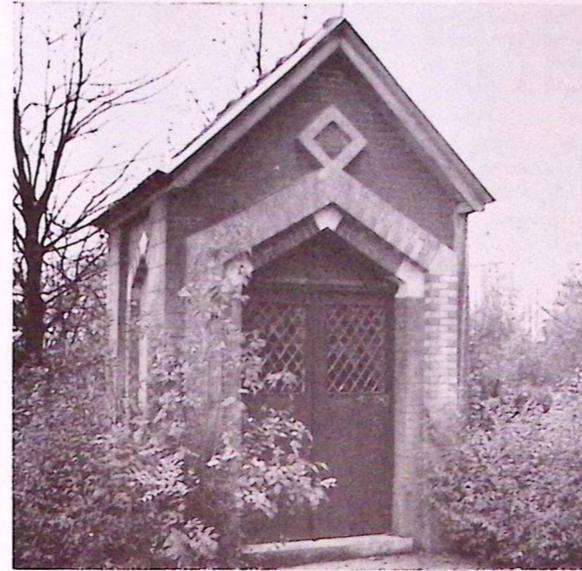
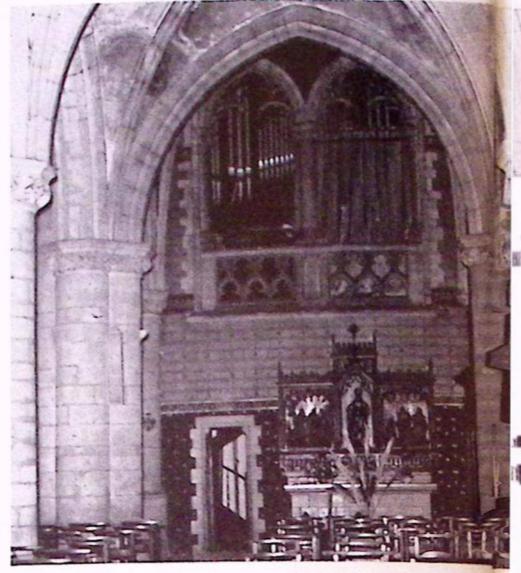
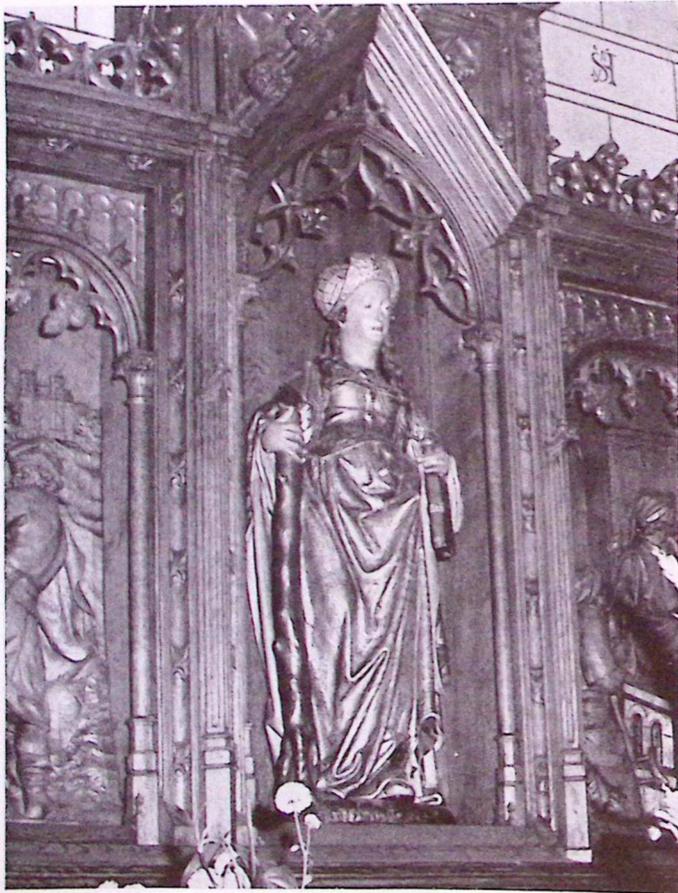
La dépouille mortelle d'Alène était-elle conservée à Dilbeek ou à Forest? Les Dilbeekois prétendaient que les restes de la sainte reposaient sous la tour de

Les prétentions des Dilbeekois obligèrent l'archevêque de Malines à les désapprouver (22 mars 1601). Il fit cependant remettre, en guise d'apaisement, deux côtes de la sainte afin qu'elles soient déposées dans l'église de Dilbeek. Une procession annuelle sortit afin d'honorer Alène, née et morte sur le territoire de la commune.

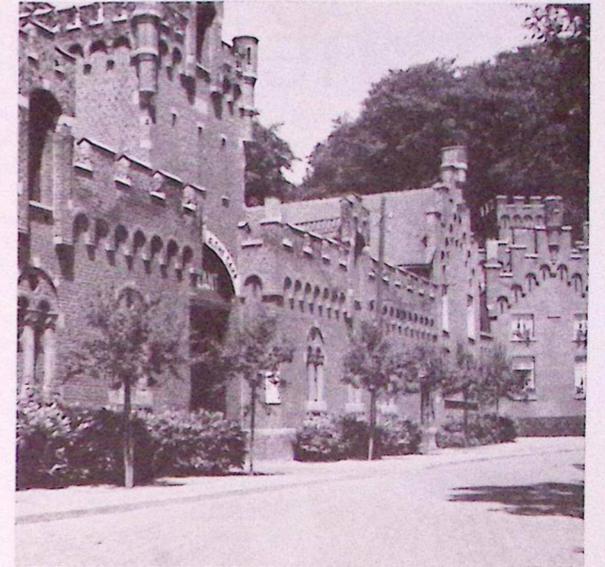
Le culte de la jeune martyre est resté vivace à Dilbeek. En 1954, grâce à l'initiative des frères De Saedeleer, de Staf Nees et de diverses associations locales, on représenta — sur les lieux mêmes de la légende — le drame de sainte Alène. Malheureusement, les in-



Ci-contre: Eglise Saint-Ambroise: retable avec la statue de sainte Alène. Ci-dessous: Eglise Saint-Ambroise: la statue, en chêne polychrome, de sainte Alène (vers 1500).



Dilbeek: la chapelle Sainte-Alène (1872).



Dilbeek: « Café-laiterie » Sainte-Alène.

tempérées interrompirent la série de représentations envisagées.

La vie de sainte Alène est un roman hagiographique

Dom Renier Podevyn entreprit l'étude critique de la *Vita Alenae*. Cette *Vita* date du XIII^e siècle. Pour l'érudit, la valeur historique de la *Vita Alenae* est nulle, l'auteur ayant emprunté les éléments de son récit à d'autres *Vitae*, telles la *Vita Dymphnae* et la *Vita Gudulae*. Dom Renier Podevyn conclut qu'il reste peu de choses valables dans la *Vita Alenae*. Le récit primitif, rédigé en 1193 lors de l'élévation à Forest, par l'abbé Godescalc, d'Afflighem, a cédé « devant cette œuvre de faussaire de la fin du XIII^e siècle ».

La *Vita Alenae* ne fournit par conséquent aucun argument valable en faveur du martyre de sainte Alène. Podevyn avance une hypothèse, à première vue convaincante: « Alène aurait été une religieuse de Forest, morte en odeur de sainteté, ensevelie dans l'église primitive et qui reçut les honneurs de la canonisation quelques années après sa mort. A la fin du XIII^e siècle, un faussaire, s'inspirant de la *Vita*

Dymphnae, en fit une martyre. Dans son ouvrage, il insiste beaucoup sur le fait qu'Alène est originaire de Dilbeek; il décrit le chemin parcouru par elle entre cette localité et Forest, avec ses bois et sa rivière, la Senne. Ce sont ses parents qui, après leur conversion, construisent l'église de Dilbeek et du temps qu'il écrivait on voyait encore leurs tombes dans le chœur de cette église.

En 1217, Olivier de Sotteghem, seigneur de Dilbeek, son épouse et son fils donnèrent à l'abbaye de Forest leur ferme située à Dilbeek, d'une étendue de 24 bonniers. Au XII^e siècle, la Maison de Sotteghem, grâce à son alliance avec les van der Aa d'Anderlecht, était devenue propriétaire du domaine. Les van der Aa peuvent être nommés les fondateurs et les protecteurs de l'abbaye de Forest. On est encore très près de la date de l'élévation de sainte Alène et l'on se demande si elle-même n'est pas issue de cette famille de Sotteghem-van der Aa. Ce même Olivier de Sotteghem avait déjà octroyé en 1214, à Robert, abbé d'Afflighem, un don de 170 livres, monnaie de Flandre, à répartir entre les monastères

d'Afflighem et de Forest. »

Les témoignages matériels du culte de sainte Alène

Ils sont nombreux et variés. Parmi eux: la chapelle, le reliquaire et la pierre tombale de Forest; la statue de sainte Alène conservée dans l'église de Dilbeek; la source de Koudenaerde (chapelle de 1872) à proximité de la chaussée Bruxelles-Ninove; la tour Sainte-Alène, à Dilbeek. Une peinture murale du XVI^e siècle de la collégiale des Saints-Pierre-et-Guidon (dans le transept) à Anderlecht, figure la sainte, un chevalier et le chanoine donateur, avec armoiries. Au pied de la façade de l'Hôtel communal de Forest, se dresse une statue moderne de sainte Alène (œuvre du sculpteur Victor Rousseau). Peintes ou sculptées, ces scènes ont contribué à conserver la tradition de la sainte.

L'église Saint-Ambroise a été restaurée entre 1906 et 1908 par l'architecte Valcke, qui lui a redonné son aspect primitif.

Quelques pièces du mobilier méritent l'attention: le confessionnal (1656), la chaire de vérité (1650), les boiseries Louis XV. Deux tableaux intéressants:

une *Descente de Croix*, d'une belle facture, œuvre d'un maître inconnu; une toile attribuée à Gaspard De Crayer représentant le *Baptême de Levold*. La sculpture en bois de chêne, polychrome, vers 1500, figurant sainte Alène (H.: 90 cm) compte parmi les trésors d'art du Brabant. Elle est actuellement placée dans une niche, au centre d'un retable moderne en bois rappelant l'agression légendaire dont la sainte fut l'objet et une scène habitée, se déroulant autour de la tombe de Forest.

Orientation bibliographique

1. Alphonse Wauters, *Histoire des Environs de Bruxelles*, T.I., p. 187 et suiv.
2. *Revue Brabant*: no 10, année 1957 (*Dilbeek et ses Environs*); no 7/8, 1961 (*Dilbeek*); no 6, 1965 (*La Légende de sainte Alène*); no 7/8, 1965 (*Une journée au cœur du Payottenland*).
3. Yves Boyen, *Sur les traces de Bruegel* (monographie publiée par la Fédération touristique du Brabant).
4. Dom Renier Podevyn, *Sainte Alène de Forest. Etude critique de la « Vita Alenae »*, in *Le Folklore Brabançon*, T. XX, 1940-1948, p. 82 et suiv.
5. *Eigen Haard, orgaan van de Geschied- en Oudheidkundige Kring, periodiek van het Dilbeekse verenigingsleven* (publiée à partir de 1957, publication actuellement interrompue).
6. La sculpture de l'église Saint-Ambroise figurant sainte Alène a été décrite par le Prof. Dr. Indestege dans *Miscellanea J. Gesler*, partie I, p. 617-625.

Un métier d'art à Bruxelles

par Geneviève C. HEMELEERS

Vous saisissez une clé, vous l'introduisez dans la serrure correspondante... et hop: un mécanisme simple ou savant s'ouvre ou se ferme à volonté. Ce n'est pas plus compliqué que cela semble-t-il... Mais, pour faire aboutir une opération en apparence si aisée, que n'a-t-il fallu de recherches, de travail, de talent au cours des temps.

Entre tous les métiers manuels, le travail du fer est, sans doute, l'un des plus anciens et des plus nobles qui soit depuis « l'âge des métaux » succédant dans la préhistoire aux « âges de la pierre » (paléolithique, puis néolithique).

Les Grecs déjà, les Egyptiens (1), les Gaulois, les Romains, les Burgondes,

utilisaient des serrures en bois, manœuvrées par des clés en bois, en bronze ou en fer (le fer étant, parmi les métaux, le plus généreusement répandu dans la Nature).

Eglise Saint-Sauveur, à Bruges: serrure (XVe siècle).



Musée Mayer Van den Bergh, à Anvers: clef (XVe siècle).

prentissage de 5 ans, avec ses dures servitudes, pour un enfant.

2e stade: à la fin de celle-ci, l'adolescent passait « compagnon ».

3e stade: après une nouvelle période de 5 années, l'ouvrier était reçu et passait « aspirant-maître » dans le corps de métier si les Maîtres-Jurés de la Corporation, devant lesquels il devait se présenter, l'en jugeaient digne.

4e stade: après quoi, pour devenir « maître », l'ouvrier devait soumettre aux suffrages des Membres de la Corporation, une pièce parfaite réalisée dans sa spécialité: c'était « l'ouvrage de maîtrise » ou le « chef d'œuvre ». Si la pièce était agréée, le but était atteint.



Musées Royaux d'Art et d'Histoire, à Bruxelles: clef (ferronnerie).

Musée Mayer Van den Bergh, à Anvers: clef (XVe siècle).

Chez les Burgondes, au VIe siècle de notre ère, les hommes habiles à travailler le fer obtenaient ce qu'on appelle aujourd'hui la « qualification d'ouvrier spécialiste ».

Au VIIe siècle, les serrures présentaient déjà une certaine complication mais c'est au Moyen Age, avec le grand développement de la ferronnerie, que la serrure deviendra un véritable objet d'art.

Au IXe siècle, dans l'enceinte des grandes abbayes d'Occident, on rencontre pour la première fois, sinon des Corporations, du moins des réunions d'ouvriers travaillant le fer.

D'autre part, on possède dans les Archives d'Etat des documents certains datant du XIIIe siècle, notamment le « Livre des Métiers » d'Etienne Boileau (2).

Etienne Boileau, ce bourgeois-notable de Paris sous le règne (1226 à 1270) de Saint Louis, qui révèle la première organisation en Corporation, à l'époque, des serruriers parisiens.

Dans nos régions, les premiers statuts d'une Corporation des serruriers datent de 1411. Cette Corporation possédait des armoiries avec sceptres et couronne, une devise « SECURITAS PUBLICA », un drapeau, des prescriptions strictes et légalisées.

L'apprentissage durait au moins dix ans se répartissant comme suit:

1er stade: une première période d'ap-



Le travail était sévèrement réglementé. Il était défendu d'exécuter une clé sans avoir la serrure complète devant soi, ni de la faire sur empreinte de cire. Il était interdit à l'homme de travailler dans un atelier où s'exerçait un métier exigeant également la possession et l'utilisation d'une forge, afin d'éviter la fabrication de fausses clés. Il fallait obligatoirement œuvrer à la seule lumière du jour afin de ne pas diminuer la qualité de la pièce.

L'éventail des ouvrages réalisés par cette Corporation d'artisans d'élite comprenait, outre la serrure et la clé proprement dites: les grilles, portes, serres, marquises, balcons, appuis de fenêtres, rampes d'escaliers, balustres, coffrets et coffres-forts, lustres, croix d'églises, porte-cierges, chandeliers, lutrins, puits, enseignes, impostes et ornements divers, etc...

Au début du XIIIe siècle, le travail et le commerce du gros fer étant entre les mains des « maréchaux-fèvres », l'art de forger le fer fut porté, en Occident, à son apogée.

Au XIVe siècle, on poussa les recherches afin de découvrir des moyens nouveaux propres à l'obtention de résultats meilleurs encore.

Vers la fin du XVe siècle cet art avait beaucoup perdu mais au XVIe siècle, le goût croissant pour les fers forgés donne à la serrurerie, outre une grande élégance (les procédés d'exécution



ayant évolué), une importance considérable qui donna naissance à des œuvres magistrales. Que l'on songe à la beauté graphique des grilles et à tant d'objets admirables qui contentent pleinement l'œil.

Le début du XVIIe siècle porta naturellement, et profondément, la marque de la Renaissance, puis, petit à petit, l'assagissement vint. Au XVIIIe siècle le poinçon du Garde des sceaux devait être appliqué sur les clés avant qu'elles puissent être vendues.

Au XVIIIe siècle les travaux exécutés en fer, aussi bien pour l'intérieur que pour l'extérieur, étaient toujours recouverts de couleur ou dorés à la feuille.

Mais laissons là les origines lointaines

de cet art prestigieux et voyons ce qu'il est advenu de lui de nos jours.

Au XIXe siècle l'art de la serrurerie subira une longue éclipse. Soudain, le siècle étant sur sa fin, un vibrant renouveau se manifesta et, enjambant le siècle vingtième, se marqua d'une manière éclatante notamment par l'art de l'architecte belge Victor Horta, personnalité d'une puissante originalité qui plia le fer à toutes les volontés et à toutes les audaces de son génie créateur. Victor Horta (1861-1947) « pape du modern-style » — de ce « style-nouille », le plus beau fleuron du phénomène baroque qui, à l'époque, haussa Bruxelles au rang de capitale de l'Art nouveau. Victor Horta, grâce auquel la serrurerie

est devenue une branche importante des industries d'art.

Grâce à lui, certes. Grâce à d'autres aussi: les serruriers, les artisans eux-mêmes restés fidèles aux belles techniques manuelles anciennes et possédant: «... l'art de connoître le fer et de le travailler...». Pour eux point n'est besoin des moyens mécaniques modernes: leurs capacités suffisent. Ceux-là se servent toujours, ceints de leur tablier de cuir, de la forge au charbon très gras, de l'énorme soufflet actionné manuellement à l'aide d'une chaîne à poignée, de l'enclume sonnante sous les coups du marteau générateur d'étincelles fugaces. Ceux-là utilisent toujours les outils légués de père en fils par une longue tradition (3). Le même amour du travail bien fait les anime à l'exemple de leurs devanciers. Ceux-là sont encore capables de création spontanée. D'ailleurs, ils sont à la fois artistes-créateurs et artisans-exécutants.

Vulcain n'est pas loin: ondes sonores, rougissement du feu, crépitements, chaleur, lutte de l'homme assouplissant la barre de fer, après l'avoir chauffée à blanc, pour la plier aux impératifs de l'inspiration ou aux nécessités du travail à accomplir.

Sait-on qu'on peut trouver dans notre capitale l'un de ces experts en serrurerie, l'un des derniers peut-être à avoir un tel intérêt pour sa profession, à ressentir le même attachement à un métier pratiqué avec intégrité, foi, scrupule, à éprouver le même désir de le servir et à l'exercer — par chance — au cœur même du vieux Bruxelles?

Pérennité des choses... L'arrière-grand-père, serrurier, vivait déjà dans ce quartier; le grand-père maintint la tradition, le père marcha dans les traces familiales mais déménagea pour s'installer non loin dans la maison que l'on peut voir aujourd'hui et dans laquelle est né l'actuel serrurier d'art, successeur à son tour après avoir fait l'École des Arts et Métiers.

Les outils sont ceux d'alors... rien n'a

En haut, à gauche: serrure à 4 fermetures avec plaque, en cuivre, gravée et dorée, à figure et ornements; à droite: clef en fer ciselé et repoussé, à jours et terminée par une couronne (Liège, Musée Curtius).

Ci-contre: Musée Curtius, à Liège: serrure et sa clef (XVIIe siècle), en fer forgé, avec décor de rinceaux ajourés, flanqués de deux colonnettes.

changé depuis près de deux siècles dans l'accomplissement du travail... sauf l'éclairage. L'étroite maison, construite en belles briques orangées (dites espagnoles), date de 1650. L'encadrement de la porte et le soubassement en pierre blanche sont de la même époque. Les poutres intérieures ont le même âge. L'incendie de Bruxelles en 1695 épargna cette maison-là qui fut seulement endommagée. En 1933 le pignon s'écroula et ne fut pas reconstruit malheureusement. Depuis, la façade est — en partie — recouverte de ciment. La vitrine de l'atelier présente deux vitraux dans le corps supérieur. Ils portent ces mots: « la force », « la prudence ».

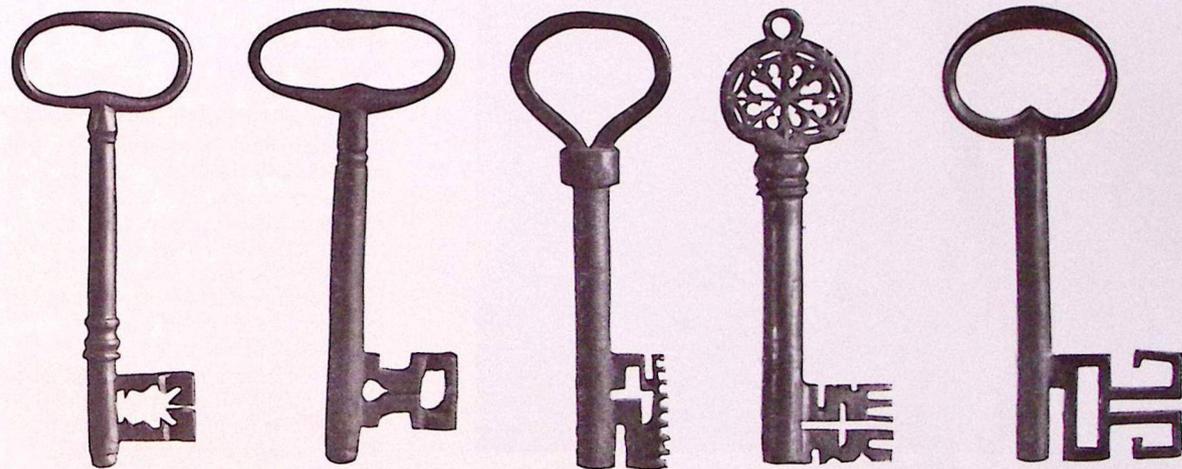
que des plus intéressante et d'étonnants objets de collection parmi lesquels: des clés romaines, des clés à pousoirs mérovingiennes, des serrures et clés gothiques, serrure d'un coffret de conquistador du XVIe siècle, une chambre de torture composée d'une trentaine de pièces, des clés de « chefs-d'œuvre » du XVIIIe siècle, une clé passe-partout ayant appartenu au roi Frédéric V de Danemark (de 1746 à 1766), les clés d'un chambellan de Louis II de Bavière, etc.

J'apprends des faits, des détails — oh combien — sur une histoire riche entre toutes: celle de la serrurerie à travers les siècles et des trouvailles heureuses

Tels les problèmes variés posés par les théâtres et la T.V. pour la solution desquels des machineries ingénieuses doivent être inventées: décors escamotables ou transformables qui séduisent le public avide de merveilleux; crochets de grande sécurité pour trapézistes; trousseau de clés magiques pour... Arsène Lupin; trucs innombrables pour arriver à créer l'illusion.

...Mais il y a aussi des travaux d'art à réaliser dans des cas particuliers — ils le sont tous d'ailleurs —.

Telle cette belle croix (4 m x 2 m 50) exécutée fin 1971 pour l'église Saint-Marc, avenue Debré à Uccle, reproduction de la croix gothique provenant du



Poussons la vieille porte en nous aidant du marteau qui sert de clenche: une boutique bourrée d'atmosphère où trône, depuis 1850, une statue en terre cuite de Saint Eloi, fêté en grand patron, comme il se doit, le 1er décembre. A cette date, il entrait dans les habitudes de la clientèle d'apporter une bougie qui était aussitôt allumée devant le Saint moyennant quoi le serrurier triniquait avec le donateur!

Les murs blanchis sont chargés de serrures vénérables dont l'examen est saisissant; les étagères débordent de cadenas, pentures, heurtoirs de toutes les époques; la cave recèle des choses curieuses; l'étagère renferme une bibliothé-

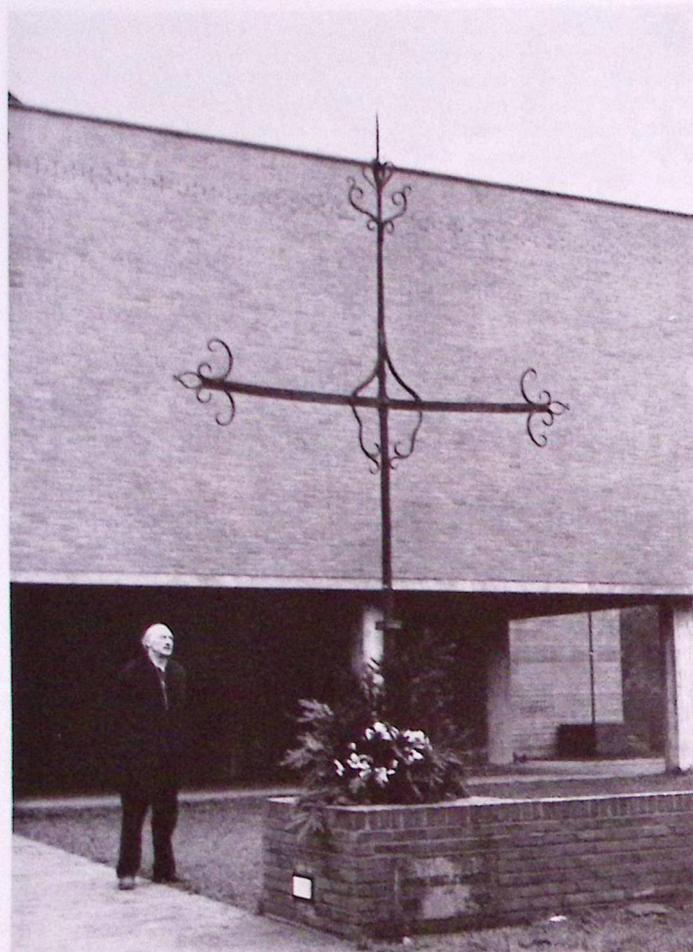
mises patiemment en pratique.

Artiste complet, le serrurier d'art doit obligatoirement avoir des connaissances étendues en plus de son métier propre: dessin, ciselure, ébénisterie, ajustage. Mais encore il doit parfois faire face à des problèmes épineux où ses facultés imaginatives et son habileté manuelle sont mises à dure épreuve. Tel le cas de cet artiste-fantaisiste pour lequel il fallut créer une sorte de crémaillère cachée dans les jambes du pantalon de scène lui permettant de grandir progressivement d'un mètre environ au fur et à mesure que ses bras... et le ton de sa chanson... « s'élevaient ».

faite de l'église Saint-Pierre à Uccle. Tout fut battu et soudé à feu vif selon les vieilles méthodes artisanales: pas de forage, ni d'assemblage à l'électricité ou au chalumeau. De l'Art parlant... Tels ces appuis de fenêtres authentiquement XVIIIe siècle qui, sciés, réassemblés, poncés, devinrent d'élégants cache-radiateurs.

Il y a aussi les fines restaurations d'objets possédant à la fois la beauté de

Musée Mayer Van den Bergh, à Anvers: clefs des XVIe et XVIIe siècles.



l'ancien et la rareté que donne l'âge: tel ce grand coffre de voyage du XVe siècle recouvert de cuir repoussé et bardé de fer qu'il fallut « déshabiller » entièrement pour arriver aux dégâts à réparer... et ce coffret-joyau en fer du XVe siècle à couvercle bombé dont la serrure à secret était en pièces détachées. Tel aussi ce petit coffret en fer, à 2 serrures et 2 clés différentes, destiné à être suspendu à l'arçon de la selle des chevaux des postillons dont les serrures compliquées durent être refaites entièrement ainsi que les clés. Ces mécanismes délicats doivent être approchés avec des mains de velours et une précision d'horloger.

Telle encore cette cotte de mailles (un point à l'endroit, un point à l'envers... Pardon: une maille à l'endroit, une maille à l'envers...) durement touchée par la vieillesse qu'il fallut remmailer anneau par anneau pour le compte d'un collectionneur.

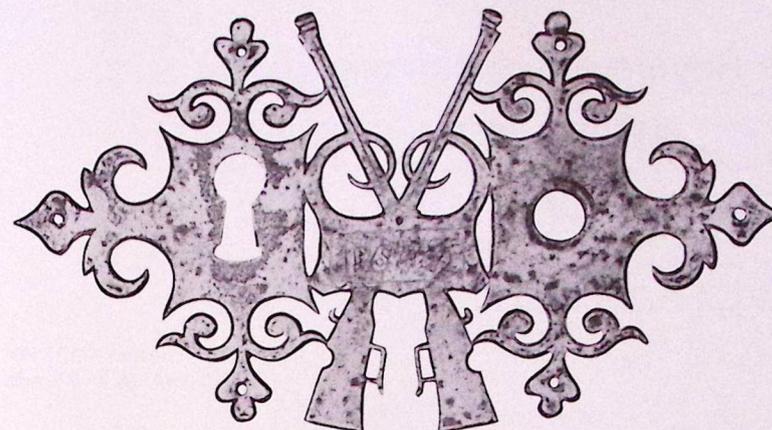
Un seul regret, mais lancinant: ne pouvoir transmettre un tel savoir, une telle maîtrise, à la génération qui suit faute de jeunes compagnons soucieux de se plier aux exigences d'un long apprentissage. Combien ce fait est à déplorer. Ainsi tous les beaux artisanats, les anciens arts populaires, se meurent ou mourront plus ou moins vite.

Albert Marinus constate justement: « ... que la machine a nivelé et vulgarisé le goût... qu'elle a meurtri le métier d'art ... qu'elle ne l'a pas anéanti mais qu'elle a imposé la production en série... »

* * *

Où est le mécène (à défaut des pouvoirs publics qui n'en ont cure semblait-il?) disposé à soutenir la création en Belgique d'un Musée entièrement consacré à la serrurerie avec — en son sein entre des mains compétentes — un atelier en pleine activité? L'initiative serait des plus utiles à prendre, la tâche des plus passionnante à accomplir. L'une et l'autre combleraient une déplorable lacune car rien de ce genre

Ci-dessus: Eglise Saint-Marc, à Uccle: croix d'inspiration gothique (4 m X 2 m 50).
Ci-contre: le serrurier travaillant avec le « violon » ou archet.



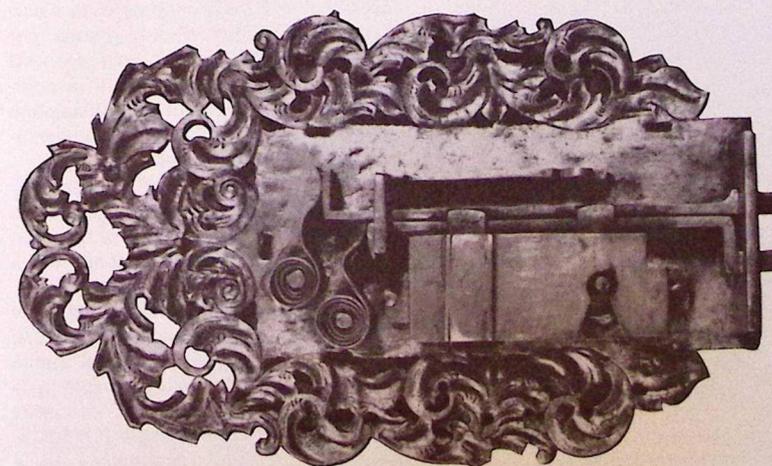
n'existe dans notre pays. Il y a bien dans certains musées des vitrines, des sections remarquables même consacrées à la belle serrurerie d'antan mais ne serait-il pas préférable de tenter de réunir ces collections éparses et de les présenter sous forme d'un ensemble qui contera la merveilleuse histoire du fer travaillé par l'homme?

On pourrait prendre exemple sur l'admirable musée français LE SECQ DES TOURNELLES, créé par donation au XIXe siècle et installé actuellement dans l'église Saint-Laurent à Rouen: le plus riche qui soit au monde consacré uniquement au fer, du haut Moyen Age à notre époque contemporaine; et aussi sur le musée allemand de serrurerie installé à Velbert (Rheinl.), voué à la

production serrurière de tous les pays du monde depuis les âges les plus reculés jusqu'au début de la fabrication industrielle.

Pour conclure, disons qu'heureusement le fer forgé a traversé les siècles généralement sans grand dommage. Cela tient probablement au taux de carbone ou de phosphore qu'il contenait autrefois, ainsi qu'à sa plus grande pureté. L'oxydation l'a attaqué modérément, mais un danger peut éventuellement le guetter: la porosité.

(1) La serrure de sûreté à cylindre avec clé paracentrique fabriquée au XIXe siècle n'est rien d'autre que l'adaptation de la serrure en bois à clé en bois des anciens Egyptiens.



(2) Règlements sur les arts et métiers de Paris rédigés au XIIIe siècle et connus sous le nom de « livre des métiers » d'Etienne Boileau; publiés pour la 1ère fois en entier, d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi et des Archives du Royaume, avec des notes et une introduction, par G.-B. Depping. Paris, imprimerie de Crapelet, 1837, in-4, 12 frs. (une des publications les plus curieuses de la collection des documents inédits).

(3) Violon, archet ou arçon avec son porte-frets, bigornes, broches, burins, brunissoirs, chasses, limes, coins à fendre, chevalets, étaux, fraises, filières, mandrins, tranchets, tenailles, tourne-à-gauche, repousseurs, tassaux, etc...



En haut: Musées Royaux d'Art et d'Histoire, à Bruxelles: entrée de serrure décorée de deux arquebuses croisées et d'un briquet de Bourgogne, daté: 1619. Provient d'une gilde d'arquebusiers.

Ci-dessus: Musée Mayer Van den Bergh, à Anvers: détail d'une serrure du XVe siècle, en gothique mosan.

Ci-contre: Musée Curtius, à Liège: serrure en fer forgé, ornée de rinceaux.

Sources consultées

« Les anciens maîtres serruriers et leurs meilleurs travaux » par H.R. D'Allemagne.
« L'outil » par P. Feller et F. Touret.
« Traité de serrurerie » par G. Oslet.



Société Royale et Centenaire LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ARCHITECTURE DE BELGIQUE

par Victor-Gaston MARTINY,
Président de la S.C.A.B.

C'EST le 20 décembre 1872 — il y a donc cent ans — que fut officiellement fondée à l'Ancienne Cour de Bruxelles, rue des Sœurs Noires, une association de dessinateurs-architectes, à laquelle fut donné le nom de Société Centrale d'Architecture de Belgique.

Les « disciples de Vitruve », comme s'intitulèrent eux-mêmes les fondateurs de cette association dans l'édition du premier numéro de la revue *L'Emulation* qu'ils créèrent deux ans plus tard, s'étaient donné pour buts de nouer des liens confraternels, de s'enrichir mutuellement l'esprit, d'organiser des voyages, de mettre sur pied une bibliothèque, de publier un journal et de créer une caisse de prévoyance...

Valère Dumortier, futur Architecte en Chef de la Province de Brabant, premier président de la Société, n'a que vingt-cinq ans lorsqu'il est élu et ses acolytes ne doivent pas être bien âgés, à juger de l'heure tardive d'ouverture des séances: neuf heures du soir... c'est-à-dire à la clôture des cours du soir à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

Les premiers temps seront marqués d'une juvénile ardeur mêlée au dévouement que connaissent bien les étudiants architectes après l'effort fourni pour remettre un projet. Mais les jeunes, nantis de responsabilités, mûrissent très vite. Le sérieux qu'ils apportent à s'unir force l'intérêt des maîtres qui n'hésitent pas à répondre à leurs appels. Devenus architectes à leur tour, les membres de la Société deviennent sévères au recrutement. On éloigne

ceux qui se frottent à l'entreprise, on exige des preuves de savoir aux nouveaux venus. Bientôt ne se rencontreront plus que ceux qui ont suivi un cycle d'étude d'architecture. Et ceux-ci deviennent contestataires: ils savent de quoi ils parlent et réclament la réforme de leur enseignement dont ils établissent un programme complet couronné par un diplôme sanctionnant les connaissances.

Leur volonté fait tache d'huile et leurs revendications, améliorées au fil des ans, seront un jour reprises par la Fédération des Sociétés d'Architectes que la Société Centrale tient d'ailleurs sur les fonts baptismaux en 1905 et qu'elle

continuera à soutenir par l'apport régulier de propositions bien étudiées.

Ces efforts conjugués seront couronnés en 1937 d'abord, par la reconnaissance officielle d'un programme des études obligatoires pour toute école d'architecture désireuse de délivrer un diplôme, et en 1939 ensuite, par la protection légale du titre et de la profession d'architecte.

Les membres de la Société Centrale, dès les débuts, ont cherché à rehausser le prestige de la profession. S'ils réclament d'une part le droit d'être rétribués honorablement, ils s'imposent en retour un code d'honneur qui donne toutes garanties aux maîtres d'ouvrage.

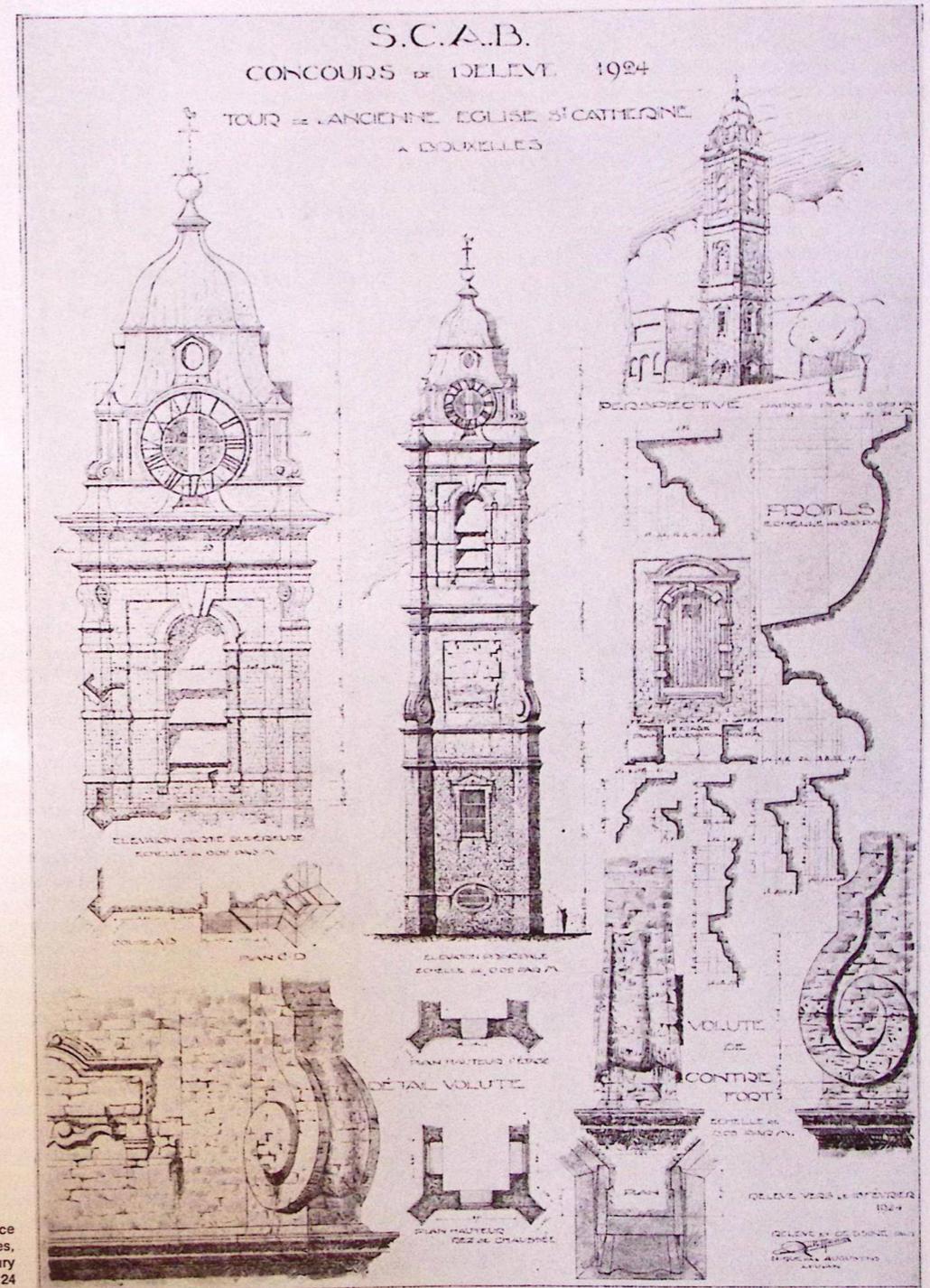
Dès 1886, la Société adopte un tarif des honoraires que les membres s'engagent à respecter. Bientôt soutenu par d'autres sociétés d'architectes, ce barème finira par s'imposer et la « norme déontologique n° 2 », établie par l'Ordre des Architectes créé en 1963 et qui a repris à son compte la codification de l'honneur et de la discipline de la profession, souligne la clairvoyance des lointains pionniers...

L'idée d'un conseil de discipline leur était, en effet, venue en 1907, car ils désiraient « ralentir le zèle parfois fort encombrant de certains confrères à recueillir quelque succès ». (1)

Pour faciliter les relations entre le client, les entrepreneurs et l'architecte, un cahier des charges type est publié en 1893. Régulièrement retravaillé, à la lumière de l'expérience, il connaîtra plusieurs éditions avant que la Fédération des Sociétés d'Architectes ne le



Valère Dumortier, président fondateur de la Société Centrale d'Architecture de Belgique.



Etude de Maurice Aerts, de Malines, primée par le Jury du concours, le 24 juin 1924.

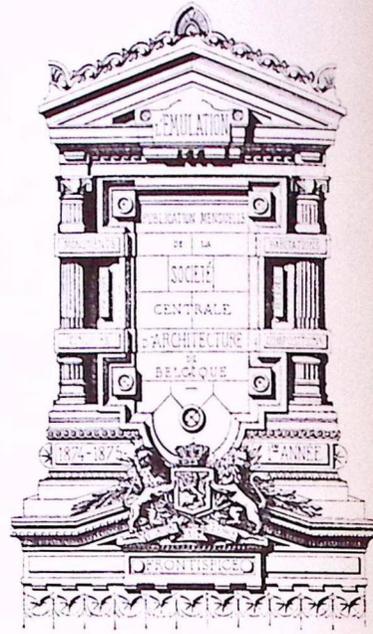
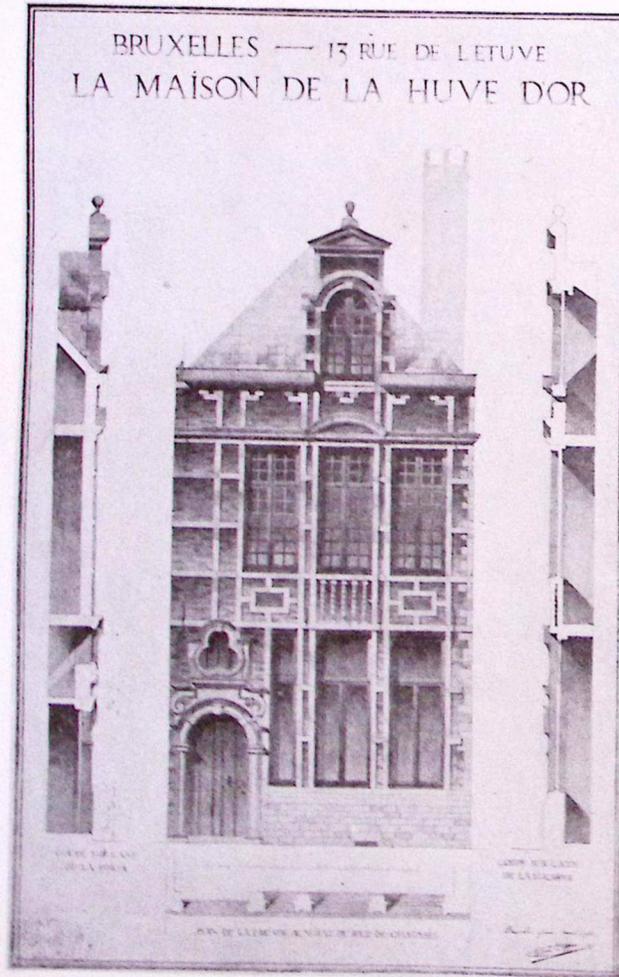
reprenne à son compte.

Un bordereau de prix unitaires — le premier fut publié dès 1874! — sans cesse mis à jour, finira par être imposé en 1940 par le Commissariat général à la Restauration du pays lorsque l'expertise des dommages de guerre prendra le pas sur la construction. Tout ce qui touche de loin ou de près à la profession ou à l'architecture est étudié, discuté en d'innombrables séances de travail de comités spécialisés, du conseil de direction — deux fois par mois — ou d'assemblées générales — mensuelles jusqu'en 1940, cinq à six fois l'an depuis lors.

Les publications de la Société sont

nombreuses et constantes: *L'Emulation*, organe mensuel, de 1874 à 1939; *Rythme*, cahiers trimestriels de 1948 à 1967; le *Bulletin*, annuel de 1884 à 1889, mensuel de 1902 à 1909, puis hebdomadaire. A les lire, on dirait que tous les organismes officiels ou privés ont été pensés au sein de la Société Centrale. La normalisation et les essais de matériaux y sont évoqués dès 1887 et l'unification des règlements de bâtir dès 1894. C'est à l'initiative de la Société Centrale d'Architecture de Belgique que naissent, en 1902, les « mesures à prendre pour assurer la solidité des constructions en vue de la sécurité des ouvriers et du public », puis l'Orex, en 1929.

Concours de relevé: travail de l'architecte Vital Coppe, primé par le Jury de la Société Centrale d'Architecture de Belgique, en séance du 30 janvier 1923.

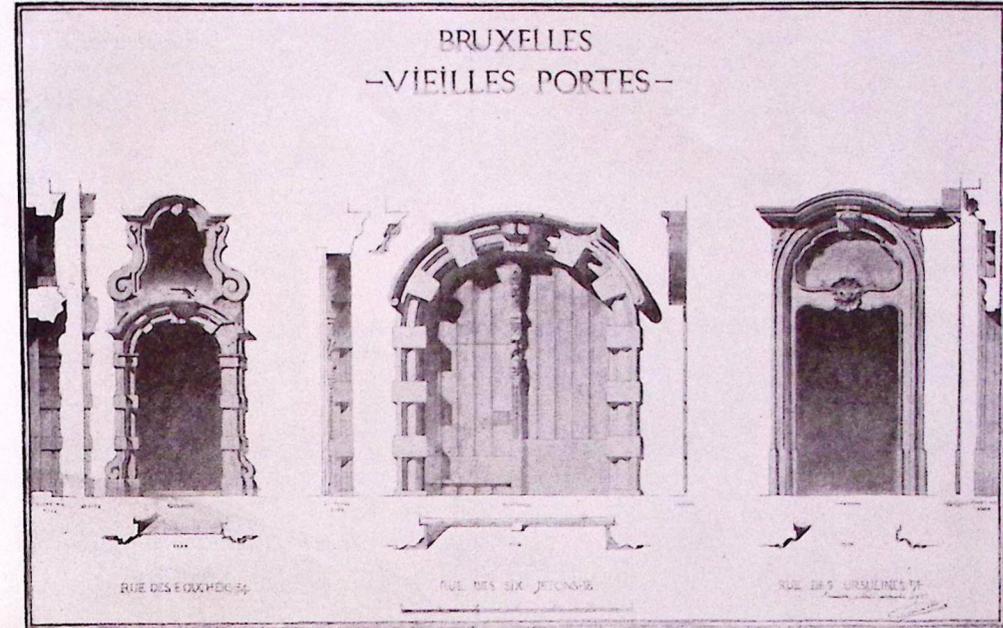


« Frontispice du premier numéro de *L'Emulation*. J. Fonteyne inv. et autogr. ».

C'est elle qui réclame — dès 1877! (2) — un contrôle « sur le type architectural à donner aux constructions », curieuse préfiguration de la loi du 29 mars 1962 organique de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire... Entre ces deux dates, un « Comité du tracé des villes », né au sein de la Centrale en 1910, a mené le bon combat pour un aménagement urbain cohérent et harmonieux. Que d'erreurs urbanistiques n'auraient pas été évitées si l'on avait prêté l'oreille à ses travaux! Car on y a discuté au sujet du Mont des Arts, des abords de la cathédrale Saint-Michel et du Palais de Justice, de la jonction Nord-Midi, des boulevards de ceinture, des ruines d'Ypres comme de la reconstruction de la Grande Bouche-rie ou du clocher de la collégiale de Dinant.

Instigatrice de la mise au concours des bâtiments publics, elle mettra elle-même sur pied trois sortes de concours: un concours triennal d'architecture en 1877, devenu le concours annuel d'esquisses en 1907; le concours annuel de l'emploi du petit granit et celui, annuel également, de relevés d'architecture à partir de 1912.

Ce dernier concours mérite une atten-



Une étude sur les vieilles portes de Bruxelles, due à Vital Coppe, le lauréat 1923 du concours de relevé organisé par la Société Centrale d'Architecture de Belgique.

tion particulière, car il n'avait d'autre but que de constituer des archives de notre architecture nationale. L'exposition rétrospective qu'en a organisée la Province de Brabant au sein de son Salon d'Art annuel au Palais des Congrès au début de novembre 1972, a mis l'accent sur la valeur documentaire des relevés d'immeubles pour la plupart transformés, voire démolis...

Société d'agrément à ses débuts — doublée de 1878 à 1908 d'une Société Coopérative lui permettant de régir commercialement son organe mensuel *L'Emulation* — la Société devint Union professionnelle en 1914 et s'adjoignit à nouveau une société d'édition en 1948, pour la publication de *Rythme*.

D'innombrables excursions dans tout le pays, des voyages collectifs à l'étranger, des visites de chantiers ou d'usines, de nombreuses conférences intimes ou publiques... comme des banquets annuels, ont jalonné le chemin devenu séculaire de l'existence de la Société dont la rectitude et l'honneur n'auront connu d'égal que le respect mutuel et la confraternité.

Plaque tournante de l'Architecture en Belgique, on a vu s'y affilier les architectes les plus éminents du pays unis à

leurs confrères les plus célèbres du monde entier admis en qualité de correspondants.

Jean Baes, Ernest Acker, Jules Brunfaut, Franz De Vestel, Gustave Maukels, Victor Horta, Joseph Caluwaers, Eugène Dhuicque, Adolphe Puissant, Henry Lacoste, Julien De Ridder, Yvan Blomme, Paul Bonduelle, Jean Hendrickx: van den Bosch... pour ne citer que quelques disparus, furent présidents de la Société et lui apportèrent le lustre de leurs œuvres, la gloire de leurs titres.

Victor Bourgeois et Jean Eggericx y mêlèrent la fraîcheur de leur talent. A côté de ces novateurs, nombreux sont les membres de la S.C.A.B. qui remportèrent des concours nationaux et internationaux, comme nombreux sont ceux qui furent honorés. Mais la plus belle récompense professionnelle, celle qui reconnaît, avec le talent, la probité de celui qui la reçoit, c'est encore la Société Centrale qui en eut l'initiative en 1964: la Médaille d'Or des Architectes belges.

On ne compte plus les campagnes menées par la Société pour sauver les œuvres architecturales les plus représentatives élevées sur le sol national: le

Château des Comtes à Gand, les ruines de Villers-la-Ville et, plus près de nous, la Maison du Peuple de Bruxelles dont elle put sauver de grands éléments in extremis et qu'elle aura la fierté de voir réédifiés peut-être sur le campus de Louvain-la-Neuve.

Le monument du travail, de Constantin Meunier, est son œuvre comme devrait l'être celle d'un musée de l'architecture dont les bases furent jetées matériellement en 1884 mais que la mort de Van Overloop, Conservateur des Musées royaux, devait compromettre.

Léopold II, Albert Ier et Léopold III rendirent visite à la Société Centrale en diverses circonstances. Cette année, Sa Majesté le Roi Baudouin, en accordant Son haut patronage à l'ensemble des manifestations qui marquent le Centenaire de la Société, a donné la preuve tangible de l'intérêt qu'Elle porte à l'Architecture en général et à la S.C.A.B. en particulier.

1872-1972. Un siècle de recherches architecturales, de probité professionnelle et de loyalisme s'est inscrit en lettres d'or au grand livre d'histoire de la Belgique.

(1) Bulletin mensuel S.C.A.B., 1908, n° 1, p. 7.
(2) P.V. 9-X-1877.



Les Chemins de Fer Belges de 1835 à nos jours

par Georges FERON

L'HISTOIRE des chemins de fer belges se confond littéralement avec notre histoire nationale. Conçus pour affermir notre indépendance, ils participèrent simultanément au développement économique et social de la nation et au mieux-être de la population.

L'origine, le développement et l'évolution de notre réseau firent l'objet de nombreuses descriptions. Chaque fois les mêmes sources d'information furent consultées. Ainsi, le récit est toujours

Vue du chemin de fer, de Bruxelles et de l'Allée Verte (lithographie du XIXe siècle).

le même, seule la forme varie. Néanmoins il se trouve toujours un public pour lequel le sujet paraît neuf.

Le rail fait partie de notre vie quotidienne, mais c'est surtout lors des grands événements ou de profondes réformes que nous en prenons conscience. Tel fut entre autres le cas le 20 décembre 1966, lorsque le dernier train de voyageurs remorqué par une locomotive à vapeur, effectua son ultime voyage. D'innombrables demandes relatives à l'historique du réseau, aux types de locomotives, au mode d'exploitation, etc... affluèrent à ce moment. Toujours il se trouve des écoliers, des étudiants

qui consacrent une élocution, une rédaction, une thèse à l'un ou l'autre aspect des innombrables activités ferroviaires. Et en période de vaches maigres, le rail inspire toujours les journalistes en mal de copie.

Pour la génération grisonnante, le train, le tram sont, tout comme le service militaire, synonymes de souvenirs de jeunesse. Tôt ou tard on se surprend à rêver au temps qui ne revient jamais mais on tente d'en ranimer la vision par tous les moyens.

L'histoire des chemins de fer constitue, en tous cas, un sujet aux innombrables facettes. Quelle que soit la façon dont on l'aborde il y a toujours quelque cho-

obtint un roulement plus aisé. Afin de combattre l'usure, les poutres furent garnies de plaques de fonte auxquelles on ajouta des rebords simples ou doubles, mais l'évolution se poursuivit jusqu'à la naissance du rail d'acier actuel. Simultanément, les roues des wagons accomplirent leur métamorphose. A l'origine elles avaient des jantes plates. Le ou les rebords du rail diminuaient les risques de déraillement. Ce rebord fut reporté sur la roue ce qui lui permit de circuler sur des rails saillants.

La voie de chemin de fer devint un chemin spécial sur lequel les véhicules ordinaires avec roues à jantes plates

En 1816, le creusement d'un canal de Charleroi à Bruxelles avait été envisagé. Il semblait en effet qu'aussi bien la Hollande que la région anversoise devaient devenir les plus importants clients de notre bassin houiller. Thomas Gray de Nottingham proposa à John Cockerill de remplacer le canal par une voie ferrée. Une pétition allant dans ce sens fut adressée au Roi Guillaume Ier en 1821. En 1829 John Cockerill suggéra également la création d'une voie ferrée destinée à relier Liège et Anvers.

En 1830 éclata la Révolution dont le résultat fut la création de l'Etat Belge indépendant.

Ridder déposèrent un rapport circonstancié relatif à ce problème. Le principe même de doter le pays d'un réseau ferroviaire fut adopté sans difficultés notoire par les Chambres. Mais celles-ci ne parvinrent pas aussi facilement à se mettre d'accord sur la question de savoir si ce réseau serait exploité soit par l'Etat soit par le secteur privé.

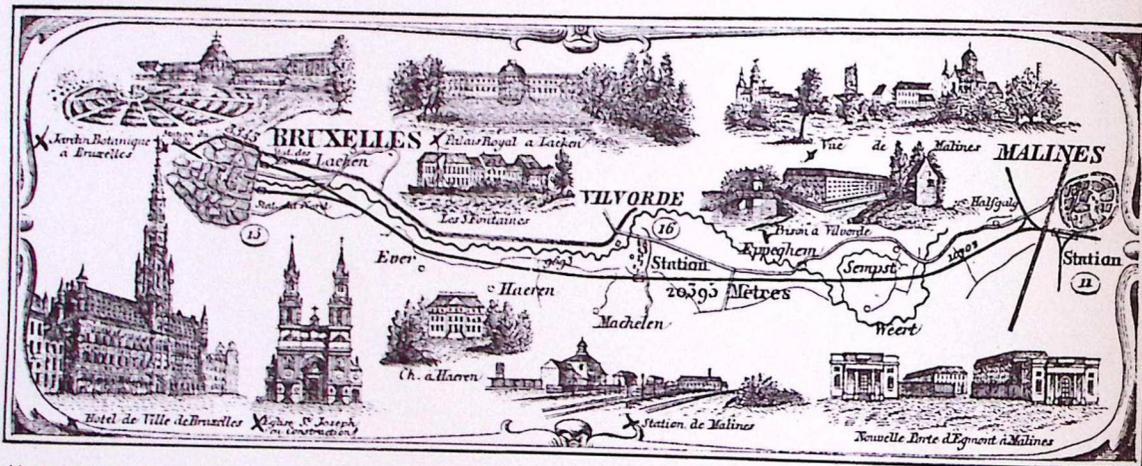
Le principe « Chemins de fer, service public » fut néanmoins reconnu comme primordial et le 1er mai 1834, les instances compétentes promulguèrent la loi prévoyant la création du réseau ferré belge.

Celle-ci prescrivait e.a. que Malines serait le point central de ce réseau et que

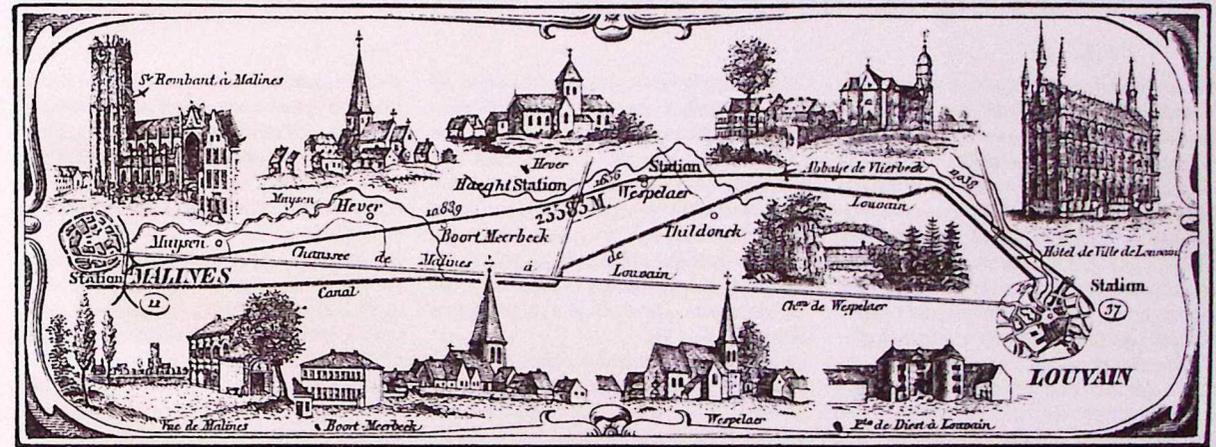
la « Stephenson » et « l'Eléphant » en assurèrent la traction. Robert Stephenson, dont le père, Georges, se trouvait incognito parmi les 1.900 invités, avait fourni les trois machines.

Le Roi Léopold Ier assista au départ. Son entourage l'avait dissuadé de prendre part personnellement au premier voyage, estimant qu'il s'agissait là d'une aventure trop périlleuse pouvant mettre la vie du Souverain en danger. Un vent de panique soufflait sur la population. Le Gouvernement se vit inondé de plaintes et de réclamations. On pensait que le chemin de fer serait désastreux pour les classes laborieuses, que ses engins monstrueux seraient tellement

ner en eau. A Bruxelles on s'inquiétait ferme. Finalement et avec un certain retard le train rejoignit l'Allée Verte sous les acclamations d'une foule enthousiaste. Le 7 mai la ligne fut ouverte au grand public. Le prix du voyage variait de 0,50 F à 2,50 F, selon la classe choisie. Ce fut un succès, et bientôt la voie, prévue initialement pour le transport des marchandises, devint avant tout le moyen de locomotion préféré des voyageurs. Se produisit alors ce que nous connaissons encore actuellement lors de grandes compétitions sportives: il y eut plus de demandes que de places offertes. Des personnes avisées se pro-



Ligne de chemin de fer de Bruxelles à Malines, inaugurée le 5 mai 1835 (cette carte de même que celles reproduites dans les pages suivantes sont extraites de « L'Atlas Pittoresque des Chemins de Fer de la Belgique », Bruxelles, Etablissement Géographique de Ph. Vandermaelen, 1842).



Ligne de chemin de fer de Malines à Louvain, inaugurée le 10 septembre 1837.

se à dire. Chez nous, lorsque l'on évoque l'image du rail on oublie trop souvent les chemins de fer vicinaux qui furent pourtant si proches du petit peuple. N'est-ce pas le bon vieux tram qui, en pénétrant jusqu'aux points les plus reculés du pays, alla y prêcher la vapeur?

Mais, n'attelons pas le train devant la locomotive avant d'avoir posé la voie.

Déjà au XVIe siècle de petits wagonnets étaient utilisés dans les mines de charbon en Grande-Bretagne. Ils empruntaient des voies rudimentaires constituées par des ornières. En garnissant celles-ci de pièces de bois on

ne pouvaient plus circuler.

Au début du XIXe siècle une machine à vapeur en possession de ses organes principaux fut essayée sur la route, puis sur une voie ferrée où elle fut attelée à une série de wagons et en assura la traction.

Le Chemin de fer moderne était né.

En Grande-Bretagne ce mode de transport emporta très rapidement la faveur du public et ce aussi bien dans le domaine des voyageurs que des marchandises.

A cette époque la Belgique faisait encore partie du Royaume Uni des Pays-Bas.

Un des soucis majeurs de notre premier gouvernement fut de doter le pays d'excellents moyens de communications.

Le danger de voir les Hollandais procéder au blocus du port d'Anvers n'était pas imaginaire. En effet, à tout moment il leur était possible d'entraver ou de supprimer tout mouvement de et vers notre métropole. La création d'un réseau ferré devait nous mettre à l'abri de cette menace.

En 1831, Monsieur Teichman, Inspecteur Général des Ponts et Chaussées, fut chargé de l'étude d'un chemin de fer d'Anvers au Rhin.

En 1832, les ingénieurs Simons et De

de là partiraient les lignes vers:

- la frontière de la Prusse via Louvain, Tirlemont, Liège et Verviers;
- la frontière hollandaise via Anvers;
- la Mer du Nord via Termonde, Gand, Bruges et Ostende;
- la frontière française via Bruxelles, Quiévrain et Bruxelles-Namur.

Ce plan représentait un réseau s'étendant sur 400 km. Son exploitation incombait à l'Etat.

Les travaux furent immédiatement engagés et réalisés dans des délais très brefs pour l'époque. Déjà le 5 mai 1835, les trois premiers trains quittèrent la gare de Bruxelles Allée Verte vers Malines. Les locomotives « La Flèche »,

effrayants que les vaches ne donneraient plus de lait et que les poules ne pondraient plus. Les choses allèrent tellement loin que le Moniteur Officiel dut publier un avis démentant formellement toutes ces prévisions effrayantes. Mais tout se passa bien, quelques incidents techniques mis à part (mais oui, c'était alors!).

A Malines, une colonne milliaire fut érigée en commémoration de cette journée exceptionnelle.

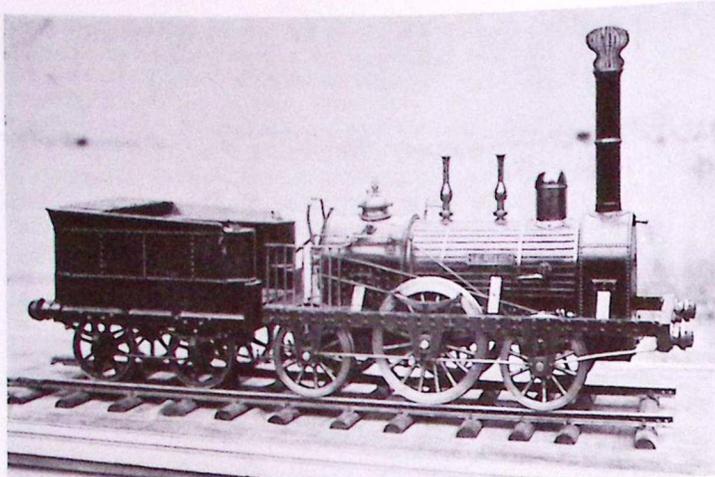
Au retour, les trois convois furent réunis en un seul et l'« Eléphant » en assura la traction. Mais aux environs de Vilvorde, la locomotive dut abandonner son train afin d'aller se réapprovision-

ner en eau. A Louvain, les trains s'arrêtaient à des séries de places et les revendaient au marché noir, réalisant ainsi de plantureux bénéfices.

C'est aussi à cette époque que remontent les premières statistiques de l'administration des chemins de fer. Grâce à ces documents nous savons que 163.482 voyageurs représentant une recette de 106.803 francs furent transportés sur le tronçon à voie unique de Bruxelles à Malines entre le 7 mai et le 31 juillet 1835.

L'opération s'avérant rentable on pouvait donc passer à la réalisation des autres lignes prévues au plan.

Dans une première phase s'étendant jusqu'en 1843, l'Etat construit son pro-



La locomotive « Le Belge », première locomotive de construction nationale, sortie des ateliers John Cockerill à Seraing, le 30 décembre 1835.

pre réseau qui atteint à ce moment une étendue globale de 560 km de lignes principales.

On songea alors à laisser une part du gâteau à l'initiative privée. La loi de 1834 n'avait pas exclu cette éventualité. D'ailleurs la loi de 1832 énonçait clairement que d'éventuels concessionnaires pourraient créer et exploiter des lignes secondaires, déchargeant ainsi l'Etat d'une partie de ses charges financières. En plus, les concessions ne seraient jamais accordées pour une période excédant les nonante ans.

Au début les capitaux belges pas plus que les étrangers ne manifestèrent de

l'intérêt pour des investissements en ce domaine. Lorsqu'en 1842 l'ingénieur De Ridder créa sa propre ligne (voie à écartement de 1,15 m) de Gand à Anvers — Tête de Flandre — via Lokeren ce fut le signal de départ pour d'autres initiatives du genre. Jusqu'en 1870 d'innombrables concessions furent accordées. Sur un réseau de 3.136 km de lignes, l'Etat n'en exploitait que 869 km.

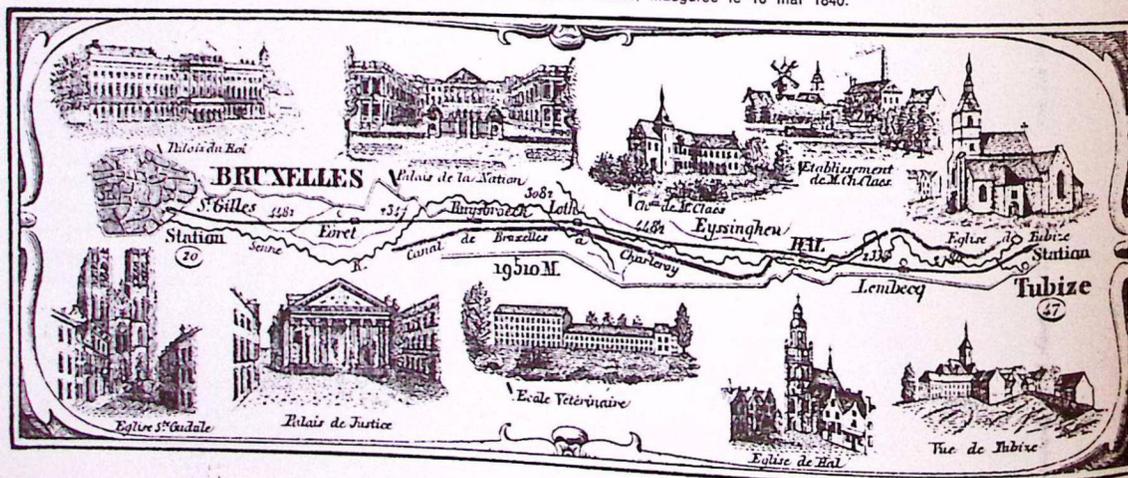
Mais bien des concessionnaires éprouvaient de grandes difficultés soit pour parvenir à achever leurs lignes soit pour les rendre rentables. Le Gouvernement Belge devait intervenir dans la

plupart des cas en accordant des crédits, en garantissant les emprunts, en payant les dividendes, etc...

En plus de ces raisons économique-financières des arguments politiques allaient rendre nécessaire le rachat des concessions.

En effet, en 1870 une guerre particulièrement sanglante opposa la France et la Prusse. Sous prétexte que certaines compagnies françaises de chemin de fer étaient propriétaires de lignes situées en Belgique, nos voisins français semblent avoir envisagé sérieusement de les utiliser pour assurer le transport de troupes et d'équipe-

Ligne de chemin de fer de Bruxelles à Tubize, inaugurée le 10 mai 1840.



La locomotive « l'Eléphant » fut construite en 1835, en Angleterre, par Taylor, sous-contractant des ateliers de Stephenson, pour assurer principalement la traction de trains de marchandises.

ments en passant par notre territoire pour prendre l'adversaire à revers. Dans cette alternative il était clair que notre pays aurait été entraîné dans la tourmente.

Immédiatement le Gouvernement décida de procéder à la renationalisation du réseau. L'opération fut effectuée en stades successifs et à la veille de la première guerre mondiale il ne restait plus que 275 km de lignes privées représentées par les Compagnies du Nord-Belge, de Mariembourg—Chimay, de Malines—Terneuzen et de Bruxelles—Tervuren. Par la suite ces réseaux furent absorbés par la S.N.C.B.

En 1926 le pays connut une crise financière d'une gravité exceptionnelle. La monnaie nationale se dépréciait de jour en jour et toutes les mesures prises pour enrayer la dégringolade restaient vaines. Le Gouvernement dut avoir recours à un procédé exceptionnel, notamment la mobilisation de l'avoire de la nation représenté par son réseau ferré.

C'est ainsi que fut créée par la loi du 23 juillet 1926 et pour une durée de 75 ans la Société Nationale des Chemins de Fer Belges.

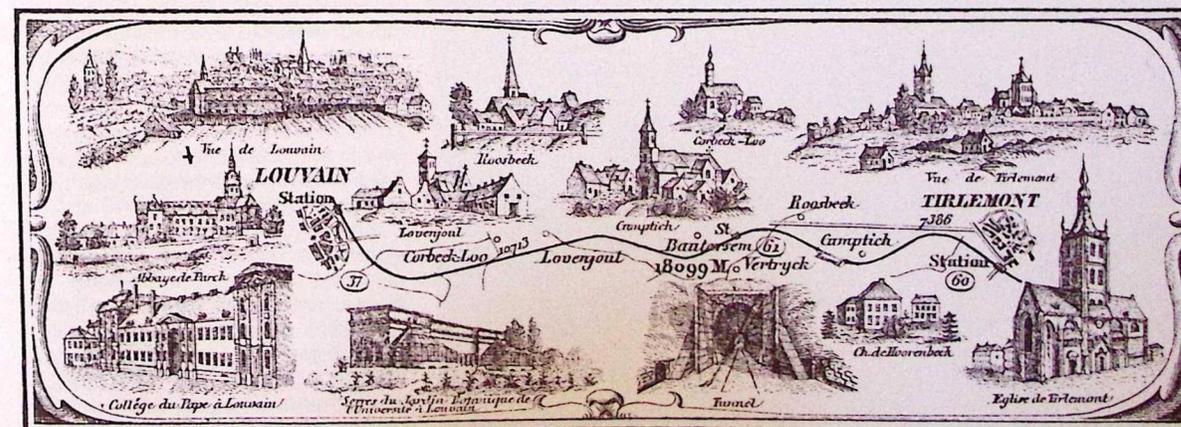
La nouvelle Société se vit chargée de l'exploitation du réseau sans en devenir

pour autant le propriétaire.

Bientôt la S.N.C.B. fêtera son cinquantenaire. Elle s'adapte en permanence aux techniques nouvelles. Elle a également dû procéder à des assainissements successifs en supprimant les lignes par trop déficitaires. Le réseau qui compta plus de 5.000 km de lignes s'étend encore sur environ 4.000 km. Là où le train a disparu, la S.N.C.B. a organisé des services d'autobus de substitution.

Le 20 décembre 1966 la traction « vapeur » fut définitivement remplacée par des locomotives électriques et diesel. On peut estimer que 20% de l'ensem-

Ligne de chemin de fer de Louvain à Tirlemont, inaugurée le 22 septembre 1837.





Ci-contre: la gare d'Ostende (Quai) en 1910
 Ci-dessous: A Hoeilaart passait la ligne vicinale Groenendaal-Overijse, qui avait cette particularité d'être dotée de rails au même écartement que le grand chemin de fer, soit 1,435 mètre.

ble du réseau a été électrifié. Cette fraction comprend essentiellement les grandes axiales et représente 60 % du trafic global. Sur les autres lignes, le service est assuré par des locomotives diesel.

La modernisation du réseau se rapporte aussi bien au domaine des marchandises qu'à celui des voyageurs. Des vitesses toujours plus grandes sont prévues sans jamais entraîner, bien au contraire, une diminution de la sécurité et du confort.

C'est ainsi que la S.N.C.B. envisage la création d'une ligne TGV, c'est-à-dire

à très grande vitesse où les trains circuleront à plus de 300 km/h. Elle reliera Cologne, Londres et Paris par Bruxelles et empruntera le tunnel sous la Manche.

Ceux qui avaient déjà chanté le « De Profundis » pour le rail devront déchanter. En effet, un avenir sensationnel s'annonce pour l'exploitation ferroviaire.

En 1875 les responsables de la nation réalisèrent qu'il s'imposait de compléter le réseau à grand écartement d'une réelle utilité publique par un réseau

dit secondaire.

Le chiffre de la population accusait une croissance constante tandis que l'industrie et le commerce se développaient d'une manière très favorable. Le grand réseau s'étendait déjà sur plus de 4.000 km mais l'agriculture avait besoin d'un stimulant énergétique et d'autre part il importait de ralentir ou d'arrêter la désertion des campagnes par les jeunes agriculteurs. Enfin, il s'imposait d'éviter une trop forte concentration de l'industrie dans quelques grands centres et donc de permettre la création d'activités nouvelles dans des zones déshéritées.

A cette époque on accordait peu ou pas d'importance aux problèmes sociaux, économiques et démographiques et aucune nation n'élaborait des plans en ce domaine. Il est donc d'autant plus remarquable de noter que la Belgique avait entrevu les répercussions favorables qu'exerçait un moyen de communication peu onéreux reliant la ville et la campagne et des conséquences heureuses qui en résulteraient pour la population rurale.

Il fallut environ dix années de discussions et de palabres mais finalement on trouva une solution originale. La construction et l'exploitation du réseau secondaire ou vicinal ne seraient pas confiées à l'Etat ni à l'initiative privée. L'Administration du grand réseau avait la main trop lourde pour gérer de petites lignes d'intérêt purement local et le



Ci-contre: la nouvelle gare de Bruxelles Nord, inaugurée en 1951.
 Ci-dessous: Bruxelles Allée Verte, première gare du chemin de fer belge.

grand capital, de son côté, ne voulait investir que là où de gros bénéfices étaient promis. Et pourtant il fallait réaliser un réseau vicinal homogène tel que le préconisaient deux distingués représentants de la nation, Messieurs Wellens et Bischofsheim. Finalement S.M. le Roi Léopold II promulgua la loi du 26 mai 1884 portant création de la Société Nationale des Chemins de Fer Vicinaux. Le financement devait être assuré par l'Etat, les provinces et les communes intéressées, le capital privé n'intervenant que rarement pour plus de 0,5 %. Une comptabilité séparée s'imposait donc pour chaque ligne.

La S.N.C.V. se chargeait de la construction du réseau et fournissait le matériel roulant, l'exploitation quotidienne était ensuite affermée. La plupart des lignes dépassaient rarement une longueur de 25 km mais elles étaient reliées entre elles constituant ainsi un réseau unique.

A la fin de l'année 1885 deux lignes étaient déjà en service et dix ans plus tard, la Société avait obtenu 66 concessions dont 62 étaient réalisées ce qui équivalait à 1.250 km de lignes ferrées. Au début, des lignes à productivité assurée avaient été ouvertes. Par la suite, il fallut en créer dans des conditions de moins en moins favorables. En 1894 la S.N.C.V. procéda à l'électrification d'une première ligne relativement longue mais les frais d'aménage-

ment furent tellement élevés que cette modernisation resta longtemps limitée aux grandes agglomérations et parfois à leurs environs immédiats. La traction électrique ne semblait devoir être rentable que là où existait un courant de trafic très important. Partout ailleurs le sympathique petit tram à vapeur était certain de rester pendant longtemps encore le roi incontesté du réseau.

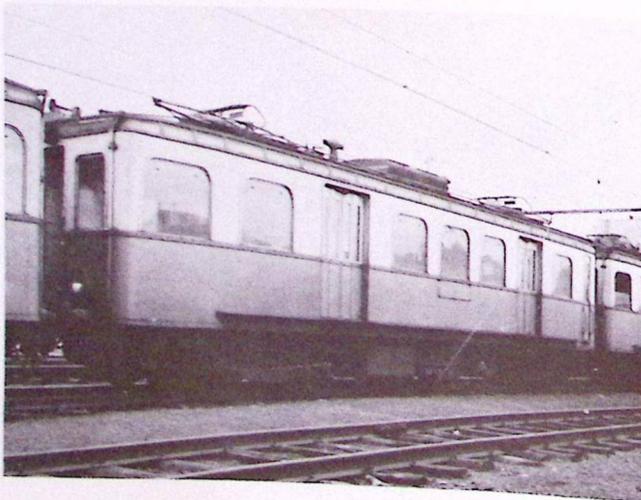
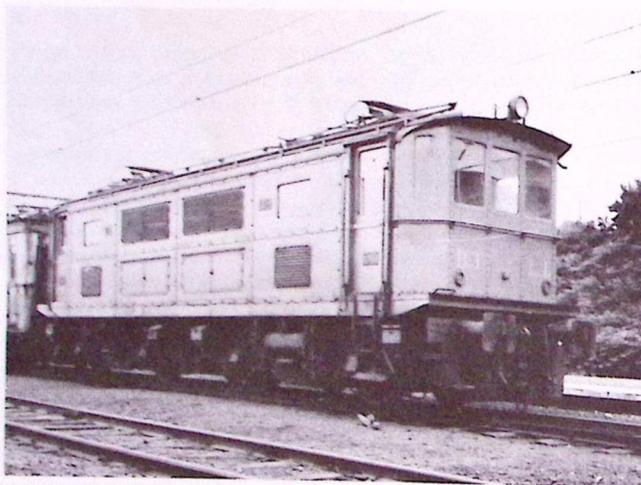
Au cours de la première guerre mondiale le tram fut quasi le seul mode de transport encore disponible. Mais l'ennemi entreprit le démontage systématique du réseau et lorsque survint l'ar-

mistice le 11 novembre 1918, il ne restait plus en service que 1.865 km de lignes sur les 4.095 km ouvertes au début des hostilités.

La S.N.C.V. entreprit courageusement la reconstruction de son réseau. Simultanément elle procéda de plus en plus elle-même à l'exploitation des lignes, les fermiers abandonnant la partie les uns après les autres.

Aucune intervention de la part de l'Etat n'était prévue et la situation de la S.N.C.V. devint de plus en plus difficile. La concurrence n'attendait même pas de se trouver en possession des auto-





Le train royal de S.M. Léopold II et de S.M. Albert Ier. Locomotive type 18 des chemins de fer de l'Etat, restaurée et conservée à Louvain.

Locomotive électrique de 1.000 ch. de l'ancienne ligne de Bruxelles à Tervuren.

Automotrices électriques de la ligne Bruxelles-Tervuren.

risations nécessaires pour mettre en exploitation des lignes privées d'autobus dans tous les coins du pays.

La S.N.C.V. procéda alors à l'électrification graduelle des lignes principales de son réseau et ailleurs les trams à vapeur furent remplacés par d'étranges autorails à essence puis plus tard par de classiques engins diesel. Finalement la S.N.C.V. fut contrainte à une reconversion radicale et à supprimer ses lignes ferrées pour continuer l'exploitation avec des autobus.

Ainsi disparaît un réseau qui totalisa plus de 5.000 km de lignes ferrées. Les dernières lignes subsistent mais pour combien de temps encore, le long de notre littoral, dans le Hainaut et dans l'agglomération bruxelloise.

Les compagnies et sociétés si typiques pour l'exploitation des réseaux ferrés dans les villes, comme par exemple la S.T.I.B. à Bruxelles, subissent une profonde mutation. En effet, de plus en plus il est procédé à la construction de métros. Et là aussi s'ouvre une nouvelle période pour l'exploitation ferroviaire dans la cité.

Ceux qui veulent se faire une idée de ce que furent les bons vieux trams visiteront avec plaisir et intérêt le merveilleux musée du tram à Schepdaal. En outre, en bonne saison, il est toujours possible de faire un voyage en tram à vapeur, dans la vallée de l'Aisne (Erezée-Dochamps) dans la province de Luxembourg.

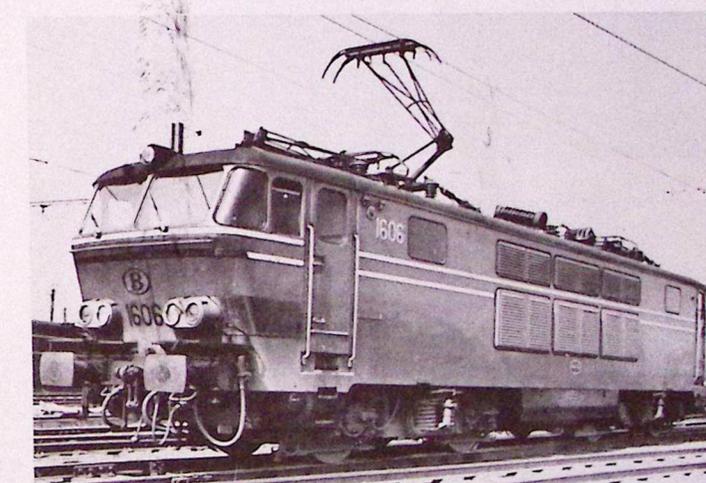
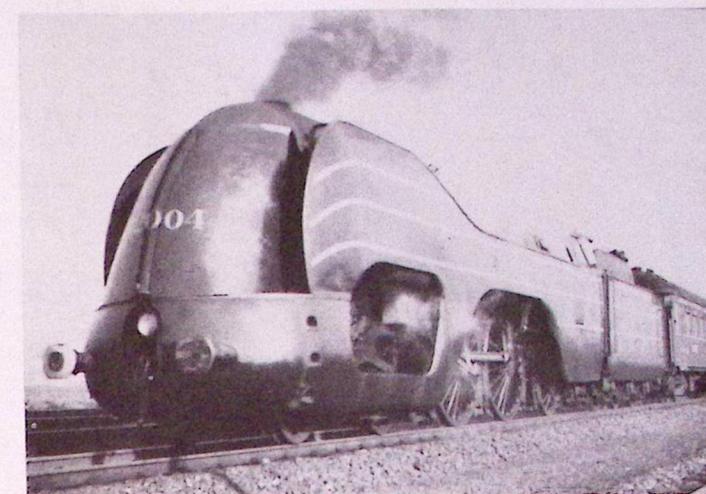
De nombreux auteurs ont évoqué le souvenir du tram. Laissons la parole à Georges Rem (La Wallonie 31.7.68).

« Le Vicinal »
« Evoquons un vieux mode de trans-

Locomotive type 12 Atlantic de la S.N.C.B. — En 1939, elle obtint le ruban bleu de la vitesse.

Locomotive BB type 160 « quadrition » de la S.N.C.B. (vitesse 160 km/h. - poids 82,6 t).

Locomotive BB type 150 « tritension » de la S.N.C.B. (vitesse 150 km/h. - poids 77,7 t).



port: le chemin de fer vicinal dont le souvenir est devenu folklorique. En vérité, les locomotives carrées (en forme de cuisinière sur rail) et les wagons légers sur des voies étroites ont joué en Belgique un rôle très important.

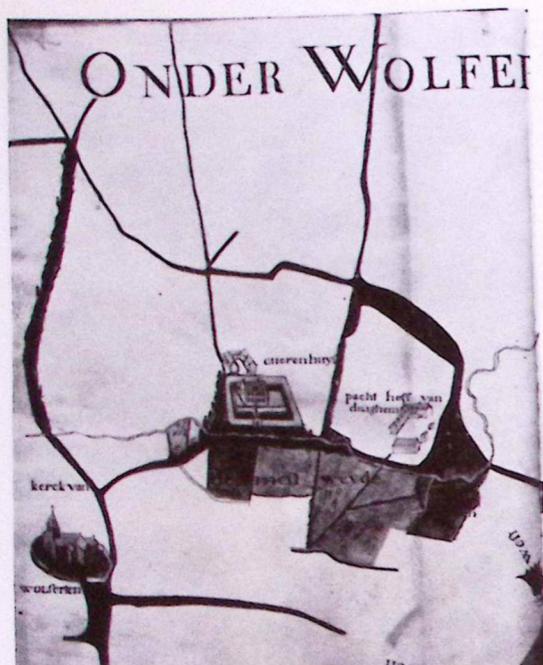
« Brave vicinal qui brinquebalait en lisière des chaussées jadis bordées d'ormes! Il y avait du panache à sa cheminée coiffée d'un tamis semblable à un panier à salade renversé. Il charbonnait volontiers, sifflait éperdument, se fâchait tout rouge sous les roues de sa machine à l'assaut d'une côte qui le faisait finalement haleter comme un asthmatique!

« L'écho de ses courses à travers les campagnes nous est demeuré dans l'oreille ».

Un autre auteur comparait le tram à une panthère rampant le long des chemins et suivant leurs moindres méandres. Le tram n'était pas un maniaque de la ligne droite et nulle part il ne nuisait à la beauté naturelle du paysage.

Si nous considérons la carte ferroviaire du Brabant telle qu'elle apparaissait encore en 1940 et la comparons à la situation actuelle, nous constatons que la plupart des lignes de la S.N.C.B. se sont maintenues, qu'il y en a même de nouvelles, à savoir la jonction Nord-Midi et le raccordement de Bruxelles National. Par contre, la majeure partie des lignes ferrées vicinales ont disparu pour faire place à la flotte des autobus rouges de la S.N.C.V.

Dans un prochain numéro nous reprendrons l'histoire du chemin de fer et l'examinerons sous un angle plus spécifiquement brabançon. (à suivre)



Carte de Wolverteem, dressée en 1735, avec la « Cuerehuys » et le « Pacht Hoff » de Diligem (Archives Générales du Royaume).

Une couronne à cinq fleurons WOLVERTEEM ET SES DEPENDANCES

par Gladys GUYOT,
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

AU N.-O. du Brabant flamand, une région paisible, à peine vallonnée, enchâssée dans des bois entre les champs et les prairies, parcourue par quelques étroits cours d'eau, comprend une commune, Wolverteem, et ses hameaux : Impde, Meuzegem, Rossem, séparés par l'autoroute Bruxelles-Anvers, de Westrode. Ancien terroir du duché de Brabant, d'une étendue de 1.167 bonniers autrefois, actuellement de 2.200 Ha avec les routes, son histoire interfère, à travers les siècles, celle de seigneuries, abbayes, paroisses et chapelles dans et autour desquelles vivait une population presque exclusivement rurale.

ORIGINES ET PREMIERS SEIGNEURS

Le nom « Wolverteem » évoque les loups qui jadis hantaient les environs de Bruxelles, surtout dans le West-Brabant aux trois quarts recouvert de bois sur un sol assez sablonneux. On en vit encore en 1512 et 1696, tandis que les armoiries de la commune rappellent leur souvenir.

S'il n'y a guère de vestiges préhistoriques mis au jour jusqu'à présent, peut-être en retrouve-t-on de l'époque romaine dans le toponyme *Tommevelt* et *Tommenbosch*, qui serait dérivé de *tumulus*.

Mais l'histoire ne commence à proprement parler qu'au début du Moyen Âge avec celle d'une dynastie locale, encore peu connue, quoiqu'elle ait joué un rôle important en Brabant puis en Flandre du XIe au XIIIe siècle, les Wolverteem-Zottegem, probablement alliés aux familles comtales de Louvain et d'Alost. Tout Wolverteem, excepté Meuzegem, leur appartenait à titre allodial et en faisait une puissance régionale. Le premier cité dans la charte de l'abbaye de Jette en 1095 est son fondateur temporel, Onulphe de Wolverteem, qualifié « d'homme libre et craignant Dieu » qui donne, entre autres biens, la moitié de la dime de Wolverteem, peut-être usurpée jadis par lui ou ses ancêtres. Un de ses fils, Eustache, fit don à l'abbaye de six sous à valoir sur une terre à Rossem. Un autre Walter ou

Wouter épousa Alice, héritière de Zottegem et porta désormais ce patronyme. Pourtant ses fils, s'ils s'intitulent de « Sottenghien », portent encore le titre de *dominus* de Wolverteem. Ils sont d'ailleurs souvent cités dans les chartes des abbayes d'Affligem, de Forest, La Cambre, Grand-Bigard, Grimbergen, du chapitre de Saint-Pierre à Anderlecht, etc. Un des leurs, Walter de « Sottenghien » vendit à l'abbaye de Jette, en 1230, une partie de la forêt seigneuriale de Wolverteem dont il était *dominus*, et lui donna, en 1233, 85 bonniers de terre ainsi qu'une *hofstede* ou exploitation rurale. Lui et sa femme Mabilia aliénèrent encore des rentes et des dîmes. Enfin Henri de « Sottenghien » échangea un fief à Jette, dénommé *Didligem* du nom de son dernier feudataire, contre six bonniers à Wolverteem et attribua ainsi indirectement son nom à l'abbaye. Il semble qu'avant la fin du XIIIe siècle, la dynastie de Wolverteem se soit éteinte dans son lieu d'origine en même temps qu'à Zottegem dont la seigneurie passa aux d'Enghien



Wolverteem: tour romane de l'église St-Laurent.

Modifiée au cours des siècles, l'église Saint-Laurent a été agrandie en 1834. En dépit de ces divers remaniements, elle a conservé une noble allure.

Le ravissant portail, en pierre de Balegem, de l'église Saint-Laurent.



par alliance. Durant sa période glorieuse, elle avait pris le parti des comtes de Louvain, devenus ducs de Brabant, contre la puissante famille allo-diale rivale, les Berthout, installée à Grimbergen, et dans ce but s'appuyait sur sa fondation de Jette et les paroisses y incorporées de Wolverteem, Impde, Meuzegem et Rossem.

POSSESSIONS DE L'ABBAYE DE JETTE-DILIGEM

Outre les seigneurs de Wolverteem, d'autres donateurs de l'abbaye sont encore à signaler : riches et généreux

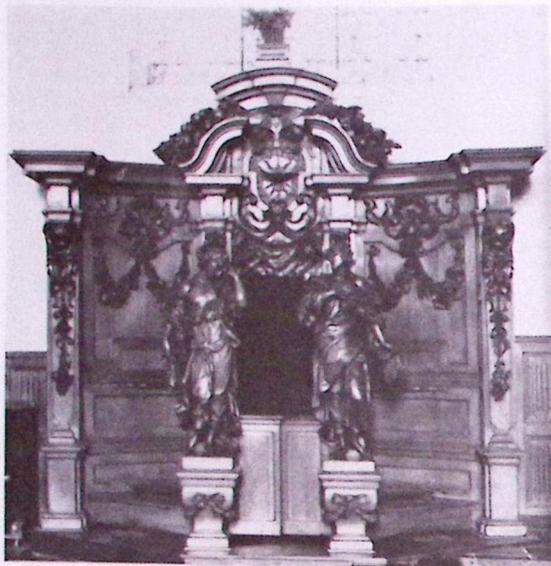
de 1660 sous l'abbé de Diligem, Martin Heckius II; elle fut agrandie en 1773 par le curé Clément Stoefs sous l'abbé Jean-Baptiste van den Daele et restaurée en 1903 par la commune dont elle abrite actuellement la Commission d'Assistance publique. C'est une jolie construction aux combles aigus, aux pignons à redents et aux fenêtres à croisillons, alternant la pierre et la brique selon le style de la Renaissance flamande. Un salon de « peintures » représente des scènes de campagne, de chasse, de pêche, etc, dans le genre de Bruegel influencé par le Rococo français du XVIIIe siècle. Lors de la



comme le chanoine Arnould de Zel-laer, du chapitre de Saint-Rombaut à Malines, pour 14 bonniers situés à Impde et Rossem; modestes comme Marguerite de Wispelaer, veuve de Lambert de « Mosenghem » pour 20 sous à valoir « *op t' land onder Wolverteem* »; intéressés comme Goswin de Wilre qui céda son exploitation allodiale, *Hof te Wilre*, de 60 bonniers pour la reprendre ensuite de l'abbaye dont elle resta dans cette région la plus grande ferme, désormais nommée « *Hof te Diligem* ». D'après une carte figurative du XVIIe siècle, elle voisinait avec la *Cuerehuys* dont l'aspect actuel date

restauration de 1903, une grande pierre en grès, portant d'un côté les armoiries du prélat Heckius et de l'autre celles de Charles-Quint, fut enlevée de la façade, mais on ignore son utilisation antérieure.

Au début du XVe siècle, la ferme s'accrut encore de 16 parcelles achetées par l'abbaye à des feudataires de Rogier de Pietersheim († 1333), seigneur de Leefdael, petit-fils de Louis, avoué de Leefdael et de Vossem, seigneur d'Impde et *villicus ducis Brabantiae ultra Sennam*, c'est-à-dire représentant ducal dans cette ancienne circonscription du Brabant qui englobait les



mairies d'Asse, Kapelle-op-den-Bos et Merchtem. Rogier épousa Jeanne d'Elderen, veuve de Jean Doufte, dit de Merode, qui confirma l'acte en question. Leur héritière, Béatrice, dame de Leefdael, d'Impde, de Petersheim, de Lanaeken, épousa, le 14 juin 1410, Richard II de Merode, comte d'Olen et avoué de Duffel, dont les descendants furent seigneurs d'Impde jusqu'en 1605. L'abbaye possédait en outre l'*Hof Klein Nerom* (Nerem ou Nederheim) dans la *Pattestraat*, grande ferme reconstruite en 1725 par l'abbé Henri Crockaert; à Rossem le *Schriekhof* et le *Papenbosch*; enfin à Meuzegem le *Nieuwenbosch*. Elle était la principale propriétaire à Wolvertem par ses cent bonniers de culture, environ 260 de bois, une cour censale et féodale, sans parler des paroisses dont on traitera plus loin.

POSSESSIONS DE L'ABBAYE DE GRIMBERGEN

L'abbaye reçut vers 1139-40 de Gérard de Wolvertem, «homme libre» et de plusieurs personnes de sa parenté un bien allodial de trois manses ou 36 bonniers de terres labourables au lieu-dit *Novum Sartum* ou *Nieuwenrode*, à la lisière de Wolvertem et de Meise, mais pour la plus grande partie situés dans la première de ces communes. D'autres donations vinrent encore s'y ajouter, parmi lesquelles un manse et un bois allodiaux de Guillaume de Epepegem, respectivement situés à Nerom et près de là, au N. d'Impde. Vers 1186, une charte de confirmation cite les *Sorores de Novo Sarto*, norbertines dépendant de Grimbergen. A la même époque, *Domina Félicité* d'Impde, «noble femme», sœur de Gérard de Wolvertem, «sur son lit de mort avec l'approbation de son fils Goswin, de ses

En page de gauche: quelques aspects de l'intérieur de l'église Saint-Laurent. En haut, à gauche, un confessionnal de facture berninesque; à droite: détail de la chaire de vérité; en bas, à gauche: le chœur, de style gothique; à droite: chaire de vérité (1860), meuble massif où figure la conversion de saint Hubert.

filles et de sa parenté» donna encore un manse au couvent. L'acte de fondation de ce monastère a entre autres pour témoin *Theodoricus, abbas Jettensis*, vu les liens étroits entre Diligem et les Wolvertem.

L'abbaye de Grimbergen possédait également des bois, dont celui de Leefdael donné par Louis de *Levedale*, cité plus haut, et qui a maintenant encore une étendue de 28 Ha. le long de l'autoroute. Au XIII^e siècle, l'abbaye eut près de 360 bonniers de bois, dont le *Grootbos* entre Nieuwenrode et Westrode.

Malgré ses dix manses ou 120 bonniers initiaux, le couvent des Norbertines de Nieuwenrode ne dura pas longtemps. Avant 1270, il fut déjà supprimé par l'abbé Goswin pour des raisons que les archives ne livrent pas. Tutelle trop lourde des chanoines, compromissions morales, difficultés de recrutement, défrichements aux alentours, nous ne savons au juste; en tout cas la ferme qui l'avoisinait fut une des plus importantes de Grimbergen quoique sans cour censale, et maintenant encore le paysage garde ses traces. Un lieu de culte y demeura à travers les siècles, dépendant de l'abbaye car l'ancienne cure, récemment incendiée et abandonnée, est du même style Renaissance flamande que celles de Wolvertem, Meise et Ramsdonk et porte au-dessus de l'entrée les armoiries abbatiales, un phénix renaissant de ses cendres.

POSSESSIONS DES ABBAYES D'AFFLIGEM ET DE GRAND-BIGARD

A côté des abbayes de Jette et de Grimbergen, celles de Grand-Bigard et d'Affligem possédaient quelques terres sur le territoire de Wolvertem. Soixante bonniers à Grand-Bigard avec une cour censale, situés à Impde, le long du *Molenbeek* et à Rossem, l'exploitation de *Nieuwpoorten* à Meuzegem et un moulin à vent provenant du duc Henri I^{er} de Brabant, des Wolvertem et de la famille de Bigard. Les biens d'Affligem se trouvaient à Rossem, *op den Heuvel*. Au XIV^e siècle,

des «Maisons-Dieu» de Bruxelles, entre autres les hospices Saint-Pierre et Saint-Jean, acquièrent des biens divers de même que dans les villages environnants, mais leur influence n'y fut pas considérable.

POSSESSIONS DE LA COMMANDERIE DE PITZEMBURG

Beaucoup plus importante fut l'action de l'Ordre Teutonique, issu des Croisades, dont une commanderie établie à Malines et connue sous le nom de *Pitzemburg* (*Pitsembourg*), d'un de ses chevaliers les plus généreux, acquit progressivement au cours du XIII^e siècle des terres à Meuzegem à 600 mètres environ d'une ancienne «motte» ou castel primitif. La plus ancienne mention de la commanderie remonte à l'acte de 1246 par lequel les frères de l'Ordre Teutonique à Meuzegem sont redevables de 4 sous et 4 deniers portant sur 14 bonniers de terre, sans autres obligations censales, envers l'abbaye de Grimbergen. Les chevaliers avaient donc déjà des censives mais certainement aussi des fiefs puisque de leur cour féodale à Meuzegem dépendaient des feudataires à Merchtem, Steenhuffel, Mollem, Baardegem, etc. La constitution de l'*Hof te Meuzegem* date de 1295 par la vente qu'en a fait Walter, fils de Béatrice de *Mosenghem* dans un acte scellé par les échevins de Wolvertem. D'autres transactions portèrent leur domaine d'un tout venant à 78 bonniers ou 6 manses et demi, remontant probablement à la colonisation franque, et doté également d'une cour censale. Des traces en demeurent dans le sol et la toponymie actuels.

STATUT JURIDIQUE ET VIE DES HABITANTS

Les domaines des communautés religieuses se stabilisèrent au cours du XIII^e siècle et ils furent en partie défrichés à cette époque d'expansion démographique. Nous connaissons un peu le statut juridique et donc les conditions de vie des dépendants d'après les chartes de 1227 et 1246 par les-



Wolvertem: l'ancienne cure (cuerehuys) est une jolie construction datant de 1660.

HISTOIRE PAROISSIALE

Dans l'Ancien Régime, Wolvertem comprenait quatre paroisses, auxquelles une cinquième, Westrode s'est ajoutée seulement en 1897. Les trois plus anciennes, Impde, Meuzegem, Wolvertem furent fondées entre 778 et 814 comme églises-filles de l'église-mère d'Ossel qui date des années 730 à 778. Jusqu'en 818, les églises filiales recevaient leur part de dîmes de l'église-mère, tandis qu'après cette date, elles n'en reçurent plus, en vertu d'un capitulaire de Charles le Chauve. On peut en conclure que puisqu'elles possédaient des dîmes, elles existaient avant 818 et étaient devenues indépendantes d'Ossel.

D'autre part, on serait tenté de croire que Meuzegem, Impde et plus tard Rossem ont dépendu de Wolvertem, or cette dépendance n'a jamais existé avant le XIV^e siècle, c'étaient toutes des *ecclesiae*, c'est-à-dire des églises indépendantes sur le même pied d'égalité et elles furent données séparément à Diligem. Ce n'est que vers le XIV^e siècle que Impde a commencé à dépendre de Meuzegem et Rossem de Wolvertem, peut-être par pénurie de personnel ou par raison financière. Rossem redevint indépendante en 1790 et Impde en 1803. Leur donation à l'abbaye de Jette eut une cause nettement politique, pour ne pas tomber sous l'emprise des Bertout qui les auraient données à l'abbaye de Grimbergen afin d'augmenter leur autorité dans la lutte contre les ducs de Brabant. L'esquisse artistique et historique de chacune d'elles en fera la preuve.

SAINT-LAURENT A WOLVERTEM

L'église de Saint-Laurent à Wolvertem est située sur un tertre comme nombre d'églises brabançonnaises dans un but stratégique, au carrefour en coude des

Wolvertem: la maison communale est une sobre construction du siècle dernier.



routes de Vilvorde à Alost et de Bruxelles vers l'Escaut, et dominant la place du marché. Plusieurs ruelles descendent de la colline et devaient autrefois franchir les remparts, tandis que les méandres du Molenbeek sillonnent champs et prairies dans la vallée. Au pied de l'église se trouve maintenant la Maison communale qui ne date que de 1875.

Le fait qu'il n'y ait aucune trace de lien direct dans la topographie entre l'église et le château, ce dernier, situé à Impde, prouve que celle-ci a été construite par une communauté rurale et d'abord dédiée à saint Géry, évêque de Cambrai et premier patron de Bruxelles, puis à saint Laurent, un soldat romain. En 1155 seulement, elle fut donnée à l'abbaye de Jette par l'évêque Nicolas de Cambrai, en même temps que celle de Neder-Heembeek; elle dut avoir, à l'origine, un patron temporel laïc. L'abbaye perçut également la totalité des dîmes qui provenaient presque certainement de la famille seigneuriale. Depuis 1360, on connaît avec certitude la liste presque régulière des norbertins qui la desservaient. Quelques-uns d'ailleurs devinrent abbés de Diligem, tel Martin Heckius Ier (1603-1623) qui restaura le monastère après avoir restauré son église à Wolvertem, l'un et l'autre dévastés par les troubles politico-religieux de la fin du XVI^e siècle. A l'instar de toutes les églises d'Ancien Régime, la piété des fidèles y fonda des chapellenies et confréries au cours des siècles.

Au point de vue architectural, la tour romane probablement du XIII^e siècle, située en façade, s'apparente à celle de Bertem dans la vallée de la Voer, et est donc une exception à l'Ouest de la Senne. Le portail en pierre de Balegem est constitué par un trilobe inscrit dans une ogive et encadré d'une se-

quelles Walter de Sottenghem, sa femme Mabilia et son frère Egide vendent leurs censives «in allodio de Wolvertem» à l'abbaye de Grimbergen. Les mansionnaires libres de ces terres sont soumis au droit de mainmorte, à celui de formariage, à des cens en nature et en argent et à des corvées envers leur seigneur maintenant abbatial, mais les conditions de vente leur garantissent l'hérédité de leurs tenures, précaution précieuse contre des partages ou des lotissements éventuels. Par la charte de 1246, ils ne sont plus redevables de prestations extraordinaires comme la taille, des services en temps de guerre, de grands travaux, etc, seulement des obligations coutumières de cens et de corvées. Leur situation s'améliore donc, d'autant plus que par l'hérédité, ils étaient en fait les maîtres de leurs tenures. Comme tous les autres habitants de la seigneurie de Wolvertem, ils restent dépendants, au point de vue judiciaire, du seigneur et

des échevins.

Tous ces actes nous font connaître plusieurs personnes aux patronymes locaux et d'abord les sept échevins: Egide de Westrode, Jean et Walter de Lindthout (ferme sous Brussegem), Godescalc de Lovegem, etc; des feudataires du seigneur de Wolvertem: Guillaume de Forest pour le grand bois du village, Rasse de Westerhem qui résidait à Wolvertem, plusieurs de Wilre ou Wildert avant que leur exploitation ne soit inféodée à l'abbaye de Jette; des censitaires: trois van Dale, Arnold Coman, Baudhouin de Rottem ou Rossem, Jean Parvus, etc. On ne peut en dire davantage car ils ne font que paraître épisodiquement, mais tous, à un titre ou l'autre, «tiennent» quelque bien au soleil et s'efforcent de le mettre en valeur par un dur travail. Parmi cette population de ruraux, les abbayes furent les animatrices de la vie religieuse et économique de la région.

conde. Le chœur, en gothique tardif, date du début du XVI^e siècle d'après les ornements flamboyants de quelques verrières. En 1834, la nef centrale a été agrandie et flanquée de nefs latérales en briques par les soins du curé-doyen C.P. Mangelschots et la générosité du bourgmestre, le baron van der Linden d'Hoogvorst. Deux pierres commémoratives ont été incrustées dans la façade. A l'intérieur, les fonts baptismaux romans sont de style tournaisien ou scaldésien, ornés de masques et de feuillages évoquant la civilisation des steppes. Les autels latéraux baroques datent de 1624-45, celui de gauche est surmonté des armes «parlantes» du prélat Jean de Haseleer, un coudrier par analogie avec son patronyme; il est orné d'une *Assomption de la Vierge*, tableau dû peut-être au peintre Théodore van Loon qui travaillait alors pour l'abbaye; l'autre autel est décoré d'un *Martyre de Saint Laurent*, attribué à de Crayer d'après un modèle de Ru-

bens à la Pinacothèque de Munich. Un confessionnal à gauche en haut, de facture berninesque, a été acheté par le chanoine curé Stoefs en 1783 à un couvent supprimé par Joseph II; celui de droite en est une copie libre tandis que la chaire de vérité figurant la *Conversion de Saint Hubert* ne date que de 1860 et par sa forme massive écrase un peu le reste. Le même curé Stoefs avait également acheté deux colonnes avec pots à feu qui se trouvent sur le tertre en guise d'entrée. La sacristie contient quelques beaux vases et ostensoirs du XVIII^e siècle, dont certains marqués au poinçon d'Augsbourg.

NOTRE-DAME ET SAINT-NICOLAS A MEUZEGEM

L'église de Meuzegem se trouve à l'intersection des chemins, d'une part vers Merchtem, d'autre part vers Impde; la limite entre Wolvertem et son hameau est constituée par le Meuzegembeek ou



Eglise Saint-Laurent: fonts baptismaux romans datant vraisemblablement du XIIe siècle.

Vaalbeek qui se jette dans le Molenbeek. La famille locale des *Mosenghem* (*Muyseghe* — *Moeseghem* — *Muese-ghem*), était vassale des ducs de Brabant et des Wolvertem et possédait près de l'église une ancienne motte, ceinte d'eau, analogue à celle homonyme de Jette et à plusieurs autres dans les environs faisant partie d'un système défensif érigé peut-être au temps des Normands. A une certaine distance, l'*Hof te Meuzegem*, devint celui de Pitzemburg au XIIIe siècle, tandis que, plus loin, celui *te Lovegem*, très ancien, fut scindé au cours des siècles en deux fermes dont l'une existe encore sur le territoire de Brussegem, et l'autre *O.-L.-V.-Hof*, sous Wolvertem, date de 1641. L'église paroissiale de Meuzegem semble être d'origine domaniale et passa à l'abbaye de Jette-Diligem en 1112, « libre de toute taxe épiscopale », les dîmes allant au curé, par la donation

d'Odon, évêque de Cambrai et d'Onulphe de Wolvertem. Le patronat de Notre-Dame passa peut-être à l'exploitation agricole proche, tandis que le second patron, saint Nicolas, était en honneur chez les Prémontrés. Comme pour les autres églises, nous connaissons la liste des desservants grâce au nécrologe de l'abbaye, mais s'il y eut un curé à Wolvertem, un à Meuzegem et un à Impde au XIIIe siècle, ce ne fut plus le cas dans la suite et souvent les deux dernières églises eurent le même, probablement pour résoudre des conflits de limites ou de prestige. De la primitive église, il ne subsiste que la base de la tour en dessous de laquelle, à l'intérieur, court un larmier et une partie intérieure du mur occidental. L'ensemble a été reconstruit en 1863 et a l'allure d'une simple église campagnarde. La cure de 1733, surmontée d'un fronton classique, est précédée d'un portail à boules anciennes donnant sur un jardin villageois, dans

le genre de ceux chantés par le poète et prêtre flamand, Camille Melloy.

SAINT-QUENTIN A IMPDE

Impde, hameau de Wolvertem, dont le toponyme viendrait du nom franc, *Immon* ou *Emmo*, était important au point de vue temporel parce que les seigneurs de Wolvertem résidaient en son château dont le titre éclipsa d'ailleurs plus tard celui de Wolvertem. Mais au point de vue ecclésiastique, il ne forma qu'une paroisse avec Meuzegem depuis le XIVe siècle jusqu'en 1803. La petite église est également d'origine domaniale, située près de l'*Hof te Elderen*, et dédiée à saint Quentin, apôtre et martyr romain dans nos régions lors de la persécution de l'empereur Maximilien-Hercule au IIIe siècle. Son culte se répandit à Lennik, Louvain, Linden, etc., en tout dans vingt-cinq églises paroissiales. Le saint était invoqué en cas de maladies d'en-

fruits, de maux de tête, de rhumatismes, etc., et partout on lui offrait un bas rempli de grains récoltés dans trois paroisses. A Impde, un *Sint Kwintensveg* est parcouru, à travers champs, par les pèlerins, lors de la fête patronale, pour obtenir l'indulgence plénière. L'église, comme celle de Meuzegem, ressortit à l'abbaye de Jette au XIIIe siècle, et les dîmes attribuées intégralement au curé. Reconstruite en 1839-40, elle fut consacrée par le cardinal Sterckx, en présence du gouverneur du Brabant, le baron de Viron et de Charles t'Kint, conseiller provincial et, plus tard, bourgmestre de Wolvertem. Elle contient un tableau peut-être de Crayer au maître-autel, un confessionnal surmonté d'une chaire à prêcher que le curé fut autorisé à placer le 29 novembre 1779, du même genre que celles à Park, Drieslinter, Visse-naken-Saint-Pierre. La sacristie abrite un ostensor donné par le curé Juste Buyck en 1671 « *pro ecclesys de Meuseghem et Impde* » en reconnaissance d'avoir survécu à la peste qui sévit en 1669.

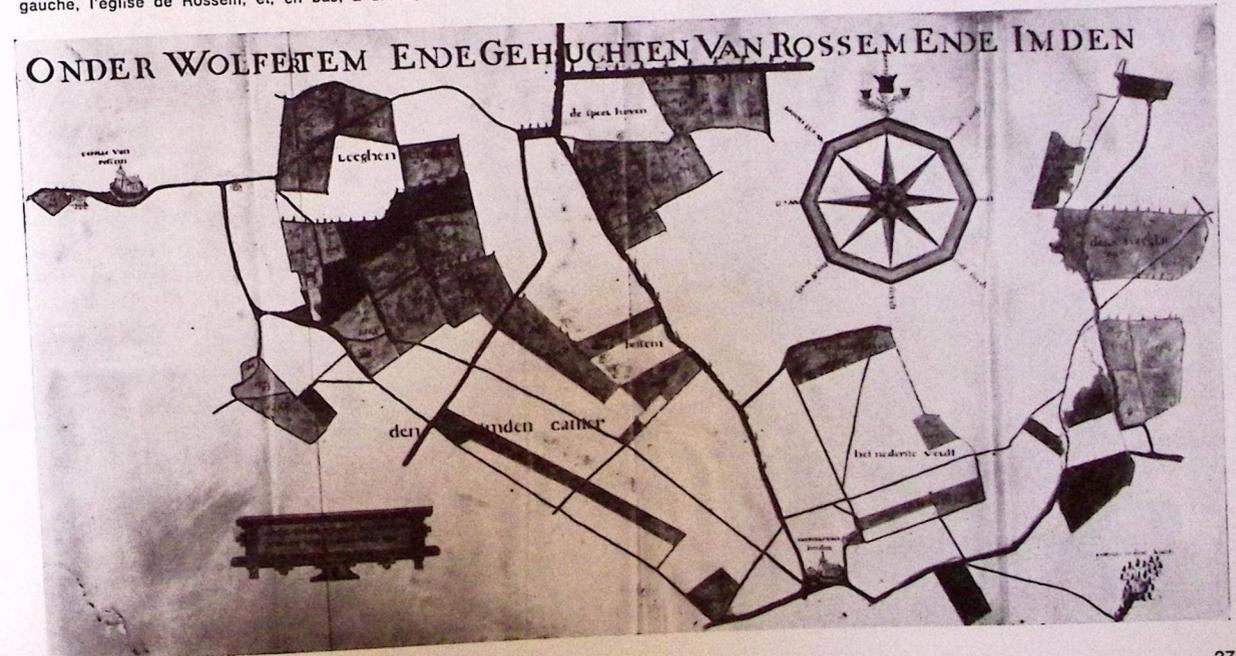
SAINTS-MEDARD-ET-GILDARD A ROSSEM

L'étymologie de Rossem (*Rothem* — *Rochem*) proviendrait de *Rode*, analogue au *sart* wallon, comme Rode-Saint-Brice, Nieuwenrode, etc., indiquant un endroit défriché aux XIe-XIIe siècles, d'autant plus que Rossem est situé dans le coin N.-O. le plus éloigné et le plus sauvage — longtemps du moins — de Wolvertem. Sa plus ancienne mention ne date que de 1112 lors de la donation de six sous *in Rochem* par un des fils d'Onulphe de Wolvertem. La modeste église ne fut érigée en paroisse qu'entre 1147 et 1220 et donnée, à la même époque, à l'abbaye jettoise avec les dîmes. Elle est dédiée à saint Médard, évêque de Noyon, et à saint Gildard, évêque de Rouen, tous deux vénérés dans l'ordre norbertin, et elle eut souvent le même curé que celle de Wolvertem malgré les protestations des paroissiens qui, en 1743, obtinrent un coadjuteur et en 1790 un curé. La petite tour ancienne fut exhaussée en 1838 grâce aux dons des fidèles et

l'ensemble reconstruit aux frais du curé van Zeebroeck en 1875, pasteur de 1824 à 1876. L'intérieur contient deux bustes-reliquaires baroques des saints patrons et la sacristie de belles boiseries. Ces quatre églises furent desservies, après la suppression de l'abbaye de Diligem en 1796 par des prêtres diocésains de Malines, ainsi que celle plus récente de Westrode, qui, restaurée après la guerre de 1914-1918, est ornée d'un chemin de croix du peintre Tony van Os, représentant la Passion de N.S. sur les rives de l'Escaut. Les paroisses d'Impde, de Meuzegem et de Westrode sont aujourd'hui à nouveau desservies par des curés norbertins venant cette fois de Grimbergen, de même que le vicaire de Wolvertem. Parmi les petites chapelles champêtres, deux seulement sont anciennes, celle de Saint-Roch du XVIIe siècle, restaurée en 1883, et la *Boskapel* dont il sera question plus loin; les autres sont récentes et datent souvent de l'année mariale 1954.

(à suivre)

Carte de 1735, où sont représentés, notamment, les hameaux de Rossem et de Impde, deux dépendances de Wolvertem. On remarquera, en haut, à gauche, l'église de Rossem, et, en bas, à droite, la Boskapel (Archives Générales du Royaume).





Les Statues du Parc de Bruxelles

par † le vicomte Charles TERLINDEN

Sans avoir l'étendue des promenades publiques d'autres grandes villes, le parc de Bruxelles l'emporte sur nombre de celles-ci par l'élégance et l'harmonie de son plan, par l'art avec lequel la nature a été utilisée sans être contrariée, par la

La fameuse Vénus à la coquille.

beauté de ses perspectives, par la richesse de ses frondaisons et par la valeur artistique de sa décoration sculpturale.

Cette dernière mérite spécialement l'admiration et devrait être étudiée d'une façon approfondie, dépassant l'étendue d'un article. Aussi nous bornons-nous ici à attirer l'attention des promeneurs sur les statues qui décorent d'une façon judicieuse le premier des espaces verts de notre capitale. Nos anciens souverains s'étaient déjà appliqués, à partir de Charles Quint, à décorer, dans l'esprit de la Renaissance, l'ancienne *Warande* ducale en l'ornant de statues dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous.

On sait qu'à l'initiative de notre bon gouverneur général, Charles de Lorraine, représentant sa belle-sœur, Marie-Thérèse, tout le quartier constitué par l'ancien palais du Coudenberg, détruit dans la nuit du 3 au 4 février 1731 par un funeste incendie, ainsi que par les « bailles de la cour » y attenantes, fut entièrement transformé à partir de 1772 pour faire place au magnifique ensemble urbanistique, œuvre de Montoyer, dont Bruxelles peut à juste titre s'enorgueillir.

Pour permettre la création du parc actuel d'après les plans de Zinner, cette transformation entraîna l'exhaussement du terrain de l'ancienne *Warande*, dont le niveau primitif nous est révélé par les deux bas-fonds du côté de l'actuelle place des Palais.

Un grand nombre de statues, qui avaient orné les abords de l'ancien palais du Coudenberg, avaient été transportées dans le parc de Tervueren à la demande de Charles de Lorraine et, après la mort de ce prince, revinrent à Bruxelles. Sur l'ordre de la Chambre des Comptes, un inventaire en fut dressé le 1er mai 1782 et les sculpteurs Godecharle et Fr.-Jos. Janssens furent chargés de faire l'évaluation des œu-

vres d'art y figurant.

Nous nous efforcerons dans cet article d'identifier, en nous promenant dans le parc, ces diverses statues et d'y ajouter celles d'autre provenance.

En entrant par la grille, en face de la belle effigie du général Belliard par Guillaume Geefs, nous passons entre deux statues, en pierre blanche, figurant l'une le printemps et l'autre l'automne, soit Flore et Pomone. Elles faisaient partie d'un ensemble des quatre saisons, évalué 600 florins, et provenaient de l'ancienne *Warande*, « dans le jardin du petit parc, au pied de l'ancienne chapelle ». Les deux manquantes, l'été et l'hiver, avaient été placées dans le nouveau parc, près de la grille de la rue Ducale; elles ont malheureusement disparu.

Dans l'allée longeant la rue Royale l'on voit la copie d'un lion de marbre dont l'original, évalué 14 florins, a été transporté au Musée communal. Dans le quinconce, tout proche, se dresse un très beau groupe en « pierre de Benthaim », estimé 1.100 florins, et représentant *la Charité*. Il est dû au ciseau de Michel van der Voort ou Vervoort, né à Anvers le 3 janvier 1667 et décédé dans la même ville le 8 décembre 1737. Cet artiste avait résidé pendant quatorze ans à Rome et avait été l'élève d'Henri Cosyns. Pour échapper aux outrages du temps, cette œuvre importante a été transférée au Musée des Beaux-Arts et remplacée par une excellente copie. Un buste de Lucrece, en marbre, que nous ne parvenons pas à identifier d'après l'inventaire, figure à côté du groupe précité.

Poursuivant notre promenade, nous arrivons au bassin octogonal, dont les poissons rouges font la joie des en-

Un des huit termes entourant le bassin octogonal. L'œuvre ci-dessus est attribuée à Laurent Delvaux.





Pomone.



Flore.



Monument Godecharle, par Th. Vinçotte.



Ci-contre, de gauche à droite: Diane et Narcisse, dont les originaux dus à Gabriel de Grupello se trouvent aujourd'hui aux Musées Royaux des Beaux-Arts à Bruxelles.

fants. Il est entouré de huit termes, en forme de gaines, en pierre bleue, dont les têtes et les pieds sont en marbre blanc. Ils proviennent d'un ensemble de dix-huit pièces portées à l'inventaire pour 2.700 florins. D'après l'abbé Mann, qui les décrit dans son *Guide de Bruxelles* paru en 1785, six de celles qui entourent le « bassin d'eau » seraient l'œuvre de l'excellent sculpteur brabançon Laurent Delvaux (1696-1778) ou auraient été restaurées par lui.

Elles étaient revenues de Tervueren; plusieurs autres furent détruites au cours des combats dans le parc en 1830. En 1842 on chargea le sculpteur Pierre Puyenbroeck (1804-1884) d'en

exécuter deux nouvelles que l'on dénomma Ambiorix et Cingétorix (sic).

Par l'allée centrale, faisant face au Palais de la Nation, nous nous rendons au « bassin vert », rond-point ainsi nommé parce qu'il formait jadis un lit de gazon, converti plus tard en corbeille de fleurs, avant d'être transformé en bassin véritable pourvu d'un imposant jet d'eau.

Pour y parvenir nous coupons l'allée, faisant face à la Montagne du Parc, et passons entre des bosquets ornés de deux statues représentant l'une, Méléagre attaqué par le sanglier de Calydon, l'autre Méléagre vainqueur du monstre. Ces statues, œuvres du sculpteur Lejeune, furent données au parc en 1786

par un particulier.

Poursuivant notre promenade, nous passons entre deux ravissants groupes allégoriques d'enfants, symbolisant le commerce et les beaux-arts, dus au ciseau de l'illustre sculpteur bruxellois Gilles-Lambert Godecharle (1750-1835) et nous débouchons sur le grand bassin entre deux œuvres remarquables, les deux premières qui, dès 1780, vinrent orner le nouveau parc. L'une représente Narcisse, s'inclinant pour se mirer dans une fontaine, l'autre Diane s'apprêtant à partir pour la chasse. Elles proviennent toutes deux de l'ancien hôtel de la Tour et Taxis et sont l'œuvre d'un des meilleurs de nos sculpteurs, Gabriel de Grupello, né à

Grammont le 22 février 1644. Il avait été l'élève d'Artus Quellin le Vieux, devint en 1695 premier sculpteur de l'Electeur palatin, Jean-Guillaume, à Düsseldorf, puis de l'Empereur Charles VI et mourut, en 1730, au château d'Erenstein, près d'Aix-la-Chapelle. Le musée des Beaux-Arts de Bruxelles possède, outre les originaux de Narcisse et de Diane, actuellement remplacés au Parc par des copies, la remarquable fontaine de Neptune et Thétis, accompagnés d'un cheval marin chevauché par un petit génie, provenant de l'ancienne maison des poissonniers de Bruxelles.

Moke, dans sa *Belgique monumentale*, appelle Grupello le « Teniers du mar-

bre ». Nous ne saisissons aucune ressemblance entre ce peintre si flamand et le sculpteur italianisant, que l'on pourrait plutôt qualifier de Bernin belge.

Débouchant sur le rond-point de l'ancien « bassin vert », nous trouvons sur la terrasse circulaire les bustes des douze César: les têtes sont en marbre blanc et les cuirasses en marbre jaspé. Ce sont les plus anciennes sculptures conservées au Parc; elles sont représentées sur un dessin antérieur à l'incendie de 1731, sous la galerie ajoutée à l'ancien palais du temps de Charles-Quint. Ces bustes sont mentionnés dans l'inventaire de 1782 pour un total de 1.200 florins, bien que cinq d'entre

eux soient endommagés et aient le nez cassé. Ils furent restaurés par Laurent Delvaux.

Autour du bassin sont placés conjointement à des termes en gaine, semblables à ceux du bassin octogonal, des vases ornementaux et des statues. La première, à gauche, est incontestablement la plus belle de toutes celles qui ornent le Parc. C'est la Vénus aux colombes, chef-d'œuvre d'Augustin Ollivier, dit Ollivier de Marseille, né dans cette ville, en 1739, et mort, en 1788, à Bruxelles où il résidait depuis 1764. L'original, comparable à une œuvre de Canova, fut confié en 1888 aux Musées des Beaux-Arts et remplacé par une copie exécutée en 1885 par A. Desen-



Vénus à la toilette, de Puyenbroeck.



Copie de l'Apollino de Florence, due à François-Joseph Janssens.



Vénus aux colombes, copie de l'œuvre d'Augustin Ollivier par A. Desenfans.



Méléagre vainqueur du sanglier de Calydon.



Méléagre attaqué par le même monstre.



Ce terme entourant le bassin octogonal a été exécuté, en 1842, par Pierre Puyenbroeck.

fans.

Toujours autour du « bassin vert » se voient une « Vénus à la toilette » de Puyenbroeck (1804-1884) et une Lédä, sculptée en 1734 par J.B. Van der Haeghen, de Malines. Y figurait aussi un Apollon, antique, évalué 200 florins, qui fut emporté par les Français en 1795 et remplacé, en 1802, par une copie de l'Apollino de Florence, due au sculpteur bruxellois François-Joseph Janssens, (1744-1816) qui avait travaillé trois ans à Rome et un an à Florence.

Retournant sur nos pas pour rejoindre la place des Palais et prenant l'allée des Soupirs, ainsi nommée parce que les règles de la vie mondaine étaient autrefois si strictes, qu'elle était la seule de tout le Parc où pouvaient se promener les personnes en deuil; nous laissons dans le bas-fond, à notre droi-

te, la fameuse Madeleine repentante, œuvre de Jérôme Duquesnoy (1602-1654), inspirée d'un célèbre tableau du Corrège (au musée de Dresde).

De toutes les statues du Parc, c'est celle dont le sort fut le plus mouvementé. Elle avait été placée au XVIIe siècle dans une grotte sur le versant nord de l'ancienne lice, transformée, comme nous l'avons dit, en bas-fond par la réalisation du plan de Zinner, et en avait été retirée en 1802.

Son apparition avait inspiré à un rimaillieur bruxellois, aussi peu doué pour la mystique que pour la poésie, les vers suivants:

*« Sur un roc tristement couchée,
Cheveux épars, les yeux baissés.
La Madeleine désolée
Semble songer aux doux pêchés
De sa jeunesse évaporée » (1)*

Un autre « ami des Muses », Louis

Schoonen, auteur d'un Poème descriptif et satirique en quatre chants: « Le parc de Bruxelles », paru en 1849, n'était guère mieux inspiré. Il appelait Madeleine « la Vénus catholique »:

*« O toit dont Duquesnoy sculpta l'aimable buste
Pécheresse amendée, au flanc souple et robuste,
Fille de Samarie, aux radieux attraits,
Dont Rubens à nos yeux germanisa les traits,
J'aime à te voir couchée en ta grotte de pierre
Sur des mots pénitents abaissant la paupière. »*

Au bout d'un certain temps, la Madeleine, afin d'être mise à l'abri « de tout acte de vandalisme » (2) réintégra sa grotte dans le bas-fond. Elle en surgit de nouveau en 1904 pour être installée dans une nouvelle grotte à l'allée des Soupirs. Mal lui en advint; des vandales, comme il y en a tant, hélas! dans la classe populaire à Bruxelles, s'amusaient à la zébrer de traits au rouge

de minium. A la suite de cet incident, Madeleine finit par trouver un refuge assuré au Musée des Beaux-Arts et fut remplacée, dans la grotte du bas-fond, par une copie.

Certains mauvais plaisants racontaient que si elle en avait été retirée pour la seconde fois en 1904 c'était pour la mettre à l'abri du dangereux voisinage d'un gaillard aussi entreprenant que le czar Pierre le Grand. En 1717 après un dîner copieusement arrosé, chez le marquis de Prié, ministre plénipotentiaire de l'Empereur Charles VI, le Czar disparut mystérieusement et on le retrouva assoupi non loin de la grotte de la Madeleine, à côté d'une fontaine dont « il avait anobli l'eau » (illius aquam nobilitavit), disait une inscription (3). Un buste en bronze, donné à la ville de Bruxelles en 1854 par le prince Demidoff, commémore cet exploit ba-

chique du fondateur de la puissance russe.

Dans un bosquet, au coin de l'allée faisant face à la statue Belliard, est accroupi un chien en marbre provenant du labyrinthe de l'ancienne Warande, porté à l'inventaire pour 59 florins. L'original, remplacé par une copie, est actuellement conservé au Musée communal, tout comme le lion dont nous avons parlé en commençant.

Dans le quinconce voisin, entre un buste d'Alexandre le Grand et un autre représentant Cléopâtre mordue par l'aspic, se dresse la copie de la fameuse statue de Vénus à la coquille. Desmarez l'attribuait à Grupello, Sander Pierron, sans plus de raison, la croyait l'œuvre d'Ollivier de Marseille. Ces deux attributions sont inadmissibles. Nous nous rangeons à l'avis de Marguerite Devigne qui, dans son catalo-

gue des sculptures des Musées royaux, considère l'original comme un « travail flamand ou plutôt hollandais, influencé par l'art français du milieu du XVIIIe siècle ». Se basant sur des documents inédits, elle identifie cette statue avec une « Vénus dans une coquille, avec un dauphin, haute de six pieds, achetée en Hollande avec d'autres sculptures, pour le compte de Charles de Lorraine ». La provenance de cette œuvre, figurant au catalogue de la vente des statues du parc de Tervueren, le 26 juin 1782, pour une somme de 350 florins, confirme cette hypothèse.

La nouvelle que cette statue entièrement nue, ainsi que celle d'un Apollon, également nu, allaient être exposées dans le Parc, causa un grand scandale et, le 9 juin 1782, le cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines, écrivait au comte de Starhemberg, mi-

nistre plénipotentiaire de l'empereur Joseph II: « Quelqu'un est venu m'avertir que le public était extrêmement indigné des deux statues qu'on se propose de placer dans le parc, lesquelles se trouvent dans un état de nudité totale. Or, comme jusqu'ici, on n'a pas encore vu dans ce pays-ci de pareilles figures scandaleuses, qui malheureusement ne sont que trop connues dans d'autres, elles ne feront que d'autant plus d'impression dans un endroit de promenade publique, surtout sur l'esprit des jeunes gens, et occasionneront des discours indécents, seront un piège pour l'innocence et contribueront beaucoup à la corruption des mœurs qui ne fait déjà que des progrès trop rapides.

C'est pourquoi je prends mon recours vers Votre Altesse, connaissant son attachement pour la vertu et la décence, la suppliant d'empêcher qu'on les dresse..... » (4).

Le ministre répondit dès le 13 juin: « J'ai reçu la lettre que Votre Eminence m'a fait l'honneur de m'écrire au sujet des statues qu'il serait question de placer dans le parc. Il y a, à la vérité, plusieurs statues qui ont été placées dans les jardins de feu S.A.R. (Charles de Lorraine, à Tervueren) et qui ont été destinées à être vendues et il ne m'a été fait aucune proposition pour les placer au parc. Mais, en tout cas, Votre Eminence connaît assez ma façon de penser pour être persuadée que mon

intention ne saurait être d'autoriser des dispositions qui seraient en opposition avec les principes qui intéressent les mœurs. Je suis etc... » (4)

La vente des statues de Tervueren eut lieu, comme nous l'avons dit, le 26 juin 1782. Le no 4, la Vénus, fut acquise pour 500 florins et l'Apollon pour 80 florins, pour le Parc et y furent exposées en dépit des assurances données au cardinal par le comte de Starhemberg. Le cardinal insista aussitôt pour faire enlever tout au moins la Vénus; le ministre répondit qu'il était difficile de faire disparaître une statue déjà installée sur son piédestal mais que, « pour donner satisfaction à Son Eminence, on diminuerait, au moyen d'une

Ci-dessous, à gauche: un des deux lions flanquant l'entrée de la grande allée (côté Place des Palais); à droite: buste de Lucrèce.



Cependant, longtemps encore, la Vénus à la coquille passa aux yeux des Bruxellois pour un objet à caractère libidineux.

En 1825 l'auteur des *Tablettes belges*, racontant ses impressions au cours d'une promenade au Parc, écrivait: « Je me retrouve sur un banc devant la Vénus à la conque. Mon œil investigateur découvre d'abord quelques vieux luxurieux qui cherchent à raviver leurs sens émoussés en promenant la vue sur les nudités classiques de la mère des Amours. Eh quoi! Rencontrerai-je partout l'homme et ses basses turpitudes? Pour souhaiter la vie à un marbre que semblent animer vos idées lascives, il faut être Pygmalion et avoir



Ci-dessus, à gauche: buste d'Alexandre le Grand; à droite: buste de Cléopâtre mordue par l'aspic.

Ci-dessous: Copie du Chien accroupi, dont l'original est conservé au Musée communal de Bruxelles.

ajoute, l'inconvénient qu'elle signalait ». Or, l'ajoute en question n'était autre qu'une feuille de vigne, objet particulièrement insolite sur une statue féminine. Le remède était bien pire que le mal. Les Bruxellois en rirent à gorge déployée et l'on devine les propos égrillards et les plaisanteries graveleuses qui circulèrent dans les salons comme dans les estaminets du haut et du bas de la ville; même, à l'heure du Whist, de vénérables douairières en chuchotaient sous l'éventail.

Vainement le cardinal reprit-il la plume pour demander au ministre de faire enlever la statue « ainsi devenue un objet de scandale » disant que « l'ajoute qu'on y avait faite ne remédiait que très imparfaitement à l'indécence de la statue ».

Mais son Eminence n'avait pas les rieurs de son côté; la statue resta en place et bientôt la feuille de vigne disparut sans qu'il n'en fut plus parlé.



produit une Galathée: qui êtes-vous lâches débauchés?» (5).

On en a vu bien d'autres depuis, et les statues du Parc, même les moins vêtues, ne sont plus pour le promeneur actuel, le moins cultivé, qu'un objet d'admiration et un précieux témoignage du goût qu'avaient nos ancêtres pour combiner harmonieusement les beautés de l'art avec celles de la nature. Nous en sommes, hélas, bien éloignés dans le Bruxelles d'aujourd'hui!

(1) H. Hymans, *Bruxelles à travers les âges*, t. I, p. 258, note 1.

(2) Henne et Wauters, *Histoire de la ville de Bruxelles*, t. III, p. 3.

(3) PETRUS ALEXIOWITZ, CZAR MOSCOVIAE, MARGINI HVJVS FONTIS INCIDENS, ILLIVS AQVAM NOBILITAVIT. LIBATO VINO, HORA POST MERIDIEM TERTIA, DIE XVI APRILIS, ANNO MDCCXVII.

(4) Archives Générales du Royaume. Secrétaire d'Etat et de Guerre, portefeuille 32 (de l'ancien classement).

(5) *Tablettes belges, contenant des faits, des anecdotes et des observations sur les mœurs, usages et coutumes de Bruxelles*. Bruxelles, Tarlier, 1825, p. 137.



Paysage campinois aux confins de Keerbergen.

René DEPRET

La Route Duc Jean

LE DUC JEAN Ier

Le nom du duc Jean se retrouve comme un fil rouge à travers cette route touristique.

Fils d'Adélaïde de Bourgogne et du duc Henri III, Jean naquit au château fort de Louvain (le Mont César) en 1250.

Après la mort de son père en 1261 plusieurs prétendants au trône, membres de la famille ou usurpateurs, voulaient par intrigues ou par la force prendre la succession. Adélaïde de Bourgogne, régente, fut suffisamment forte pour y résister au profit de son fils qui le 14 mars 1267 fut proclamé le successeur de Henri III par la noblesse, le clergé et les délégués des communes. Ce pacte fut conclu à Kortenberg tandis que le couronnement et l'investiture eurent lieu à Louvain.

Le duc Jean est entré dans l'histoire comme le premier des seigneurs du Brabant qui s'intéressa plus particulièrement à la consommation de la bière. A la cour brabançonne on servait alternativement la bière de Louvain et le vin de Wezemaal.

Soucieux de maintenir l'industrie lainière florissante à Louvain, Jean Ier décida de construire à Bruxelles sur la Grand-Place les halles au drap pour y vendre les draps de luxe manufacturés à Louvain.

Le duc Jean voyageait beaucoup; il participa à des parties de chasse en Rhénanie et en France et organisa lui-même des tournois de chasse fameux dans la forêt de Meerdaal.

Pendant ses voyages à Paris, le duc Jean eut souvent l'occasion de rencontrer la fille de Louis IX, roi de France, Marguerite qu'il épousa en février 1269. Elle sut gagner le cœur des Louvanistes et parvint à introduire à la cour du Mont César un train de maison autrement plus raffiné qu'auparavant. Malheureusement sa santé laissait à désirer et malgré tous les soins qu'on lui prodigua, elle mourut en septembre 1271. Le duc Jean contracta un nouveau mariage avec la fille de Guy de Dampierre, comte de Flandre. Elle portait le même nom: Marguerite.

Louvain devenait le relais préféré des troubadours et ménestrels, lutteurs et poètes, savants et artistes.

Le duc Jean fit de Louvain une ville où les plaisirs se succédaient; il introduisit plusieurs jeux qu'il avait appris à Paris entre autres le ludus latrumculum, genre de jeu d'échecs. Les jeux de dés et aux osselets se pratiquaient avec passion dans sa bonne capitale du Brabant, Louvain. Les jeux de hasard et de société s'accompagnaient de maintes chopes de bière.

Dans ces jeux aussi bien que dans les tournois, les parties de chasse et les campagnes militaires, le duc Jean Ier donna le ton. Il remporta une victoire éclatante à la bataille de Woeringen, le 5 février 1288 où il battit l'archevêque de Cologne. La tradition veut que le duc Jean ordonna de procurer avant le combat une ration supplémentaire de bière à ses soldats à quoi on attribue cette brillante victoire! Les forces en présence étaient 25.000 soldats du côté de l'archevêque contre 10.000 Brabançons. Le duc Jean succomba le 3 mai 1294 suite aux blessures qu'il essuya au cours de son 69e tournoi à Bar en France.

Jean Ier est identifié dans nos régions au roi de la bière: Gambrinus = Jan Primus. La légende raconte qu'il s'intitulait bien volontiers Jan Primus Cerevisiae Rex (Jean premier, roi de la bière).

Il n'est donc pas étonnant, après cet illustre exemple, que la ville de Louvain porte le titre de ville de la bière.

LOUVAIN

Tout d'abord quelques renseignements officiels: une série de dépliants sur Louvain est mise spécialement à votre disposition au bureau de l'Information touristique (Hôtel-de-ville) tél.: (016)221.01. Ces dépliants vous renseigneront encore plus que nous pouvons le faire ici.

Si vous êtes pragmatique, adressez-vous au « Louvense Gidsenbond » soit par écrit: Justius Lipsiusstraat, 10, 3000 Leuven; soit par téléphone: (016)297.28. Auberge de la Jeunesse: « Kolveniershof », Vital Decosterstraat, 104, tél.: (016)246.55 (116 lits).

Il y a tant à voir à Louvain. Savez-vous que dès le moment où vous prenez contact résolument avec cette ville, une nouvelle époque a commencé pour vous. Quiconque est resté un jour à Louvain ne peut se détacher de ses charmes fascinants.

L'Hôtel-de-Ville, vous le regardez suivant vos propres sentiments — la vie n'est faite que de sentiments —, vous le définissez: une dentelle de pierre, la perle du gothique brabançon, un écrin de pierre sculptée sans égal, le plus beau tableau du monde avec ses deux cents niches occupées.

L'architecture ecclésiastique et naturellement aussi profane reflète le temps qui l'a vu naître. Cette vérité évidente, vous pouvez la vérifier à Louvain pour la première fois. Regardez plutôt:

L'Eglise collégiale Saint-Pierre: le gothique brabançon en pleine apogée.

C'est un véritable musée: La Sedes Sapientiae, la chaire baroque et la « Dernière Cène » de Dirk Bouts se retrouvent dans toutes les histoires de l'Art. Ici, on peut les voir de près.

L'église Saint-Quentin, qui vient d'être restaurée. Tout ce qui était superflu a été enlevé. Elle apparaît dans toute sa nudité gothique, majestueuse. L'église Sainte-Gertrude: son originale « Tour sans clous » construite en 1453 par Jan Van Ruysbroek, le célèbre architecte de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, près de l'abbaye Sainte-Gertrude. Vous serez étonné de la splendeur qui ressort des stalles de la fin du gothique.

L'église Saint-Jacques: qui, à son tour, attend la restauration, a pour originalité une « cloche-qui-est-en-dehors-du-clocher »; pour ne pas parler de tous les autres styles, surtout le roman, le gothique du début et de la fin et les ajoutes inévitablement apportées ultérieurement.

L'église Saint-Michel: possède une façade baroque que l'on serait bien en peine de retrouver ailleurs dans le pays. Les constructeurs, en l'occurrence, les Pères Jésuites cherchaient eux-mêmes leur inspiration chez P.P. Rubens. C'est une référence de valeur.

Il serait vain de chercher dans le monde un béguinage semblable à celui de Louvain, dont la restauration est pratiquement achevée.

Seule l'église du béguinage, sobre et simple dans sa construction, comme il convient aux béguines, n'attend que... des subsides.

Plusieurs générations d'artistes sont déjà venus peindre ici, et cela arrivera encore plus souvent dans les siècles futurs.

Le Grand Béguinage, un réseau de ruelles entouré par un mur, avec ses cent maisons et ses salles, est un centre d'habitation et de réunions universitaires qui appartient à son époque et qui le restera toujours en dépit de — ou grâce à — sa construction datée en grande partie du XVIIe siècle. Les bâtiments universitaires de Louvain font partie du patrimoine artistique de la ville. Les maîtres louvanistes construisirent, en 1317, les halles universitaires. La bibliothèque universitaire est la fleur de notre Alma Mater, et tout un éventail de collèges fait de Louvain une ville dans laquelle l'art architectural civil rivalise avec l'ecclésiastique.

On ne peut pas non plus manquer de visiter le musée de la ville. On y trouve tout ce qu'on veut dans le domaine de la peinture, l'architecture et l'artisanat local, le tout présenté d'une manière qui tend à la perfection.

Pour être honnête, l'image que vous aurez de Louvain serait incomplète si vous n'alliez pas sentir battre le cœur de la communauté louvaniste.

Louvain: la Bibliothèque Universitaire.



Louvain: l'Hôtel de Ville.

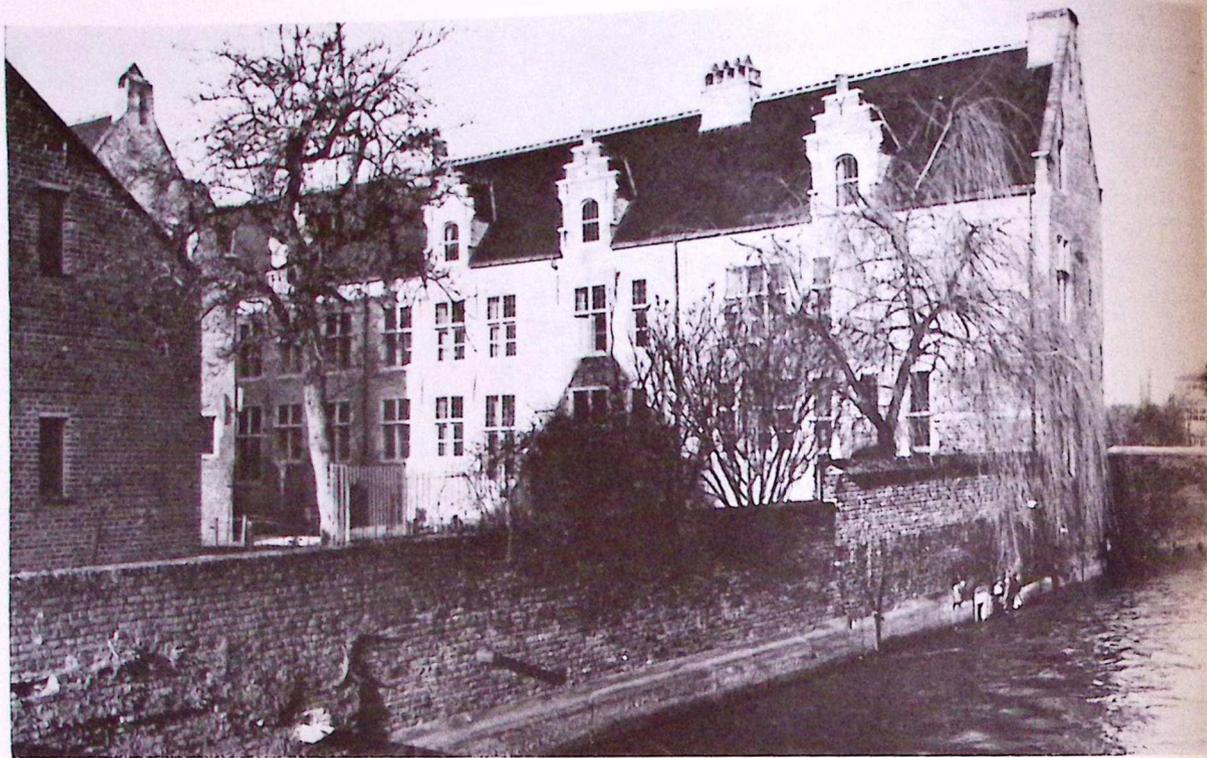
Louvain n'est pas encore une grande ville où le soir, seuls se promènent des petits vieux avec ou sans leur roquet. Louvain est une ville pleine de vie, de jeunesse et d'atmosphère. Elle l'est aussi le soir, et même surtout le soir. Et les soirées y durent longtemps. La législation communale prévoit cependant une heure de fermeture. On peut encore trouver le règlement instaurant cette heure mais ce'a ne gêne personne car, de mémoire d'homme, on n'y a jamais eu recours. Vous aurez peut-être l'occasion lors d'une de ces soirées « chaudes » d'automne de faire connaissance avec le comportement des étudiants marchant derrière des calicots. C'est une chose que l'on n'oublie pas. Mais rassurez-vous, cher hôte et visiteur, c'est ici la sagesse universelle qui se met en marche. Pourquoi? L'étudiant et encore moins l'étudiante ne le sait. Au fond, n'est-ce pas accessoire? Regardez plutôt avec quel style cela se fait: vous verrez tout de suite qu'il a fallu plusieurs générations d'expérience. A Louvain, vous pouvez vivre en VIP ou en bohème ou les deux à la fois. Vous y briserez votre isolement. Vous y fraterniserez sur une terrasse, dans une cave à vin, dans un bar, au comptoir d'un buffet select; toujours vous serez accueillis par des formules du genre: « Goûtez », « Excellent », « Versez », qui raviront votre langue et votre esprit. En un mot, on peut devenir l'esclave de Louvain comme on peut l'être du LSD ou de la Marijuana. Louvain est encore une notion excitante. Une drogue qui n'est pas tabou. Louez le jour où vous avez appris à connaître Louvain.

HERENT

La route Duc Jean est un circuit dont Louvain n'est qu'une borne, pour ne pas dire une étape. En sortant de Louvain par la rue de Bruxelles on s'engage dans la chaussée de Bruxelles. Après deux kilomètres un poteau indicateur signale à droite « Herent ».

Ici nous constatons un phénomène caractéristique de la géographie de cette contrée: nous quittons en effet les contreforts des collines du Hageland pour nous trouver devant un panorama splendide et inattendu: le plat pays du Brabant flamand. Devant nous l'église Notre-Dame de Winksele avec sa tour romane (XIIe siècle) et, à l'horizon, les usines de Vilvorde; plus à droite la tour de Saint-Rombaut de Malines (20 km à vol d'oiseau!).

La route continue et longe l'usine du groupe Persil-Henkel sur la Winkselesteenweg dans la direction de Veltem.



Louvain: une échappée sur le Grand Béguinage admirablement restauré.

Il est cependant indiqué de se promener vers le centre de Herent pour se recueillir devant l'église Notre-Dame de Herent (classée). La tour date du XIIe siècle: elle est probablement la tour qui est la plus décorée: des supports carrés, des colonnes jumelées et des niches non garnies.

VELTEM-BEISEM

Ici l'industrie et l'agriculture vivent en bonne harmonie. Nous conseillons aux visiteurs de voir l'église Saint-Laurent, sa tour romane en pierre blanche dont le faite date de 1628.

Sa riche ornementation comprend, entre autres, une « Dernière Cène » du XVIIIe siècle — remarquable copie d'un Rubens — et une « Pietà » dans le style de Van Dyck.

Prenant la direction de Erps-Kwerps, nous arrivons à un chemin rural pompeusement appelé « Rue de l'Eglise » — réservé à la circulation locale — et nous découvrons un modeste sanctuaire « Saint-Michel » du XVIIIe siècle. A l'intérieur se trouve un excellent tableau « Le Saint Homme Job »: sombre, très sombre, mais quelle atmosphère!

Le moulin à eau est déjà mentionné dans des écrits de 1660; son aspect actuel date du XVIIIe siècle. C'est un cadre calme et pittoresque. Avant de traverser la chaussée de Bruxelles nous jetons un coup d'œil sur le cimetière très bien entretenu où reposent plus de neuf cents soldats tombés au cours de la guerre 1914-18.

Non loin de là les pilônes radio datant de l'époque des pionniers des radio-émetteurs.

MEERBEEK

Eglise Saint-Antoine, style roman, caractérisée par sa tour romano-gothique, son tableau de P.J. Verhaghen (Les Disciples d'Emmaüs) et ses fonts baptismaux romans.

EVERBERG

Eglise Saint-Martin, du XVe siècle, entièrement restaurée en style néo-gothique (1898). Tour élançée. Précieuses reliques de Saint Martin (châsse à décoration baroque). Château d'Everberg (domaine privé),

style Empire. La drève des Tilleuls (Prinsendreef) d'une beauté exceptionnelle.

Cette route nous mène via le « Minneveld » et l'« Abdijsstraat » à

KORTENBERG

On passe trop souvent sans s'arrêter à côté de ce centre de deux « cultures »: celui de l'histoire de la culture et celui de notre culture nationale le « willoof ». Ceux qui s'arrêteront à Kortenberg auront également l'agréable surprise d'apprendre que c'est dans l'abbaye de Kortenberg, une des plus anciennes abbayes du Brabant, que le duc Jean II fonda le 27 septembre 1312 le premier parlement démocratique du monde. C'est ici que, pour la première fois, le peuple eut son mot à dire dans son administration, célèbre par la charte des libertés du 27 septembre 1312 accordée au peuple brabançon contestataire. Région par excellence des excursions à travers bois et vallées, et en particulier des randonnées à cheval (circuit touristique reconnu). Manège couvert « Duc Jean » avec club house. Kortenberg n'est pas seulement la capitale du willoof, produit le plus important et le plus noble de nos cultures, vendu dans cinquante pays du globe, elle en est également un centre gastronomique. Dans les restaurants de la place, on déguste le willoof durant toute l'année. L'on connaît déjà cent modes différents de préparation suivant le goût de chacun.

Un chemin nous conduit à travers le parc luxuriant de l'ancienne abbaye de Kortenberg, convertie en maison de retraite.

En sortant par la rue de l'Abbaye, nous pouvons admirer la grande porte, vieille de plusieurs siècles (ancienne entrée principale). La route nous mène par la « Kapelletje bij de Linde » qui a été reconstituée dans la « Belgique Joyeuse » de l'Expo 1958.

ERPS-KWERPS

La vie communautaire du village d'Erps-Kwerps se concrétise sur la Place Saint-Pierre où à la fin du dernier siècle quelques opportunistes plantèrent des hêtres, actuellement forts et robustes arbres qui forcent l'admiration des passants.

Le Château « Ter Bruggen », ancienne résidence de nobles avec ses pignons à redents du XIVe siècle (domaine privé). Le « Wijneghemhof », un domaine seigneurial du XIIIe siècle, le Van Hammehuis (1642) et la « Hof ten Dries » sont de remarquables demeures patriciennes qui sont fort bien conservées. L'Eglise Saint-Amand de Erps, reconstruite au siècle dernier, renferme jalousement deux toiles de P.J. Verhaghen. La route quittant Erps-Kwerps nous mène à Nederokkerzeel, région de culture, principalement celle du willoof. Modestement entouré de petits bois, nous découvrons bientôt

NEDEROKKERZEEL

Il s'agit d'une commune prospère avec une très jolie église, l'Eglise Saint-Etienne qui est d'ailleurs un bâtiment à caractères gothiques, classé officiellement. Construite en grès lédien, l'église possède un chœur avec des solides colonnades. On peut également y voir une tour centrale à flèche très élançée. Celle-ci ainsi que la chapelle annexée contiennent des vestiges du XIIIe siècle.

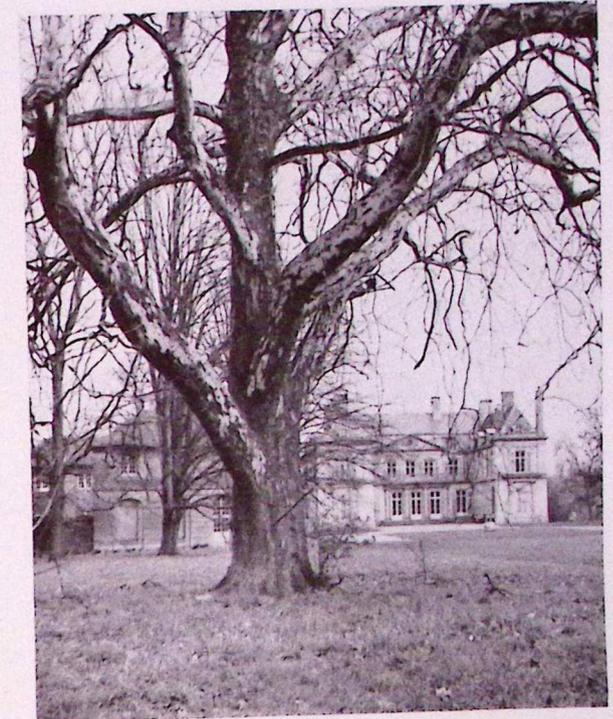
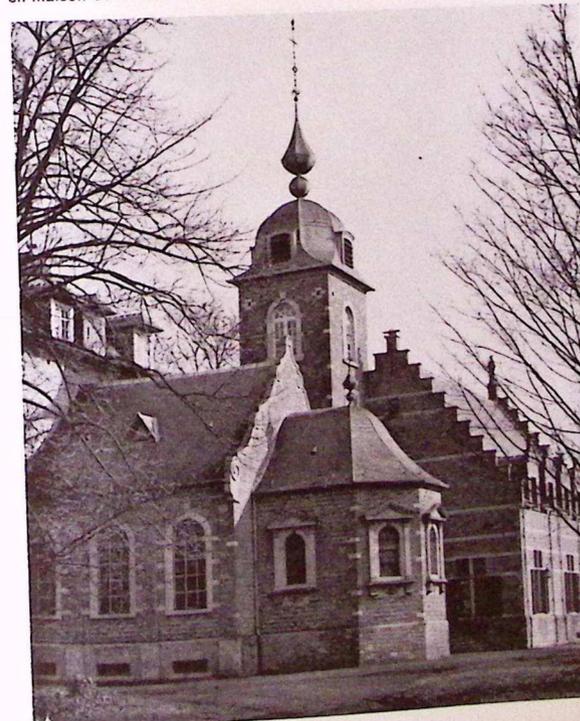
BERG

Au loin, nous pouvons apercevoir Berg avec son église « Kerk de Lelle » construite en un mélange de briques rouges et de grès lédien. On peut y admirer un magnifique triptyque où l'on reconnaît l'influence de Roger Van der Weyden. Dans le chœur, on peut voir une « Descente de Croix » à la manière du Caravage. Par la Tiendenschuurstraat, parallèle à la trop encombrée chaussée de Haacht nous arrivons à:

KAMPENHOUT

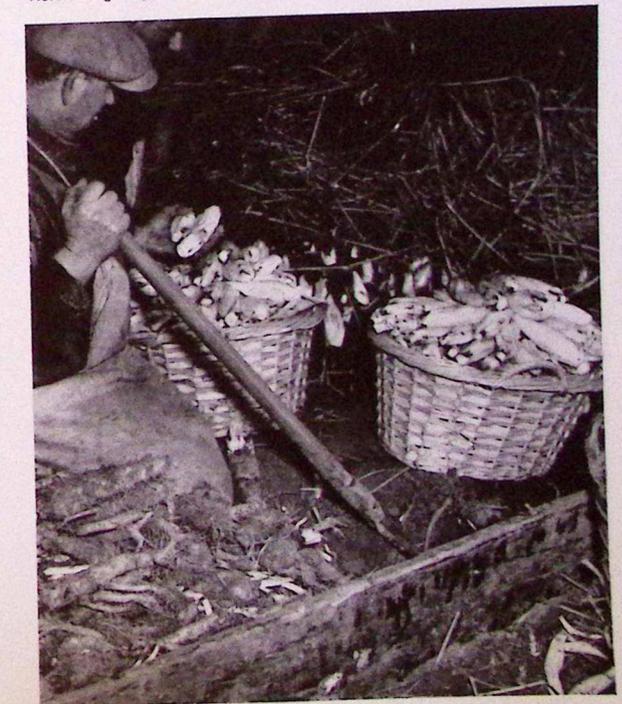
En suivant la belle drève bordée de platanes (Wildersedreef) en direction du château de Wilder nous prendrons à gauche à la recherche du château de Rels caché par la végétation. Arrivés à la chaussée de Malines, nous pouvons prendre deux directions selon notre fantaisie et le temps dont nous disposons, soit par Kampenhout, en empruntant la route Malines-Louvain, pour tourner à gauche

Un aspect de l'ancienne abbaye de Kortenberg, aménagée de nos jours en maison de retraite.



Le château d'Everberg.

Kortenberg: capitale du willoof.



vers le domaine de Planckendael, soit par Perk-Elewijt et Hofstade, pour arriver au même domaine de Planckendael.
Le second itinéraire est le plus joli et nous vous le conseillons.
A la limite des communes de Berg et de Steenokkerzeel, un peu avant la bifurcation vers Perk, nous apercevons, à droite de la route, « l'Zonnebos » : un quartier de villas neuves.

PERK

C'est un village sympathique avec ses maisons basses et ses curiosités telles que : l'Église Saint-Nicolas qui possède une tour d'origine romane au clocher très pointu, un chœur gothique au plafond en pointe du XVIe siècle, un transept ogival, une grande nef du XVIIe siècle. Au plafond, on peut encore admirer la décoration originale en stuc de Hansche, Madone gothique et une toile attribuée à David Teniers. On y trouve également la pierre tombale de la seconde femme de Teniers.

La *Maison Communale* : un bâtiment attrayant avec ses pignons à redents et ses fenêtres flamandes. On y lit la date: 1652.

Le château « *Dry Toren* » acheté en 1663 par David Teniers appartenait à Hélène Fourment (seconde femme de P.P. Rubens). On retrouve ce château dans plusieurs œuvres du maître.

Le *Château de Perk* (de Ribaucourt) — domaine privé — présente un extérieur distingué, de petites tours en forme de bulbes, des fossés; de beaux arbres et de jolies plantes, le tout dans un jardin anglais.

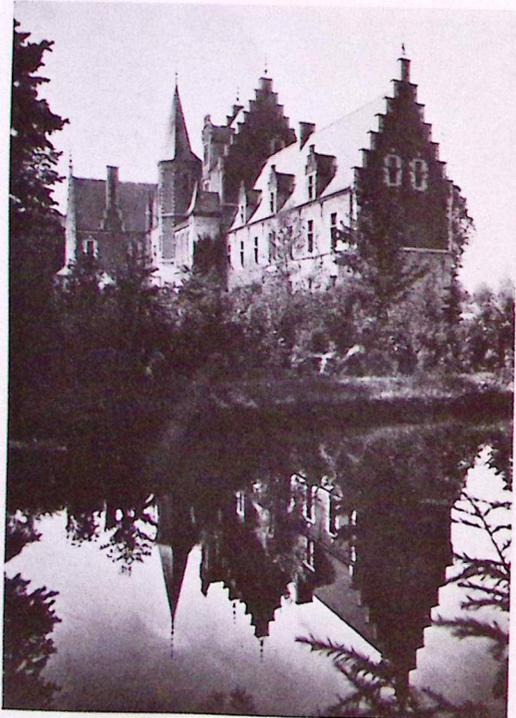
A 2.500 m à peine nous nous trouvons déjà dans le village voisin:

ELEWIJT

C'est ici que P.P. Rubens passa les dernières années de sa vie (1635-1640) au « *Steen* » ou « *Château de Rubens* ». C'est un domaine privé, mais on y organise parfois des expositions, occasions à ne pas manquer pour le visiter. Ce château témoigne, sous son aspect actuel, des caractéristiques du style Renaissance. La façade Nord, qui est classée, est typique avec ses deux ailes dentelées et la partie centrale, plus haute, faisant saillie. Devant le château se trouvent des annexes pittoresques datant du XVIIIe siècle.

Nous retournons vers la chaussée principale qui nous mène à:

Elewijt: le Steen ou Château Rubens.



Le Domaine de l'Etat, à Hofstade est un des centres de tourisme de plein air les mieux équipés du Brabant.

HOFSTADE

Domaine de l'Etat, à l'entrée de la Campine brabançonne, ouvert toute l'année — entrée gratuite —, est un des principaux centres de tourisme de plein air du Brabant. Il s'étend sur plus de 150 ha dont environ la moitié d'eau. Deux lacs artificiels y ont été aménagés (ils figurent parmi les plus grands de Belgique après Virelles et Overmere-Donk) d'une superficie respective de 35 et 25 ha.

Le plus grand est bordé partiellement d'une large plage longue de 750 mètres avec 200 cabines et un bassin de natation. Il y a possibilité de faire du yachting. Il constitue également une vaste réserve ornithologique et on y trouve de nombreuses espèces de poissons (carpes, perches, brochets, anguilles, etc.).

A Hofstade, on peut jouer au golf miniature (19 trous), pratiquer le tennis et le patinage. Il y a aussi une plaine de jeux, des jeux gratuits pour les enfants et la possibilité de faire du canotage et de la natation. Les bains sont ouverts de mai à fin septembre si le temps le permet. Deux mille campeurs peuvent trouver place sur le terrain de camping du Touring Club de Belgique ouvert d'avril à septembre. L'auberge de jeunesse est ouverte toute l'année (100 lits).

Nombreux sont les emplacements de parking. Un second camping-caravaning, le Camping De Heide, est situé sur le bord de la route de Tervuren. Il est ouvert de mai à septembre. Nous nous éloignons d'Hofstade et prenons la direction du « *Leuvense Vaart* ». Louvain était la seule ville du pays à avoir le « *privilege* » de disposer d'un canal en pleine propriété. Ce fut un cadeau fait par Marie-Thérèse (1750) à la ville universitaire qui s'en trouva fort ennuyée en raison du coût élevé de son entretien. A la fin de 1972, la ville de Louvain a cédé cette voie navigable à l'Etat. En traversant ce canal nous nous retrouvons sur la chaussée Malines-Louvain.

En tournant à gauche nous arrivons à:

MUIZEN

Les curiosités de Muizen sont: le ravissant *Domaine de Planckendael* de 36 ha, réserve d'animaux aménagée par le Zoo d'Anvers (La Société Royale de Zoologie).

On y trouve, en semi-liberté, la faune des principaux pays du monde ainsi qu'une très belle collection d'oiseaux exotiques; le monde des

poissons de nos régions attire lui aussi beaucoup de visiteurs. Le petit château style rococo a été aménagé en restaurant-café. Il y a également une plaine de jeux pour les enfants et un vaste parking de l'autre côté de la route.

Nous prenons ensuite la direction de Malines sur quelques centaines de mètres et entrons dans le village de Muizen où l'église a été reconstruite après un bombardement en 1944. A proximité, tour remarquable de l'ancien sanctuaire; la partie inférieure date de la période romane (XIe siècle).

Parvenus au-delà de la Dyle, nous prenons à droite, la route de Rijmenam, village pittoresque de la province d'Anvers qui réjouira les amateurs de tourisme en plein air et les fins becs par le nombre de restaurants qu'on y trouve.

Par des bois pittoresques nous atteignons la capitale et le cœur de la Campine brabançonne.

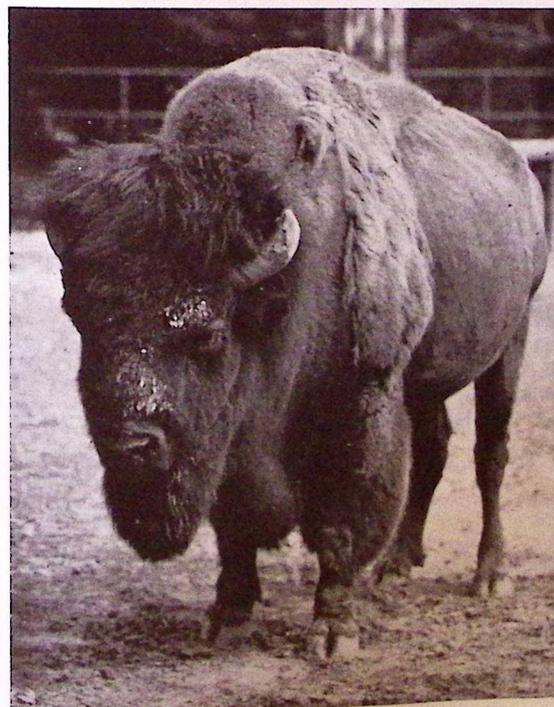
KEERBERGEN

Keerbergen, centre de la Campine brabançonne, reste le lieu de délassément préféré de ceux qui y ont une maison de campagne, des visiteurs du dimanche et des touristes d'un jour. Par son cadre exceptionnel, c'est un endroit idéal de délassément, de repos et de détente. 660 villas et maisons de campagne dans un cadre de 1.200 hectares de sapinières et de dunes. Par son site exceptionnel, c'est un endroit idéal de délassément.

Cette commune brabançonne bien connue et située au bord de la Dyle sinieuse possède quelques curiosités particulièrement attrayantes. Entre autres, un exemplaire unique de moulin-type en bois, le « *Vieux Moulin à vent* » datant de la fin du XVIIe siècle (classé). Toujours exploité, il constitue, avec ses ailes tournantes, la parure des vastes étendues de bruyère environnante.

Près du vieux moulin à vent s'étend le *grand lac*, ceinturé d'une promenade, longue de 5 km, dans un cadre magnifique. On peut y faire de la voile, de la pêche, du golf, de l'équitation, du vélo, des promenades et d'autres sports. On peut s'y promener le long de merveilleux sentiers, y admirer des parterres de fleurs, ou se reposer sur les bancs spécialement disposés à l'intention des visiteurs. Les promeneurs traverseront les bois, les champs et les bruyères et jouiront dans le calme et la tranquillité de la bonne odeur des sapins.

Domaine de Planckendael, à Muizen: bison d'Amérique, une attraction parmi tant d'autres de ce magnifique parc zoologique.



Tremelo: le Musée du Père Damien.

Entre Keerbergen et Rijmenam, l'historique « *Grote Paal* » attire de nombreux touristes. Ici et là, ils rencontreront une petite ferme « antique » cachée derrière un rideau de feuillage ou le long d'un ruisseau murmurant.

Au centre, le touriste découvrira une église toute nouvelle et ultra moderne (1970) et sera attiré par les nombreux magasins, les hôtels et restaurants lui réservant un chaleureux accueil, ainsi que des repas gastronomiques sans égal.

Ceux qui désirent en savoir plus sur le passé de Keerbergen visiteront le *Musée régional*, aménagé provisoirement dans un bâtiment situé derrière la maison communale. Ce musée est ouvert pendant les mois d'été, les dimanches et les jours fériés de 14 à 18 heures. Des visites spéciales peuvent également être organisées sur demande. Etant donné sa situation idéale, proche de Bruxelles et d'Anvers (à 30 km), de Louvain, Lierre et Aarschot (à 17 km) et de Malines (à 12 km), Keerbergen est prédestiné à être, été comme hiver, un endroit de repos idéal. On peut le comparer à une ruche attrayante où l'on aime revenir.

Outre l'asperge, la culture des légumes (y compris le witloof) y a pris une grande extension durant ces dernières années, notamment dans la partie nord de la commune et sur les terres fertiles le long de la Dyle.

Le Syndicat du Tourisme de Keerbergen, dont le siège se trouve à la maison communale, possède un joli dépliant qui peut vous être envoyé gratuitement sur simple demande.

L'Administration communale et le Syndicat d'Initiative répondront avec plaisir à toutes les demandes de renseignements (tél. 015/512.58).

Malgré le cadre splendide que nous offre Keerbergen, nous nous voyons obligés de le quitter pour prendre la direction de Tremelo.

TREMELO

C'est le village situé à la limite de la Campine brabançonne. Des extensions des bois de Keerbergen forment encore des sites très attrayants.

L'Église Notre-Dame du Bon-Secours (1781-83) possède une image de la Vierge du XVIe siècle, qui peut être qualifiée de remarquable ainsi qu'un tableau de de Crayer « *Saint Jean à Patmos* » et une statue du Père Damien.

La *Maison natale du Père Damien*: l'apôtre des lépreux. Elle date de

1800 et a été aménagée en musée, en 1925, spécialement axé sur ce que ce grand missionnaire a vu et vécu à Molokai.

Ouvert tous les jours en semaine de 9.30 à 12.00 h et de 14.30 à 19 h. dimanches et jours fériés: de 14.30 à 19.30 h. — fermé le vendredi. De Tremelo, nous nous rendons à:

WERCHTER

C'est ici que se rejoignent la Dyle et le Démer. De loin on aperçoit déjà le clocher bulbeux de l'Eglise Saint-Jean-Baptiste, au chœur gothique (1439-1444), au porche de style baroque, et qui comprend encore un vitrail (1646-1656) de Hendrik van Schoonbergen.

WAKKERZEEL

L'Eglise Saint-Hubert très peu connue. On y trouve une merveilleuse pièce, sculptée en bois, de style Louis XV et une magnifique ornementation d'orgue au jubé.

On y découvre, deux peintures de P.J. Verhaghen « Jésus remettant les clefs à Saint Pierre » et les « Quatre Evangélistes ».

ROTSELAAR

L'Eglise Saint-Pierre est un bâtiment néo-gothique érigé de 1845 à 1846. Elle renferme d'importantes œuvres d'art et, en outre, la pierre tombale du baron d'Eynatten (±1720) et de son épouse. Ce sont des pierres de marbre blanc ornées de blasons. Le presbytère datant de 1621-1644 est un bâtiment ravissant par sa façade, ses colonnades en pierre blanche et ses pignons à redents.

Le Donjon « Ter Heyden » (classé ainsi que ses abords) est un des témoignages les plus précieux qui nous soient restés de l'art militaire de la période bourguignonne. C'est un œuvre monumentale, unique en son genre en Belgique. Cette tour de 30 m de hauteur, et construite en briques, repose sur des fondations en pierre de la région. Elle comprend sept étages, forme une croix grecque et semble avoir été construite il y a très longtemps. Elle fut probablement restaurée au XVe siècle.

Au sommet, une petite tour centrale est entourée de 4 pignons décoratifs. Près de la tour, un ravissant bâtiment, en briques, à rayures horizontales en pierre et fenêtres à croisillons. Ce bâtiment a été construit



Rotselaar: le Donjon « Ter Heyden ».

Eglise Saint-Job, à Wezemaal: statue équestre de saint Martin.



en 1631 par Arnold van Eynatten, seigneur de Ter Heyden dont les armes ont été sculptées dans la façade antérieure.

Le Moulin à eau, actionné par l'eau de la Dyle, est une robuste construction du XVIIe siècle. Dans ce moulin et tout autour se sont déroulés, le 12 septembre 1914, de sanglants combats entre le 5e régiment de Ligne et les troupes allemandes.

Près du moulin se trouve un mémorial aux héros de la guerre 14-18. La Chapelle Notre-Dame des Champs est une petite maison de prière construite en 1702.

Ce qui subsiste de la célèbre Abbaye de Parc les Dames est actuellement habité par les Pères Montfortains qui l'ont aménagée en séminaire. De l'abbaye, il ne reste plus que le palais abbatial (1661), construction bien équilibrée en briques rouges à bandes jaunes en pierre de la région, la maison du prévôt (XVIIe siècle) et la ferme (1671). La plus grande industrie laitière de notre pays a son siège à Rotselaar.

WEZEMAAL

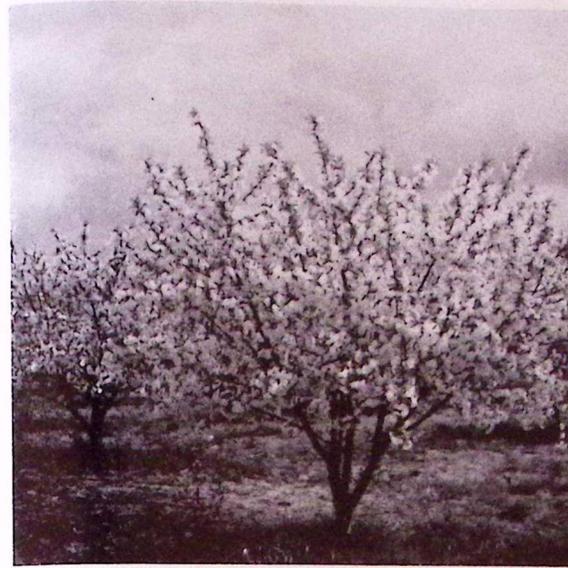
Essayer de décrire en détail toutes les curiosités de l'Eglise Saint-Job de Wezemaal nous mènerait trop loin. Disons cependant ceci: le chœur date du XIIIe siècle. L'église elle-même est en grès ferrugineux, l'impressionnante tour en pierre blanche. Il y a cinq nefs et le tout est classé. La restauration de l'église a pris trois ans de 1960 à 1963 sous la direction avisée du Prof. R. Lemaire de Louvain. Dans ce pays de colombophiles, l'absence d'un vieux pigeonnier serait anormale. On en trouve en effet un datant de 1638 au-dessus de la porte d'entrée de la cure. Du Wijngaardberg à Wezemaal, on jouit d'un magnifique panorama en direction de Louvain. On y voit encore le « mur de pierre » (3 km de long, 2 m d'épaisseur et parfois 1,5 m de haut) ayant servi à protéger les vignobles du vent du Nord.

Construit en grès ferrugineux, il force l'admiration par sa construction régulière.

Les vignobles existant dans cette région furent détruits pendant la révolution française. Les vins de Wezemaal furent appréciés par les hôtes du duc Jean.

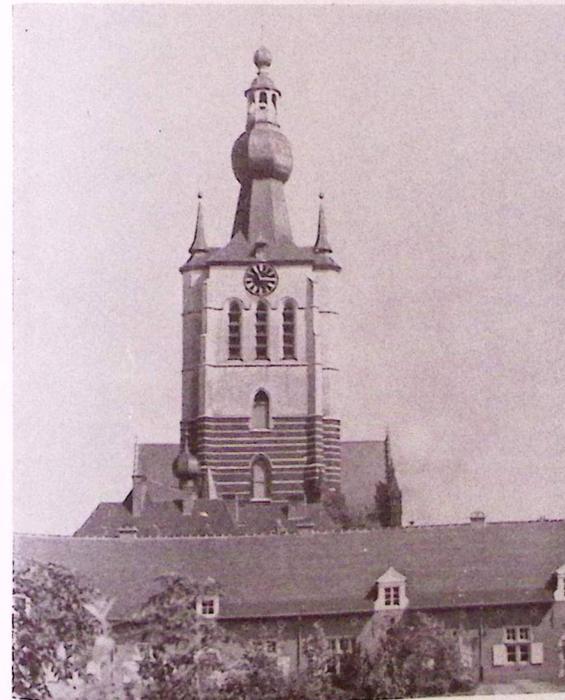
GELRODE

700 ha de culture de pêches. La pêche du Hageland a son goût propre,



Aux portes de Gelrode, un verger en fleurs.

Aarschot: la tour caractéristique de l'église Notre-Dame semble veiller sur la partie restaurée du béguinage.



à attribuer au sol très riche en fer. A la période de floraison des pêchers, la région se pare d'un violet que les créateurs parisiens de mode essayent d'imiter sans vraiment y parvenir.

Le Moulin à vent du Hondsheuvel (Colline du chien) est classé. Il a été acheté par la ville d'Aarschot qui en prévoit la réédification sur son territoire. Ce moulin appelé « Moulin Mère » est le dernier moulin du Hageland.

De l'autre côté de la route provinciale Louvain-Aarschot, se trouve le Château de Rivieren, ancien fief dépendant du duché d'Aarschot, actuellement en possession de la fondation Vita et Pax.

BETEKOM

Betekom se trouve 600 m plus loin et possède: l'Eglise Saint-Laurent: remarquable (originellement n'avait qu'une nef) dont la grande nef date du XIe siècle. Exemple attachant de l'art gothique du Démer. L'horloge a été remarquablement placée dans la flèche même de la tour.

AARSCHOT

Avant d'aborder la ville, nous conseillons une visite aux bois de Meesthoven situés à côté de la rôtisserie « 't Wit Toreke » (déjà mentionnée dans certains écrits du XIVe siècle). On accède ensuite à Aarschot par le grand terrain industriel de 53 ha.

Aarschot possède beaucoup de monuments historiques: l'Eglise Notre-Dame, chef-d'œuvre du gothique du Démer. Sa construction a débuté en 1260. La tour est caractérisée par une pittoresque alternance de grès ferrugineux et de grès blanc de Gobertange. Elle a 86 m de haut. Le mobilier baroque, les stalles en gothique tardif et le jubé, sculpté en pierre blanche, de même que diverses peintures parmi lesquelles un primitif flamand inconnu, un P. Van Avondt et un Gaspar de Crayer et une toile du peintre d'Aarschot P.J. Verhaghen font partie du riche patrimoine artistique de cette église, qui a été classée parmi nos églises-musées.

Le Béguinage, fondé en 1259, a été reconstruit en grande partie et héberge actuellement le Musée Communal, musée de folklore et d'ethnographie. En ce lieu on rend hommage à la mémoire de Karel Meulemans et de ses deux fils Arthur Meulemans, grand maître des compositeurs

Svelte et élégance sont les traits dominants de l'église Notre-Dame d'Aarschot.



contemporains et Herman Meulemans, grand organiste de l'église Notre-Dame.

Aux environs immédiats, se trouvent les ruines de la *Tour d'Orléans* (classée). Elle faisait partie des remparts datant du XIVe siècle. D'en haut, on a une vue splendide sur la plaine campinoise.

A deux kilomètres d'Aarschot, se trouve un centre de plein air: *Schoonhoven* où l'on peut s'adonner à la joie de la natation, à la pêche, au camping, où les enfants trouveront leur plaine de jeux, etc.

Le *Château de Schoonhoven*, quant à lui, aurait besoin d'une restauration urgente.

LANGDORP

Après Aarschot commence la Campine dont Langdorp est le joyau. C'est le paradis de ceux qui aiment faire du footing, marcher sans but déterminé, le long des sentiers, à travers bois, qui n'ont besoin ni de compas ni d'azimut et ont l'œil attentif à la beauté de la nature. En pleins champs de bruyères, on découvre encore un moulin à vent classé: *Heimolen*, construit en 1662, il a été restauré récemment et domine de sa fière allure la région environnante.

NIEUWRODE

Nous retournons vers Aarschot pour prendre la route de Nieuwrode. Cette route comporte des points de vue uniques, comme ceux du « Rot » et du « Kratenberg ».

SINT-PIETERS-RODE

Il y a plusieurs raisons de visiter Sint-Pieters-Rode: l'*Eglise Saint-Pierre* (1892) a encore un ancien clocher en grès brun. L'ancien presbytère construit par l'Abbaye de Parc, en 1690, a toutes les caractéristiques de la construction norbertine.

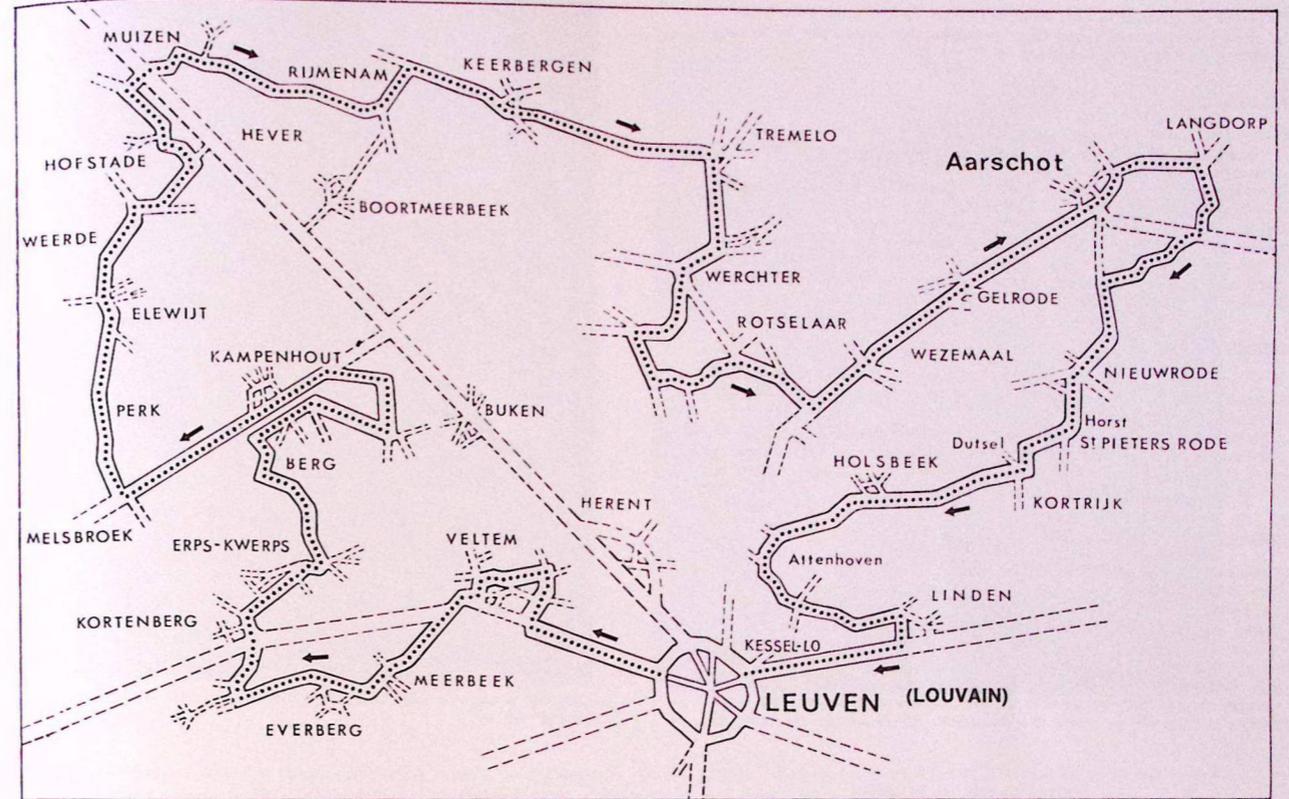
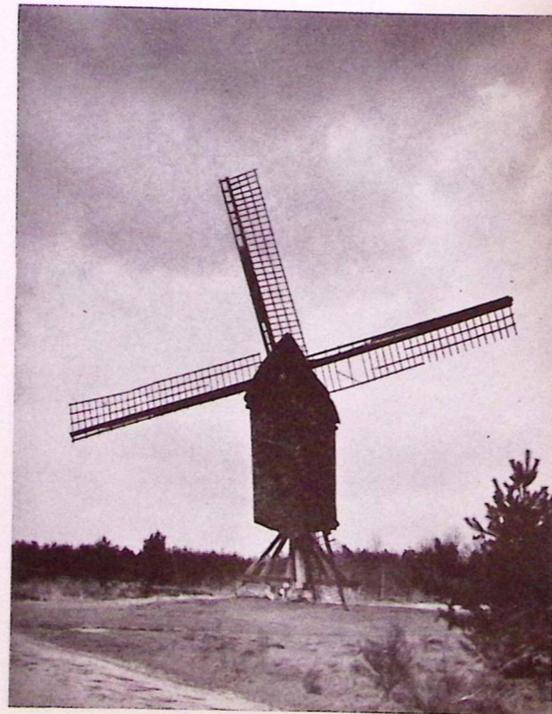
Le *château hanté de Horst* fut construit en briques zébrées de pierres blanches. Il date de 1489. Le donjon a 22 m de haut. D'aspect extérieur, le château ressemble à un dodécagone irrégulier, la cour intérieure forme un pentagone. L'œuvre en stuc de la Salle du Trône (au plafond) vaut certainement la peine d'une visite.

Sint-Pieters-Rode: à la croisée des chemins, cette chapelle touchante dans sa simplicité.



Sint-Pieters-Rode: le château de Horst.

Langdorp: le moulin à vent dénommé Heimolen.



Y sont représentées des scènes des *Métamorphoses* d'Ovide (datant de 1655) vraisemblablement dues à J.C. Hansche qui réalisa des chefs-d'œuvre dans le réfectoire et dans la bibliothèque de l'Abbaye de Parc. Le château est entouré d'un grand étang de 5 ha. On peut y faire du canotage.

Le château peut être visité du matin au coucher du soleil. Pendant la nuit il est préférable d'éviter les lieux car à minuit très précis dans un cahot diabolique, un carrosse, tiré par six fougueux chevaux noirs, traverse le pont pour s'arrêter dans la cour intérieure. Gémissements, grincements. Serait-ce Satan en personne ou le chevalier légendaire qui, de jalousie, tua le maître chapelain à coups de poignard parce que celui-ci se montrait trop assidu auprès de son épouse? Personne ne sait au juste. Au 12e coup de minuit, ce convoi sorti de l'enfer disparaît le long de la drève pour s'enfoncer à nouveau dans la nuit.

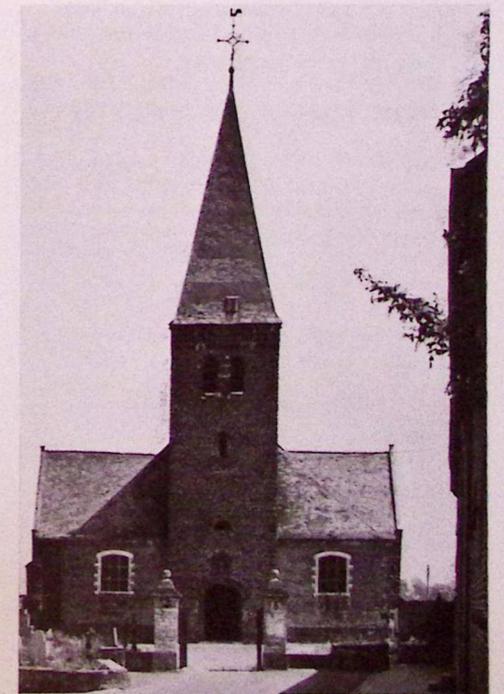
KORTRIJK-DUTSEL

Sur la place de l'église se dresse un bâtiment blanc massif datant de 1662. De l'*église romane*, il ne reste plus que le chœur et la nef centrale. La tour, une des plus vieilles de notre pays, Xe siècle, est très caractéristique; elle fut construite en grès ferrugineux d'un chaud coloris. Dans le chœur et le transept (XIIIe et XIVe siècles), on a également fait usage, de façon heureuse, du grès ferrugineux. La « Winge » serpente insouciantement à travers un paysage captivant.

HOLSBEEK

Cette commune offre la possibilité de nombreuses promenades pittoresques. Bois, châteaux bien entretenus comme celui de *Tilt* avec des petites chapelles commémoratives se rapportant à la dernière guerre mondiale. L'*Eglise Saint-Maur* présente un mobilier intéressant, une chambre du trésor ainsi que plusieurs œuvres d'art remarquables. Il faut spécialement noter les statues de Saint-Maur, Saint-Antoine et Sainte Anne ter Drieën qui datent toutes du XVIe siècle. L'*Eglise d'Attenhove*, bâtiment contemporain (1968-69, architecte Des-sauwage), est une belle réalisation de notre époque.

Kortrijk-Dutssel: l'église Sainte-Catherine.



On y voit notamment le déjà célèbre Chemin de Croix de Anto Carte. La route « Duc Jean » rejoint l'agglomération de Louvain par Pellenberg et Linden pour aboutir à Kessel-Lo.

PELLENBERG

Il s'agit du point culminant du Hageland (104 m au seuil de l'église). Ici, également, on vous propose de très nombreuses promenades spécialement dans la direction de la Chaussée de Tirlemont.

L'Institut Sainte-Barbe, section de l'Université de Louvain, était destiné, à l'origine, au traitement des mineurs.

La tour de l'Église Saint-Pierre datant de la période du roman tardif mosan (après 1225) est très typique avec ses murs légèrement en retrait et ses bandeaux s'élevant jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. L'église contient quelques statues remarquables datant de 1500 environ qui ne manqueront pas de susciter l'admiration des visiteurs.

LINDEN

Il y a moyen de faire de bonnes promenades depuis la place de Vlierbeek jusqu'au Speelberg, ou jusqu'aux nouveaux lotissements de Steenveld, Steyvelde, Hoog-Linden, etc.

L'Église Saint-Quentin, néo-romane (1875) contient encore le mobilier de l'ancienne église. On peut également y voir un Chemin de Croix moderne du Louvaniste E. Faut. Le paysage en direction de Pellenberg est très joli et recèle de magnifiques chemins creux.

KESSEL-LO

Cette commune en pleine expansion s'est résolument mise à la valorisation de son patrimoine touristique.

La partie orientale de l'agglomération louvaniste a toujours quelque chose à offrir en fait de curiosités architecturales, perspectives merveilleuses, promenades étonnantes, etc.

La chapelle gothique de *N.-D.-ter-Krampen* sur la place De Becker Remy, date de 1441; elle a été magnifiquement reconstruite après de sérieux ravages causés par les bombardements aériens « héroïques » de 1944. Devant la chapelle, se trouve le « *Blauwput* » considéré par les habitants



Ancienne abbaye de Vlierbeek: le bâtiment principal abritant de nos jours la cure.

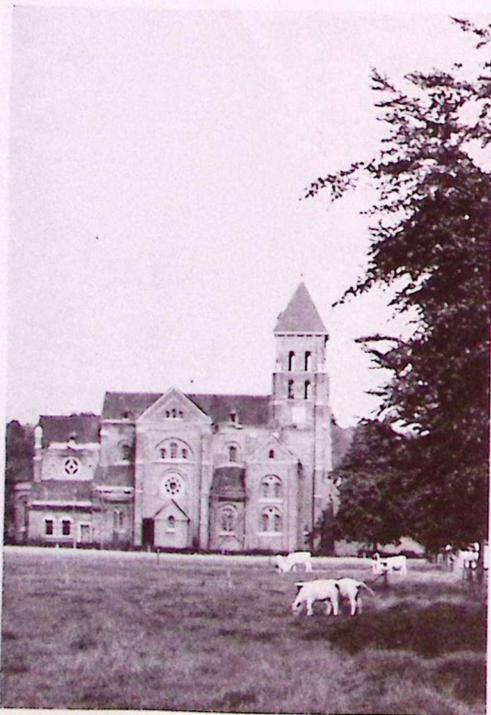
comme le monument-symbole du quartier.

L'Église du *Sacré-Cœur*, néo-romane, sur la chaussée de Diest, fut construite en 1877 et contient un Calvaire de F. Steurs ainsi qu'une poutre avec effigies des apôtres.

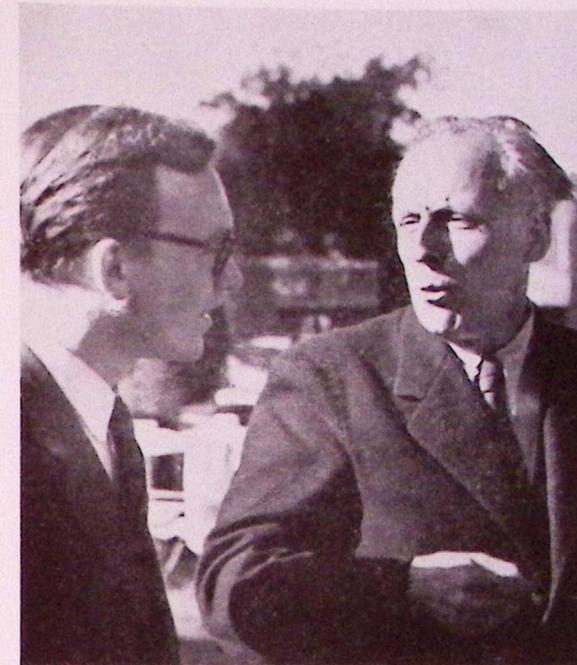
Un autre monument important: l'ancienne abbaye de Vlierbeek: une bonne signalisation vous permet d'identifier les différents bâtiments. La maison des prélats avec sa belle porte d'entrée en fer forgé (1669) et une pierre avec les armes de l'abbé Garesta (1653-1680), le bâtiment principal (1635-1727) avec porte d'entrée, style rubénien, la remise avec une galerie d'arcades (1760). L'église, elle-même, chef-d'œuvre de l'architecte L.B. Dewez, possède des fenêtres très haut placées et une tour sobre mais typique (53 m) avec coupole et lanterne. Dans le vaste chœur des moines se trouvent des stalles Louis XVI, tandis que la partie centrale est dominée par une coupole géante. Cette coupole repose sur huit colonnes corinthiennes. Les bras du transept et les chapelles latérales achèvent logiquement le tout. A remarquer: la chaire de vérité classique (1770), une peinture sur bois sans doute de l'école de M. Coxie (fin du XVIe siècle): le « Couronnement de Marie » et une grande toile « Laissez venir à moi les petits enfants » du peintre de Kessel-Lo, trop peu apprécié: Frans Nackaerts (1884-1948) et une autre toile qui représente l'incendie de la chapelle du « *Blauwput* » en 1518. Le Centre de plein air: les parcs Léopold et Vijver ainsi que l'actuel centre provincial de tourisme récréatif et de plein air.

Pour mieux connaître Kessel-Lo, il faut explorer son paysage: les promenades aux « Kesselbergen » vous étonneront: Choisissez la promenade le long de la vallée du Leming ou la « Zandberg » ou encore le « Holle Weg »: quoi qu'il en soit vous découvrirez chaque fois quelque chose: Vlierbeek, la tour de Malines, celle de Heist-op-den-Berg. Louvain se trouve dans la cuvette à vos pieds et de l'autre côté, le Lemingbeek dont vous ne soupçonnez pas l'existence. Ou si vous arrêtez votre regard sur les flancs mêmes de la colline, vous y découvrirez des couches géologiques remarquables, des nids d'hirondelles inaccessibles. Mais Kessel-Lo possède outre les Kesselbergen (70 m) encore d'autres « collines »: le mont Trolie, le mont Saint-Martin, le mont des Prédicateurs, le mont de l'École. Chacun d'eux a son charme spécifique et mérite d'être parcouru par tous ceux — et nous les croyons nombreux — qui sont restés sensibles aux charmes subtils de la nature.

Linden: l'église néo-romane, dédiée à saint Quentin.



Charles Plisnier à Ohain



par Joseph DELMELLE

AUX pages de ce beau livre lui ayant mérité le Prix Edgard Spaelant: *Vie d'un Village* — érudite et fervente monographie consacrée à Couture-Saint-Germain —, Désiré Denuit évoque une des figures de proue des Lettres françaises de Belgique, celle de « Charles Plisnier, qui venait voir les Dupriez, ses beaux-parents, établis dans une petite propriété le long de la Lasne ».

« Cher Plisnier! continue Désiré Denuit. Souvent, un villageois, la lèvres malicieuse, me disait: Qu'est-ce qu'il a donc, cet homme? Il marche à grandes enjambées dans les champs et il parle tout seul! »

« Je répondais: « C'est un grand écrivain, un homme inspiré... »

« Mon villageois ajoutait: « Ah! Et il écrit des livres? »

« Il écrit des livres et il a eu le prix Goncourt... ».

Les beaux-parents de Charles Plisnier demeuraient donc à Couture, dans une des dernières maisons du village.

Charles Plisnier, quant à lui, avait coutume de passer des vacances à Ohain, en compagnie de sa femme et de son fils.

Son engouement pour Ohain datait d'avant 1935. L'écrivain avait alors son port d'attache à Saint-Gilles, au 18 de la Place Louis Morichar. Il y avait son cabinet d'avocat. Il n'avait pas encore acquis la toute grande notoriété littéraire, celle que devait lui assurer — en 1937 — l'attribution du Prix Goncourt. Ohain! N'est-ce pas là l'un des villages les plus typiques du Brabant wallon? La nature a favorisé ce petit coin de la province: eaux vives, collines feuillues, bruyères, prairies,... « Vers Ohain, écrivait le regretté E. Bourguignon, la route monte, descend, tourne à droite, à gauche, au gré de sa fantaisie. Des ha-meaux, aux noms pittoresques, éparpillés sur les hauteurs couronnées de bois, coupées de frais vallons: C'èval de Bois, Beau-Chêne, Bois Licnet, Ger-lau, Smohain, Aquinot,... des prés rayés de peupliers alignés, une pièce d'eau hérissée de roseaux; puis c'est Ohain dont les rues montent vers l'église, la grand-place triangulaire,... ».

Nous avons amputé de quelques-uns de ses éléments le tableau brossé par E. Bourguignon. Certains des constituants de sa description ne sont plus actuels. L'évolution modifie les paysa-

Charles Plisnier (à droite) en conversation avec l'historien Jacques de Launay.

ges et les recrée. La déviation de la route forestière qui relie les Quatre-Bras de Tervuren à Joli-Bois via le pont de Groenendaal en est un exemple. A hauteur du Berlaymont, elle change à présent de cap, filant vers le carrefour que veillait, naguère encore, le Château Cheval, victime — comme l'hugolien Hôtel des Colonnes, qui lui faisait face — de la pioche du démolisseur. Cette déviation découvre le site d'Ohain avec la croix bénisseuse d'un des derniers moulins à vent du Brabant.

Des choses ont changé mais l'essentiel reste. L'essentiel, c'est la déclive grand-place, c'est une certaine atmosphère, c'est une lenteur heureuse, c'est la vieille église Saint-Etienne ancrée sur son promontoire, c'est un ensemble de maisons d'autrefois, de petites rues qui sinuent et de chemins qui s'en vont à l'aventure dans la campagne qu'ils creusent parfois profondément, comme un soc de charrue. Le lieu, qui fut le refuge de tant de célébrités — diverses de format, bien sûr! —, est toujours fertile en agréments.



Ci-contre: la chapelle Saint-Jacques, un oratoire parmi tant d'autres qui jalonnent la pimpante campagne d'Ohain.
Ci-dessous: l'immeuble de la place Morichar, à Saint-Gilles, où Charles Plisnier avait son cabinet d'avocat.

On y cultive les fleurs et on y retrouve le calme.

Charles Plisnier, donc, résida dans ce village et plusieurs de ceux qui furent ses amis ont fait allusion aux vacances brabançonnaises de l'écrivain.

Gaston-Denys Périer a rappelé telle promenade effectuée là-bas, en compagnie du romancier, au long des labours ensoleillés.

Natif d'Ohain, Robert Goffin s'est souvenu: « Il conduisait une vieille auto en tirant sur une pipe courte et, parfois, il s'arrêtait devant la pierre bleue du seuil où j'ai passé mon enfance, et il s'asseyait près de ma chère mère... »

Ayant également vu le jour dans le village, au hameau de La Marache, Edmond Vandercammen, lui aussi, a fait revivre l'écrivain dans le décor d'Ohain « sur cette place plantée d'arbres, dans ce village qu'il aimait et où son pas de rêveur souvent s'arrêta pour retrouver le sens des saisons... »

D'autres encore ont parlé de Charles Plisnier, hôte de la localité traversée par Blücher, durant l'après-midi de Waterloo, afin d'apporter, aux troupes de Wellington, une victoire qui risquait de leur échapper. Parmi ces autres, il y a le regretté Albert Guislain, Albert Ayguesparse, Roger Bodart... Avant comme après la dernière guerre, Roger Bodart a été, à Ohain, l'un des plus fréquents visiteurs et compagnons de l'auteur de *Mariages* et de *Meurtres*. Au lendemain de la libération, ayant retrouvé son ami, Roger Bodart écrivait: « Le beau visage au bec d'aigle, au large front, aux yeux à la fois tendres et cruels a légèrement maigri; les cheveux ont un peu plus grisonné. Mais c'est toujours la même prodigieuse vitalité, la même voracité de l'intelligence et de l'âme... »

Roger Bodart nous permet de retrouver Charles Plisnier. A Ohain, il a passé des semaines à ses côtés. Il s'est promené



Ci-contre: un site qu'a bien connu Charles Plisnier, celui formé par l'église de fer, aujourd'hui démolie, et le moulin d'Argenteuil, transplanté de nos jours près de l'entrée de la ferme modèle d'Argenteuil.
Ci-dessous: l'église Saint-Etienne, à Ohain.

longuement dans la campagne, avec lui, avec Jean Plisnier — son fils —, et il l'a regardé faire des réussites avec une obstination presque fiévreuse. Et il a écrit: « Chaque endroit où j'ai séjourné avec lui est lié au souvenir d'un jeu auquel il se livrait selon le caprice du moment ou selon les possibilités de l'endroit: à Ohain, c'était le billard russe... »

A Ohain, Charles Plisnier ne joua pas qu'au billard russe et aux cartes. Et il ne passa pas tout son temps à se promener au hasard des chemins, à converser avec son fils, à recevoir ses amis dont certains venus de très loin, de Paris par exemple. Il rédigea là-bas, dans sa petite maison proche de l'église, la partie finale d'un de ses livres les plus puissants: *Mariages*, dont le manuscrit, recommandé par Robert Goffin aux éditions Corrêa, devait être publié quelques mois plus tard, en 1936, et obtenir l'année suivante, en même

temps que *Faux Passeports*, la consécration du Goncourt.

Charles Plisnier, ainsi, n'a pas trouvé, à Ohain, que le repos, le calme, la paix dont il avait besoin. Il y a trouvé, aussi, un climat propice à l'écriture ou, mieux, à la création.

En 1962, certain dimanche d'octobre, à Ohain, on a inauguré un banc de pierre portant le nom de Charles Plisnier et un de ses vers parmi ceux les plus chargés de sens:

Il n'est pas trop tard pour faire le monde.

Ce vers, extrait de *Périple*, Charles Plisnier ne l'avait cependant pas écrit lors d'une de ses vacances villageoises. Il ne souhaitait pas que l'on change quelque chose au décor qui lui plaisait tel qu'il s'offrirait à ses regards, tel qu'il résultait de la constante collaboration de la nature et de la paysannerie locale. Et, s'il revenait, ne dirait-il pas qu'il n'y faut pas toucher?

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

La cotisation 1973 est maintenue à 200 F

Dans notre précédente édition (Brabant no 5/1972) nous avons eu le plaisir de porter à la connaissance de nos membres que le montant de leur cotisation pour 1973 était maintenu à 200 fr. (TVA comprise) et cela en dépit de charges toujours plus lourdes résultant notamment de l'augmentation des frais d'impression et d'expédition de notre revue.

En conséquence, nous prions nos affiliés qui n'auraient pas encore renouvelé leur cotisation de verser si possible avant le 15 janvier 1973, la somme de 200 fr. au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique de la Province de Brabant. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'un retard dans la livraison de notre périodique.

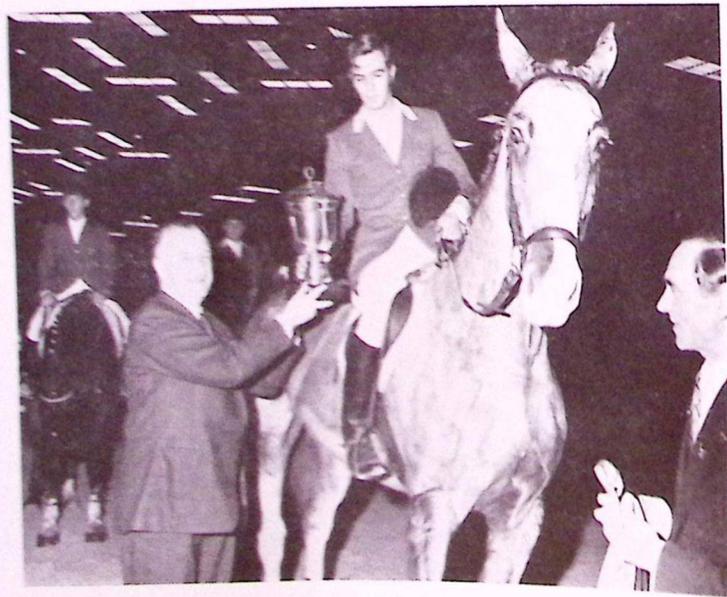
Nous profitons de l'occasion pour rappeler à nos membres qu'ils peuvent, comme par le passé, souscrire un abonnement combiné, formule avantageuse leur assurant le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 350 fr. (TVA comprise) à notre C.C.P. 3857.76.

Très important

De façon à prévenir toute erreur et à éviter tout retard dans l'expédition de la revue, nous prions instamment nos membres de mentionner clairement au verso de leur bulletin de versement ou de virement, outre leurs nom et prénoms, leur adresse complète avec indication du numéro postal de leur commune.

Merci d'avance et bonne année.

Lors de la soirée du 4 novembre 1972 au Jumping International de Bruxelles, s'est disputée l'épreuve nationale « Prix de la Province de Brabant ». A l'issue de cette épreuve, Monsieur le député permanent, Charles Courdent, a remis la coupe offerte par la Fédération Touristique du Brabant au gagnant de cette compétition, M. Christian Bynons.



« A la Découverte de Bruxelles », un guide pratique de notre capitale

Par son livre « A la Découverte de Bruxelles », sorti en septembre 1972 des presses de l'Imprimerie Weissenbruch, Guy Magdonelle s'est attaché à faire connaître au grand public les aspects aussi nombreux que variés de la vie bruxelloise. Dans la préface de l'ouvrage, Monsieur L. Cooremans, bourgmestre de Bruxelles, souligne avec pertinence le fait que les Bruxellois eux-mêmes y découvriront des aspects inconnus de leur ville.

Après un relevé des valeurs artistiques de l'agglomération bruxelloise: édifices civils et religieux, sculptures, musées, bibliothèques, galeries d'art, etc..., l'auteur fournit une série de renseignements pratiques sur l'accueil, le folklore, le tourisme, l'hôtellerie, le shopping, les transports, les loisirs, les sports et les spectacles.

Guy Magdonelle termine son ouvrage par des informations concernant les principales institutions internationales ayant leur siège dans notre capitale, nos institutions nationales, les cultes et par une liste d'adresses utiles dans le domaine des secours, du commerce, des transports, des finances et de l'information.

Un ouvrage, fort de 304 pages (format: 22 cm de haut sur 12 cm de large), distribué par l'U.O.P.C., et vendu dans toutes les bonnes librairies.

Le Musée Postal s'installe place du Grand Sablon, à Bruxelles

Le Musée postal, installé précédemment avenue Rogier 162 à 1030 Bruxelles, est transféré dans l'immeuble « Mallien », place du Grand Sablon 40 à 1000 Bruxelles. Il est accessible au public, depuis le 1^{er} septembre 1972, par l'entrée du bâtiment sis au n° 2 de la Petite rue

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

des Minimes, aux jours et heures suivantes: mardi au samedi: de 10 à 16 h; les dimanches et jours fériés: de 10 à 12 h 30;

les jours de prévente dans l'enceinte du Musée: de 10 à 17 h.

Les visiteurs peuvent y admirer, entre autres, une collection complète des timbres belges (Poste, Télégraphe et Téléphone); une sélection de timbres-poste étrangers; des dessins originaux, coins, molettes et planches de timbres-poste belges; des documents et objets historiques; des appareils télégraphiques et téléphoniques anciens et modernes.

Ils peuvent, en outre, consulter à loisir les ouvrages d'une importante bibliothèque.

L'entrée est gratuite. Des visites guidées, réservées aux groupes, sont organisées les jours d'ouverture sur simple demande à adresser par écrit à Mr le Conservateur du Musée postal.

Moyens d'accès au départ de la Gare du Midi: autobus numéros 20 et 21;

la Bourse: autobus n° 95 et 96 et tramway n° 32.

Dons importants aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, à Bruxelles

Les Musées Royaux d'Art et d'Histoire ont bénéficié ces derniers mois de quelques dons importants qui constituent des enrichissements réels pour différentes sections.

Il s'agit:

d'une statue bouddhique coréenne (don du baron E. Empain). On ne saurait trop insister sur l'importance de ce don où le bodhisatta Maitreya est représenté dans une attitude méditative. Remarquable par la qualité de la fonte, exceptionnelle par sa grandeur et sa rareté, cette statue dégage au surplus une impression de profonde spiritualité comparable à notre art religieux du Moyen Age et est enfin d'une beauté

esthétique peu commune à laquelle personne ne peut rester insensible, qu'il soit initié ou non aux arts d'Extrême-Orient;

d'un groupe de trois personnages en porcelaine de Tournai du XVIII^e siècle (don de M. Pierre Solvay), figurant une scène pastorale. Le modelé, la délicatesse des attitudes sont remarquables et permettent de dater l'œuvre de la meilleure époque. Grâce au magnifique legs de Madame Louis Solvay, reçu en 1963, la collection de porcelaines tournaisiennes que possèdent nos Musées Royaux est devenue la plus importante du pays;

d'une chocolatière en argent aux poinçons de Mons (XVIII^e siècle) et d'un service à café et à thé en argent, datant du XIX^e siècle (dons de Monsieur R. Motte et de Mademoiselle L. Motte). La chocolatière, en argent ciselé et repoussé, a été exécutée par un orfèvre, à Mons, en 1773; de grande allure par ses proportions équilibrées de façon harmonieuse, elle s'avère d'un style très pur, tant de forme que de décoration. Quant au service du XIX^e siècle, il comprend une cafetière, un pot à lait et un sucrier de la période 1831-1869; il a été complété plus tard avec une théière ultérieure à 1869 sortant du même atelier.

Enfin dans la nouvelle Salle Maurice Marinot, les Musées ont groupé l'importante donation de Mademoiselle Florence Marinot (verreries, tableaux et dessins du célèbre verrier français Maurice Marinot).

Nouvelles installations pour le Musée de La Hulpe

Un des derniers-nés parmi les musées brabançons, le Musée d'Histoire locale de La Hulpe, complété récemment par une section réservée à l'apiculture, présente notamment des outils préhistoriques, des outils de ferme et de menuiserie, des objets insolites et une remarquable collection de cartes postales anciennes et d'anciens plans.

Ce musée, de même que son annexe, le musée de l'apiculture, qui occupaient provisoirement un local de la Maison des Jeunes, 2, place Camille Lemonnier à La Hulpe, viennent d'être transférés au n° 98, rue des Combattants à La Hulpe également. Désormais, les musées ne seront plus accessibles pendant la période d'hiver, sauf sur rendez-vous à demander à Mlle G. Steenebruggen, 21, Promenade du Val d'Argent 1310 La Hulpe; tél.: 02/54.81.05. Du 30 avril au 30 septembre, les musées seront ouverts tous les dimanches de 14 à 17 heures.

Le Tourisme français à Bruxelles



A gauche, M. Jacques Ditré, le nouveau Représentant du tourisme français en Belgique, qui remplace M. Yves Guillot (à droite), promu Inspecteur Général du Tourisme à Paris.

M. Jean-Pierre Danaud, Commissaire Général au Tourisme de France, a, au cours d'une réception donnée à Bruxelles, tenu à présenter aux nombreux amis que compte le tourisme français, M. Jacques Ditré, nommé Représentant Général du tourisme français en Belgique, en place de M. Yves Guillot, promu Inspecteur Général du Tourisme à Paris.

M. Ditré est entré dans les Services du Commissariat au Tourisme de France en 1946, voici 26 ans. Il a exercé les fonctions de Chef du Service d'Accueil. Son premier poste hors des frontières françaises fut Bruxelles, où il résida du 1^{er} novembre 1951 au 1^{er} avril 1955. Il

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

partit ensuite représenter le tourisme français à Francfort, puis à Rome et à Milan. Après avoir participé à l'organisation des 10e Jeux Olympiques d'hiver à Grenoble, il fut nommé aux Etats-Unis. Il y a gardé une profonde nostalgie de la Belgique puisque de New York, il a sollicité le poste de Bruxelles, qu'il occupe à nouveau aujourd'hui.

M. Jean-Pierre Dannaud, après avoir dit sa joie de retrouver Bruxelles, où il a participé à de nombreuses réunions internationales, a fait état des résultats satisfaisants des dernières saisons touristiques: en 1971, 14.700.000 touristes sont entrés en France et la balance touristique fut excédentaire de 259 millions de \$.

Ce bilan positif est à la mesure de l'effort entrepris depuis 10 ans par la France dans le domaine de l'Accueil et de l'Hébergement: la profession hôtelière investit annuellement en moyenne l'équivalent de 5 à 6 milliards de FB pour rénover et rendre ses établissements conformes aux nouvelles normes définies par le Gouvernement.

Dans quelques jours s'ouvrira en France, du Léman à la Méditerranée, au long de l'Arc Alpin, de la Méditerranée à l'Atlantique, le long de la Barre des Pyrénées, au cœur de l'Auvergne, ou plus près de nous, sur les sommets arrondis des Vosges, la grande fête annuelle de la Neige. Il faut rappeler, que dans le domaine des vacances de neige, la France, en 20 ans, a constitué un capital prestigieux: 1.500 remontées mécaniques (télécabines, télésièges, téléskis, téléphériques et crémaillères), 56 patinoires, 26 piscines chauffées et l'école de ski français: 210 centres et 3.000 moniteurs.

Dans cette conjoncture favorable, les Belges sont les deuxièmes clients touristiques de la France, par le nombre des nuitées: en 1971, 15 millions 200.000 nuitées, dans l'ensemble des moyens d'hébergement. A peine sont-ils dépassés par les Allemands (17 millions 200.000) et suivis par les Britanniques (14 millions 200.000): résultat remarquable si l'on se réfère aux chiffres respectifs des populations.

Un récent sondage effectué en France a fait apparaître, que de tous ses amis visitant la France, le Belge est celui qui a, et de loin, les préférences sentimentales du Français.

Soulignons qu'en sens inverse, le tourisme belge est en pleine expansion et les Français y participent largement: ils sont devenus, en 1971, les seconds clients de la Belgique, en augmentation de 10% par rapport à l'année précédente (1.205.000 nuitées).

Vient de paraître :

« Marie Howet et ses choix » par Odette Robert

Les Editions Institut Jules Destrée viennent de publier dans la Collection « Figures de Wallonie » une captivante étude due à la plume alerte et sensible d'Odette Robert et consacrée à « Marie Howet et ses choix »

Membre de l'Association des Ecrivains belges et du P.E.N. Club français de Belgique, Odette Robert a publié jusqu'à présent « Au fil des jours, Puck et la maisonnette du peintre », qui évoque déjà avec discrétion la figure marquante de Marie Howet et « Puck compositeur », plaquette rehaussée de dessins de Marie Howet et diffusée en version radiophonique par la R.T.B. Elle est aussi l'auteur de récits, nouvelles et croquis parus dans diverses revues, telles « Reflets d'Ardenne », « La Dryade », « Audace », « La Revue Nationale », etc...

Odette Robert a séjourné chez Marie Howet à Rochehaut, à Libramont et elle a enquêté sur place pour situer son modèle dans les paysages qui ont inspiré le peintre; elle a également fréquenté les personnages de la vallée de la Semois que Marie Howet a si souvent représentés.

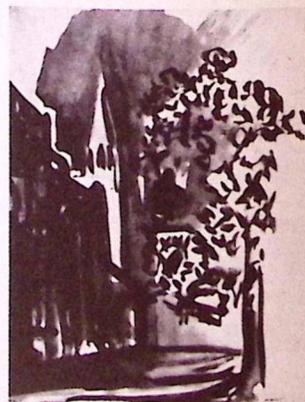
Nul doute que le lecteur sera à la fois charmé et instruit par cette remarquable étude qui a été élaborée avec scrupule et sensibilité, car Odette Ro-

bert ajoute ces deux qualités à son talent déjà consacré d'écrivain. En outre, le lecteur, au fil de ces pages, tour à tour savantes et primesautières tantôt gaies, tantôt graves, ne rencontrera jamais l'ennui, mais il apprendra à connaître plus intimement une grande artiste de chez nous dont l'œuvre déborde largement, tant par la facture que par la renommée, le cadre de l'Ardenne et de la Wallonie pour prendre place dans les grands courants de la peinture occidentale.

« Marie Howet et ses choix », un ouvrage de 150 pages, d'une présentation très soignée, et rehaussé, en hors-texte, de 16 illustrations dont 2 en couleurs, qui peut être acquis au prix de 160 F (T.V.A. et port compris). Le montant est à verser au C.C.P. 94 12.85 de l'Institut Jules Destrée, 6290 Nalinnes. Le tirage de ce livre étant limité, nos membres désireux d'acquiescer cette étude — et nous croyons qu'ils seront nombreux — ont intérêt à commander sans retard ce livre, qui plus tard ne déparera pas leur bibliothèque.

FIGURES DE WALLONIE

Marie HOWET et ses choix



par Odette ROBERT

INSTITUT JULES DESTREE

Pour la diffusion et l'illustration de la Wallonie (A.S.B.L.)

S.I.R. magazine S.I.R.

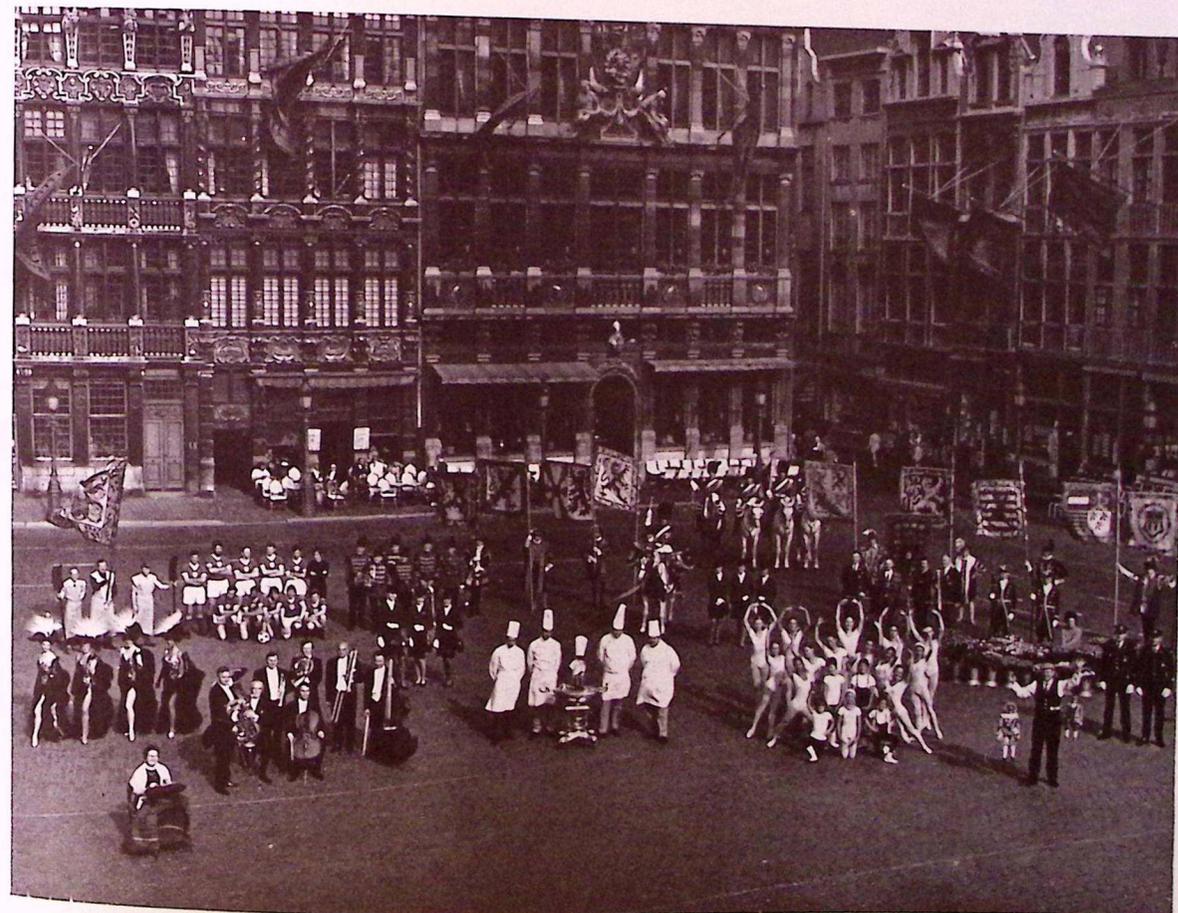
Les « Ambassadeurs » de Bruxelles

A l'invitation du Centre d'Information de Bruxelles, responsable de la promotion touristique de la Cité, quatre-vingt-six « ambassadeurs » ont été réunis sur la Grand'Place sous la houlette de Jean-Pierre Rey, metteur en scène, afin de permettre au photographe Esterhazy de prendre ce cliché peu banal.

Véritable « image » de marque, la photo réunit les attraits les plus remarquables de la Capitale: gastronomie, beaux-arts, culture, folklore, sans oublier le « shopping » et le sport. On trouvera de gauche à droite:

une dentellière, quatre danseuses du théâtre de la Gaité, trois représentants de la Chevalerie du Fourquet, portant la bannière de la Maison des Brasseurs, onze joueurs de football de l'équipe d'Anderlecht, sept musiciens de l'Or-

chestre National de Belgique, six hôtesses de Bruxelles, six musiciens de la Fanfare du Fourquet, neuf représentants de l'Ommegang portant les bannières des 9 provinces, quatre maîtres-queux précédés de Manneken-Pis, le plus vieux bourgeois de Bruxelles pour la circonstance, en tenue de cuistot, dix-huit petits rats de l'Opéra National sous la direction de Dolorès Laga, cinq membres de l'Escorte Royale, le « Roy » des Arbalétriers de l'Ancien Grand Serment Royal et Noble de Notre-Dame du Sablon et trois collègues portant la bannière du Serment, deux Massiers de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, une fleuriste de la Grand-Place et ses iris, fleur de Bruxelles, deux agents de police de Bruxelles, en l'occurrence des jumeaux, Toone VII et ses marionnettes et enfin le 86e ambassadeur, le soleil, qui n'avait pas manqué son rendez-vous... à Bruxelles. En un mot, un ensemble exceptionnel, en tous points digne du cadre prestigieux de notre Grand'Place.



Les manifestations culturelles et populaires

JANVIER 1973

- 1 BERCHEM-SAINTE-AGATHE: Clôture des festivités de fin d'année organisées par l'Association des Commerçants et Artisans de Berchem-Sainte-Agathe dans le cadre de la Quinzaine du Commerce local.
- BRUXELLES: Au Jardin botanique national de Belgique, 236, rue Royale: Exposition didactique consacrée aux champignons. Ouvert du lundi au vendredi, de 10 à 17 heures (jusqu'au 5 janvier). — Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Cartonniers du Brabant (Cartons de Tapissierie) jusqu'au 6 janvier. — Au Musée d'Art Moderne, 1, Place Royale: Exposition « Les Acquisitions récentes du Département d'Art Moderne - Les Ecoles Etrangères ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 h (jusqu'au 11 février).
- LOUVAIN: A la Galerie Erasme, 121, Bondgenotenlaan: Exposition consacrée à l'Art Primitif (Afrique, Océanie, Amérique) jusqu'au 4 janvier.
- 9 AUDERGHEM: Au Centre Culturel, à 20 h 30: « Les Marchands de Ville » par le Théâtre de l'Aquarium.
- 19 AUDERGHEM: Au Centre Culturel, à 20 h 30: « Bobosse » d'André Poussin, par la Compagnie des Galeries.
- BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon automobile international, réservé aux véhicules utilitaires (jusqu'au 28 janvier).
- 20 AARSCHOT: Election du Prince Carnaval, suivie d'un bal au Bloemenhof.
- LOUVAIN: Election du Prince Carnaval.
- 26 NIVELLES: A l'ancien Couvent des Récollets, à 20 heures: Concert d'orgue par Pierre Cochereau accompagné par Roger Delmotte, trompette. Réservations et renseignements: Maison Hariga, 6, rue de l'Évêché, 1400 Nivelles (tél.: 067/252.24).
- 28 GALMAARDEN: Fête de la Saint-Paul dominée par son cortège folklorique et religieux au cours duquel a lieu une distribution généreuse de petits pains bénits, les fameux « Pauwelbroodjes » dont les propriétés sont — tous les gens de l'endroit vous le confirmeront — réputées miraculeuses (protection du bétail contre les épizooties, garantie d'une bonne récolte, etc...). Cette manifestation, haute en couleur, trouve son origine dans une tradition populaire remontant à 1382.

FEVRIER 1973

- 2 BRUXELLES: Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Nicole Ickx (gravures). L'exposition restera ouverte jusqu'au 17 février.
- 3 DIEST: Bal des Princes Carnaval.
- 4 DIEST: Bal des Enfants.
- WEZEMBEEK-OPPEM: Au Centre Culturel: Orchestre et Chorale des Jeunes de Bruxelles (séance consacrée aux jeunes et organisée par la Section Musicale « Les 3 Clefs »).
- 6 AUDERGHEM: Au Centre Culturel, à 20 h 30: « Les Poissons Rouges » de Jean Anouilh, par la Compagnie du Rideau de Bruxelles.
- 7 NIVELLES: A la Salle des Fêtes des Arts et Métiers, à 20 heures: « Les Poissons Rouges » de Jean Anouilh, par la Compagnie du Rideau de Bruxelles. Réservations et renseignements: Maison Hariga, 6, rue de l'Évêché, 1400 Nivelles (tél.: 067/252.24).

9. BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon International du Bâtiment et de la Décoration (jusqu'au 18 février).
- 10 AARSCHOT: Carnaval de l'Europe avec bal au Bloemenhof.
- WEMMEL: A la Salle des Fêtes des Ecoles Communales, rue J. Vandebroeck: Soirée consacrée au théâtre néerlandais. Organisateur: le Cercle Culturel de Wemmel. Renseignements: Docteur W. Vandaele, 20, avenue des 4 Vents, 1810 Wemmel. Tél.: 02/78.99.50.
- 11 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon Eurobeef (jusqu'au 18 février).
- 13 AUDERGHEM: Au Centre Culturel, à 20 h 30: le Ballet de Wallonie.
- 15 AUDERGHEM: Au Centre Culturel, à 20 h 30: « La Célestine » d'Alexandre de Rojas avec Maria Casares et la troupe du Théâtre de Châteaufort.
- 17 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Foire Internationale pour l'Elevage Porcin (également le 18 février).
- WEMMEL: A la Salle des Fêtes des Ecoles Communales, rue J. Vandebroeck: « Knock » par le Cercle Théâtral d'Amateurs « Compagnie de Bruxelles ».
- 18 AARSCHOT: Carnaval des Enfants au Bloemenhof.
- 20 AUDERGHEM: Au Centre Culturel, à 15 h 30: « Le roi se meurt » d'Eugène Ionesco.
- 25 AARSCHOT: Carnaval des Enfants au Witte Molen.
- TIRLEMONT: Bal carnavalesque réservé aux enfants.

MARS 1973

- 1 BEERSEL: Le château fort peut à nouveau être visité tous les jours de 9 h 30 à 12 h et de 13 h 30 à 18 heures, jusqu'au 15 novembre.
- 2 WEZEMBEEK-OPPEM: Au Centre Culturel: concert-promotion avec Marie-Françoise Baulx et Georges Dumortier. Ce récital est organisé par la Section Musicale « Les 3 Clefs ».
- 3 AARSCHOT: la Folle Nuit d'Aarschot (bal masqué et costumé) au Bloemenhof.
- LOUVAIN: Carnaval des Femmes.
- 4 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon Professionnel et International « Europac » (jusqu'au 12 mars).
- 6 AARSCHOT: Petit cortège carnavalesque - Cérémonie à l'Hôtel de Ville - Bal au Bloemenhof.
- AUDERGHEM: Au Centre Culturel, à 15 h 30 et à 20 h 30: « Huis Clos » de Jean-Paul Sartre, par la Compagnie Yvan Baudouin.
- WEMMEL: « Théâtre Tournesol » (théâtre pour enfants). Renseignements: Docteur W. Vandaele, 20, avenue des 4 Vents, 1810 Wemmel. Tél.: 02/78.99.50.
- 10 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon des Vacances (jusqu'au 18 mars).
- NIVELLES: A l'Hôtel de Ville: Présentation de films avec le concours de l'Office Français du Tourisme (organisateur: les Amis de la Nature).
- TIRLEMONT: Bal des Princes Carnaval.
- 11 NIVELLES: Grand Cortège carnavalesque (dès 14 heures).
- 12 NIVELLES: Carnaval des Aclots.
- 17 AUDERGHEM: Au Centre Culturel, à 20 h 30: le Ballet National d'Israël.
- LOUVAIN: Parade des Princes Carnaval.



MILLIONNAIRE !

Pour beaucoup, ce rêve est devenu
RÉALITÉ
grâce à la

LOTERIE NATIONALE

Lots payés en espèces
Aucune retenue sur vos gains

Achetez VOTRE BILLET dès AUJOURD'HUI



NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPPORTE

4,50%
net

VOTRE «INTERET» vous dicte de consulter

BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

Vieille Halle aux Blés
1000 BRUXELLES
Tél. 11.42.93 (5 L.)



84, Boulevard Tirou
6000 CHARLEROI
Tél. 31.44.45 (3 L.)

Société Belge
pour la
Fabrication des câbles & fils électriques
S.A.
en abrégé

FABRICABLE

Usines à Buizingen près de Bruxelles

FILS & CABLES ISOLES
pour toutes les applications de l'électricité

CABLES ARMES
Basse et haute tension

CABLES TELEPHONIQUES
TUBES ACIER ISOLES & NON ISOLES
soudés à l'électricité, laqués noir ou rouge
TUBES EN MATIERES THERMOPLASTIQUES
TOUS CABLES SPECIAUX SUR DEMANDE

SIÈGE SOCIAL: rue du Marché, 79 - 1000 BRUXELLES

Téléphone: 17.01.67 (8 lignes)
Télex: 21570 FABRICABLE-BRUX.
Adresse Télégraphique: FABRICABLE